



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

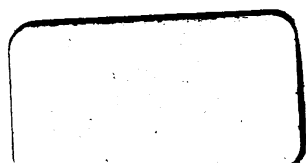
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

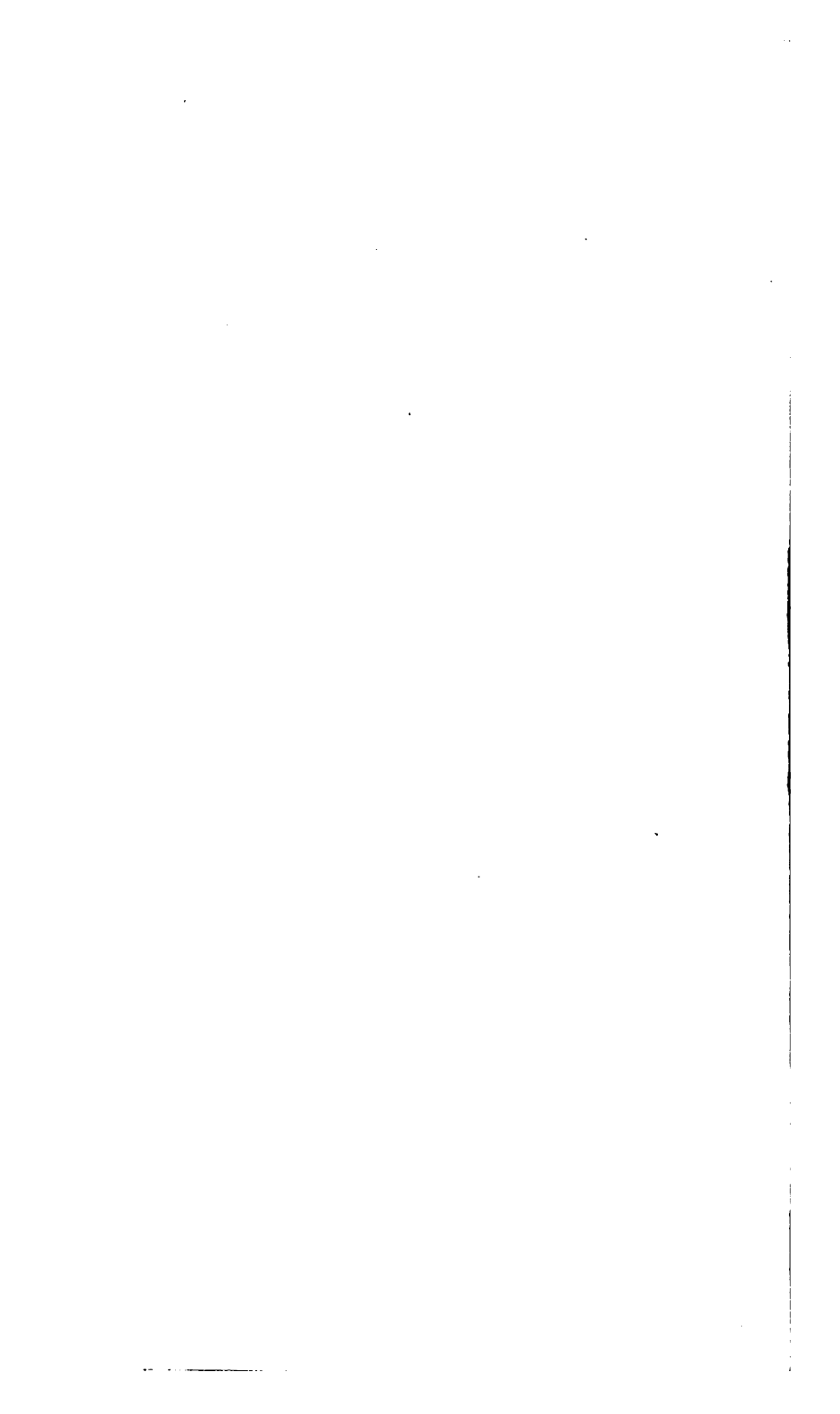
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



NAC
Séries



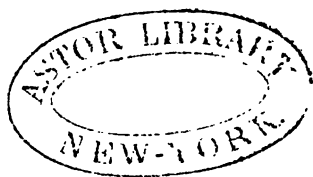


* EN
(Société)

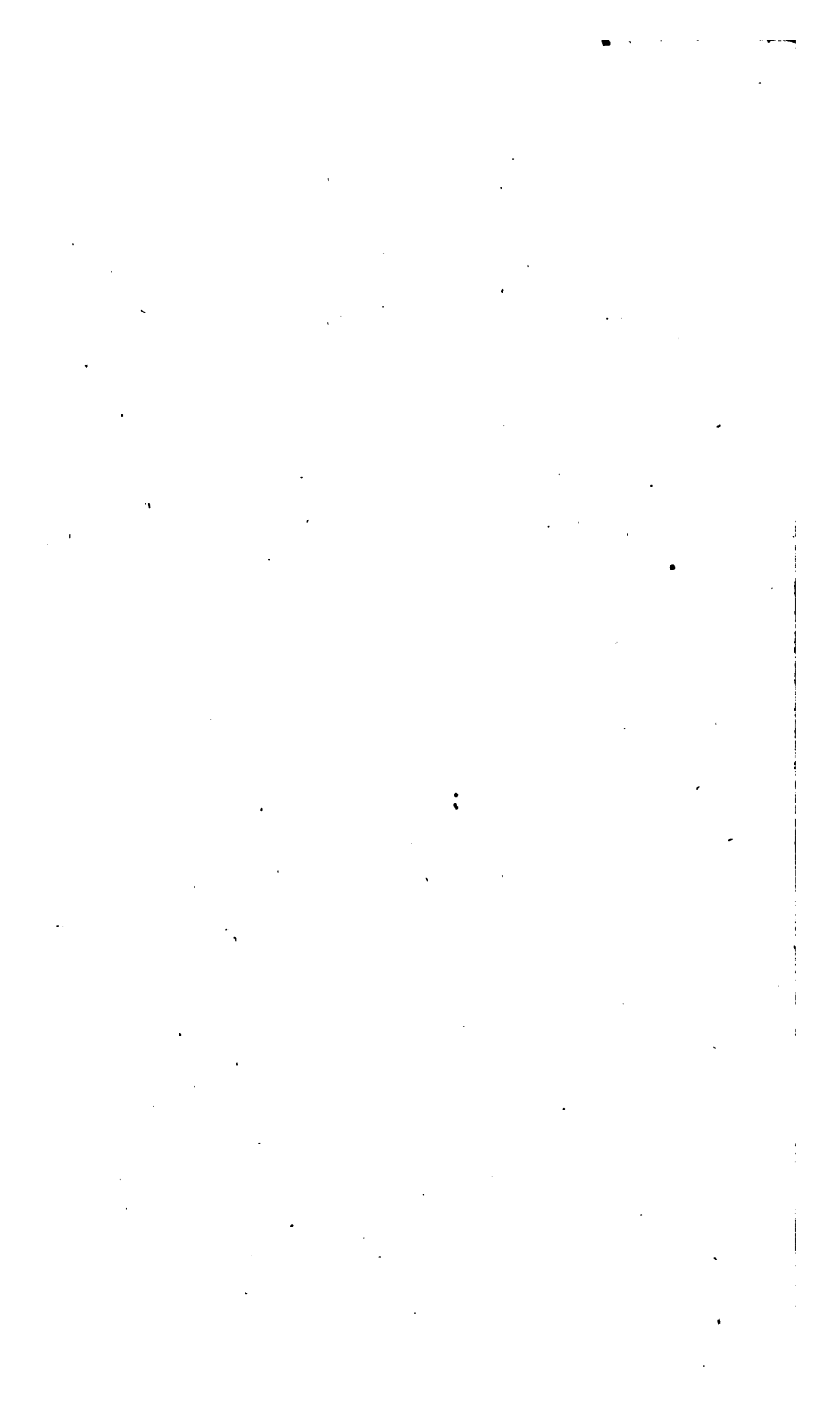
~~143 E~~



BIBLIOTHÈQUE
ACADÉMIQUE.



TOME VII.^e DE LA COLLECTION.



BIBLIOTHÈQUE

ACADÉMIQUE,

OU

*Choix fait par une Société de Gens-de-Lettres,
de différens Mémoires des Académies fran-
çaises et étrangères, la plupart traduits,
pour la première fois, du Latin, de l'Italien,
de l'Anglais, etc.*

Mis en ordre par A. ^{Antoine}SÉRIEYS, Censeur au Lycée
impérial de Douai, Professeur d'Histoire, et Secrè-
taire de la Faculté des lettres, à l'Académie de cette
ville.

vr 7

Dédié à S. M. JOACHIM NAPOLEON,
Roi des deux-Siciles.

TOME IV.;

Contenant les Mémoires sur l'Histoire moderne.

A PARIS,

Chez DELACOUR, Imprimeur-Libraire, rue J.-J.
Rousseau, n°. 14, vis-à-vis la Poste aux Lettres.



1811.

ccc

av

MOY WEN
2187
VIAVAL

HISTOIRE

MODERNE.

GÉNÉALOGIE

D'ANNE DE RUSSIE,

Reine de France, épouse de HENRI I^{er}.

Par BENZELSTIERNA (1).

IL n'est point, dans l'histoire du moyen âge, de partie que la plupart des écrivains aient traitée avec moins de soin que celle des généalogies des épouses des rois et des princes; cependant cette connaissance est d'autant plus nécessaire, que, sans elle, on ne peut souvent démêler les véritables causes des successions, des guerres et des alliances.

Cet oubli se trouve, non-seulement dans les écrivains obscurs, mais encore dans ceux qui

(1). Société royale d'Upsal, 1740. Traduit du Latin, pour la première fois.

Tom. IV. Hist. mod.

jouissent d'une juste célébrité. Nous nous contenterons de citer *Eginhart*, l'un des meilleurs historiens de son temps; ce favori de Charlemagne ne pouvait ignorer de quelle famille étaient sorties les épouses de ce monarque; il ne rapporte cependant que les noms des trois dernières, et il passe sous silence le nom de sa première femme, fille de Didier, roi des Lombards (1).

Ce même auteur ne parle point avec plus d'exactitude des filles de cet empereur; il ne dit pas même le lieu de sa naissance; ce qui, par la suite, a fait naître tant d'opinions différentes à ce sujet.

Les écrivains français ne sont point non plus d'accord sur la race d'Anne de Russie, du côté paternel; quant au côté maternel, ils n'en disent absolument rien. Les plus anciens chronologistes de cette nation, les auteurs des *Chroniques d'Angers* et de *Ste.-Maxence*, n'indiquent

(1) Elle se nommait *Sibille*. La reine Berthe, veuve de Pepin, fit le voyage d'Italie, pour la demander en mariage avec son fils Charles. Le pape Adrien voulut s'opposer à cette alliance, mais ce fut inutilement. La princesse fut amenée en France. Charles l'épousa, et peu de temps après la répudia. Voilà peut-être le motif du silence d'*Eginhart*.

ni le nom du père ni celui de la fille ; ils remarquent seulement que Henri I^{er}. épousa une Scythe ou une Russe (1).

L'auteur anonyme de l'Histoire d'Aquitaine, cité dans *Duchêne*, par *Pagi*, appelle *Juriscloht*, le père d'Anne ; mais le même *Pagi* ajoute que c'est un nom tronqué par les libraires.

Suivant *Gaguin*, *Paradin*, *Dutillet*, *Serres*, et autres, le père de cette reine se nommait George, nom que lui donnèrent aussi *Mézerai*, en ajoutant que quelques-uns l'appellent *Juriscloht*. *Daniel* et *Liniers* le nomment *Joradislas*.

Mais les frères *Sainte-Marthe* (2), *Blondel* et *Anseume* avaient longtemps auparavant trouvé le véritable nom de ce monarque ; celui de *Jaroslav*, célèbre par ses guerres contre *Boleslas*, roi ou duc de Pologne (3). C'est le même qu'*Adam*

(1) *Labbe*. *Nova bibl. manuscript.* t. I, p. 287, et t. II, p. 209. Quelques éditions portent *Rufam*, au lieu de *Russam*. C'est une faute d'impression.

(2) *Hist. généalog. de la maison de France*, t. I, p. 456.

(3) Voyez *Dhigoss*, *Cromer*, *Herburt* et *Neugebater*, au sujet de ces différentes expéditions, qu'ils rapportent fort au long.

de Brême appelle Gerzleff. Le Scholiaste de cet historien dit positivement qu'Anne dut le jour à ce prince. Voici ces paroles : « *Harold , roi de Norvège , épousa l'une des filles de Gerzleff , roi de Russie ; André , roi de Hongrie , en épousa une autre ; une troisième eut pour mari Henri I^{er} . , roi de France , et de ce mariage naquit Philippe (1) ».*

Ce Gerzleff ou Joraslas avait épousé Ingerde, qui fut la mère d'Anne; elle était fille d'Olaus, roi de Norvège, surnommé Skotkonung : « Olaus, dit *Adam de Brême*, eut de son épouse Estred, Jacques et Jugegerde, que Gerzleff prit en mariage (2) ». A l'appui

(1) Il est bien étonnant qu'au mépris des témoignages des historiens du temps, et surtout du scholiaste d'*Adam de Brême*, de *Liniers* ait donné pour mère à Philippe I, une princesse nommée Mathilde, fille de l'empereur Henri, dit l'Oiseleur, qui était mort soixante-dix ans avant la naissance d'Henri I, roi de France. D'ailleurs *Gundling* ne dit-il point qu'Henri, surnommé l'Oiseleur, n'eut aucune fille de ce nom? Voy. son hist. de cet empereur. Il est vrai qu'Henri, roi de France, fut fiancé à une Mathilde, fille de l'empereur Conrad, dit le Salique; mais cette princesse mourut avant son mariage.

(2) *Lib. I, cap. 28.*

de cette assertion , la chronique de *Kiovie* rappo. que la femme de Joraslas, mère d'Anne, était née dans la Norvège ; et comme rien ne prouve que Joraslas ait jamais eu d'autre femme qu'Ingegerde , il s'ensuit que cette princesse fut la mère d'Anne.

Quant au motif qui paraît avoir décidé Henri à choisir pour compagne une princesse d'un pays si éloigné, on le justifie par la crainte qu'avaient les princes chrétiens d'épouser quelque princesse à un degré prohibé par les lois ecclésiastiques du temps. « *La défense des mariages jusqu'au septième degré* , dit Mézerai , *embarrassa extrêmement l'onzième et douzième siècle* ».

On ignore l'époque précise du mariage d'Anne avec Henri ; Mézerai et Anseaume veulent qu'il ait eu lieu en 1036 ; Blondel , en 1044 ; les *Sainte-Marthe* , en 1051 : le sentiment de ces derniers paraît le plus probable , si l'on observe que Philippe , fruit de cette union , naquit en 1052.

SUR L'ORIGINE

DE LA FAMILLE PYRERIA ,

*Et particulièrement sur la vie et les hauts faits
d'armes de NONNUS (1).*

LA race des Pyreria , l'une des plus illustres dont l'Espagne s'honore , tire son origine de *Mendus* ou *Menendus* prince du sang des Goths, qui partit de l'Italie dans le 8^e. siècle, avec une flotte considérable pour aller en Espagne, s'y établir un royaume par la force des armes; il fit naufrage, et ne parvint à se sauver que très-difficilement avec un fort petit nombre d'hommes. Les plus anciens princes de cette famille portèrent différens noms ; mais l'un d'eux, Roderic Gonsalès , prit celui de Pyreria , du nom d'un bourg qui était sous sa domination , et le transmit à ses descendans. Le cinquième d'entr'eux et le treizième , de-

(1) Extrait des Mémoires de l'académie de Pétersbourg, 1738. Traduit du latin pour la première fois.

puis Mendus , fut Alvarez - Gonzalez - Pyreria , capitaine aussi recommandable par ses vertus pacifiques que par ses talens militaires ; mais rien ne le rendit plus illustre que d'avoir donné le jour à Nonnus.

Nonnus naquit en 1340, dans le village de Bonjardin , près de la ville de Certana. Sa mère se nommait Irène Gonsalvia , femme d'une naissance distinguée , dont les mœurs avaient d'abord été fort déréglées , mais qui racheta ses fautes par une rude pénitence de quarante années. Il avait treize ans , quand la guerre éclata entre Ferdinand , roi de Portugal , et Henri , roi de la Castille. Dans une action assez vive , son père , qui était à la suite de son souverain , lui ordonne de monter à cheval , et d'aller avec un petit nombre de gens affidés à la découverte de l'ennemi ; il remplit si bien cette mission , et en rendit au roi un compte si fidèle , que le monarque l'attacha à sa garde.

A dix-sept ans il épousa Eléonore Albine , princesse opulente , dont il eut trois enfans , deux mâles , qui vécurent très-peu de temps , et Béatrix , qui donna sa main à Alphonse , fils du roi Jean. Peu après ce mariage , la guerre s'étant déclarée entre Ferdinand , roi de Portugal ,

et Jean, roi de Castille, fils de Ferdinand. Ancorius, Nonnus provoque, par une lettre, un combat particulier, dont les conditions portaient qu'on choisirait de part et d'autre, neuf champions, qui, les armes à la main, videraient les différends réciproques. Jean Ancorius accepta le défi; mais le roi ne voulut point permettre à Nonnus d'entrer en lice dans un combat de cette espèce; ce qui rendit ce jeune héros si furieux, qu'il se précipita au travers des ennemis, en fit un carnage terrible, eut son cheval tué sous lui, eût péri lui-même, si Vasquez, Annius, Cotius, et autres, n'eussent volé à son secours et ne l'eussent délivré; peu de temps après, il s'ouvrit un passage au milieu des soldats qui gardaient la ville, et parvint à l'armée du roi; on ne tarda point à conclure la paix, et Béatrix, fille du roi Ferdinand, fut donnée en mariage au roi de Castille.

Le roi mourut; la reine se mit à la tête du gouvernement, comme il était convenu par une clause de son contrat de mariage, portant, que, si elle venait à survivre au roi, elle régnerait sur le Portugal, jusqu'à ce que son fils fût en état de porter la couronne. Sur ces entrefaites, il éclate une révolution, qui, sans le secours de Jean, chef de la cavalerie d'Avis et de Nonnus,

eût détruit la liberté du Portugal, et l'eût fait passer sous le joug des rois de Castille.

Le premier résultat de cet heureux événement, fut de porter Jean à se débarrasser d'Anderius qui, par son opulence et son pouvoir, était le favori le plus distingué ; non-seulement de la reine, mais encore du roi, tant que ce monarque vivait. Nonnus attachait à ce coup d'état une très-grande importance. Docile à ses conseils, Jean tue Anderius, au milieu même du palais de la reine.

Cependant le roi de Castille assiégeait vivement Lisbonne ; dont il croyait que la prise mettrait fin à cette guerre ; son erreur ne fut pas de longue durée ; Nonnus s'empare de Palmella et d'Almada, et bientôt la peste fait lever le siège à l'ennemi ; Nonnus voulait le poursuivre et l'attaquer dans sa retraite ; mais il en fut détourné par ses amis.

Le sceptre de Portugal passe en d'autres mains ; Jean est désigné roi de ce pays dans une assemblée ; il donne à Nonnus le titre de connétable. Ce héros ne tarda point à justifier le choix de son maître. Le roi de Castille avait rassemblé de nouvelles troupes, et paru devant Lisbonne à la tête d'une flotte assez forte pour occuper l'entrée du port et empêcher

la navigation ; mais non pour s'emparer de la ville ; cependant elle causait le plus grand dommage à cette capitale , en la privant du transport des denrées maritimes. Nonnus , d'après l'invitation du roi Jean , entreprend de délivrer la ville. Il se transporte d'abord à Portucale , second rempart du Portugal ; son premier dessein fut de rassembler une flotte pour repousser l'ennemi ; mais il en reconnut bientôt l'impossibilité , et changea de plan.

Le Portugal était divisé en deux partis, dont l'un sur-tout était composé des habitans de l'Interamna, pays ainsi nommé , parce qu'il est situé entre le Douro et le Minho. Nonnus marche contre eux, et se rend maître du fort de Neiva , de la ville de Viane, et autres places. Cette guerre fut en même - temps civile et étrangère à-la-fois. Elle occasionna un grand changement dans les fortunes ; car, plusieurs Portugais ayant arboré les étendards du roi de Castille , il rétablit une nouvelle noblesse , à laquelle le roi Jean fit passer tous leurs biens.

Cependant les habitans de Lisbonne craignaient non-seulement un nouveau siège qui les menaçait , mais encore celui qui était déjà commencé ; ils prient instamment le roi de les délivrer d'un péril si pressant ; Jean cède

à leurs instances , prend le conseil de Nonnus , attaque l'ennemi , le bat complètement en 1585 ; Nonnus eut la principale part à cette victoire , et fut revêtu de la dignité du comte d'Aure avec la souveraineté et les revenus de cette ville. Enfin , il se fit une trêve de six ans , et le roi jouit paisiblement de sa couronne , et cette trêve fut suivie d'une paix conclue par les soins de Catherine , reine de Castille , en 1411.

Il ne restait à Nonnus qu'une fille nommée Béatrix ; c'était par conséquent l'unique héritière de ses immenses richesses. Le roi , qui regardait comme dangereux , que tant d'opulence passât entre les mains d'un simple particulier , voulut que Béatrix épousât Alphonse , son fils naturel , auquel il conféra la dignité de comte de Barcel ; c'est ce même Alphonse , qui fut par la suite le premier duc de Bragance , de qui les rois de Portugal tirent leur origine du côté mâle.

Dès ce moment , Nonnus , dégagé de tout soin public et particulier , ne s'occupa plus qu'à faire bâtir des églises ; mais comme il se trouvait à Evora , il apprit la triste nouvelle de la mort de sa fille. En même-temps le roi Jean déclare la guerre à la Mauritanie , part de

Lisbonne , avec trois de ses enfans les plus âgés et Nonnus , se rend maître du pays ennemi , le douze des calendes de septembre 1415 , fait le siège de la capitale , confie à Nonnus le soin de prendre la citadelle , qui , le lendemain tombe en son pouvoir. Ce fut la dernière expédition de ce grand capitaine. Il avait alors cinquante-cinq ans.

Il vécut encore sept ans comme un simple particulier , et consacra le reste de sa vie à régler ses affaires domestiques , et à faire achever la magnifique église des Carmes ; dès qu'elle fut achevée , il la dédia à la Mère de Dieu , fit les statuts pour les religieux de cet ordre , et en prit lui-même l'habit ; il ne voulut point accepter la prêtrise , pour ne s'occuper que des fonctions les plus obscures , réservées aux novices. Ensuite il commença de quêter dans la ville , et ne permit plus qu'on lui donnât le nom de comnétable.

Il fut enseveli dans la grande chapelle de l'église des Carmes de Lisbonne , au côté droit du grand autel ; on lui dressa un mausolée du plus beau marbre. Le roi Edouard , son fils aîné , et toute la noblesse assistèrent à ses funérailles. Nonnus était petit ; il avait un visage oblong , les yeux vifs ; il était maigre. Il jouit

d'une santé robuste, et ne fut malade qu'une fois. Il n'entreprit jamais rien sans avoir auparavant adoré Dieu et invoqué la Sainte Vierge, à laquelle il adressait des vœux, qu'il remplissait très - scrupuleusement. De toutes parts on accourut à son sépulcre ; on était persuadé qu'il suffisait d'avoir recours à son intercession pour obtenir du Seigneur la guérison des malades ; et quoique, de nos jours, ce concours soit ralenti, il n'en est pas moins resté dans l'opinion publique la ferme croyance que ce grand capitaine avait augmenté dans le ciel le nombre des bienheureux.

M É M O I R E

Sur une expédition faite par les troupes de l'empereur Othon-le-Grand, devant la ville de Troyes en Champagne.

Par FRANCHEVILLE (1).

M. *Grosley*, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de Paris, travaillant à l'histoire de Troyes sa patrie (2), adressa, de cette ville, le 10 janvier 1775, à M. le conseiller-privé *Formey*, secrétaire-perpétuel de l'Académie Royale des sciences et belles-lettres de Berlin, un mémoire conçu en ces termes :

« Un point important de notre histoire devait être et aurait été l'objet d'un mémoire pour l'Académie des inscriptions, s'il m'eût été

(1) Ac. de Berlin. 1776.

(2) *Grosley* a laissé deux volumes mss. in-4°, intitulés *les illustres Troyens*, que son légataire universel a confié à un imprimeur de Paris. Il serait à désirer qu'ils fussent publiés : ils seraient d'un grand secours à ceux qui s'occupent de biographie.

possible de le tirer au clair ; mais tous nos monumens historiques le laissent sans lumière. Je vais vous le communiquer, en vous priant d'en conférer avec quelqu'un des savans qui ont choisi pour objet de leurs études l'histoire d'Allemagne, à laquelle ce fait se trouve lié, et de laquelle seule on peut espérer quelque lumière.

Il est consigné dans la continuation d'*Aimoin*, sous l'année 965. Othon - le - Grand envoya à Troyes une armée, aux ordres de *Brunon*, son frère, pour soutenir notre évêque *Augesise*, qui, à l'exemple des évêques voisins venait de s'emparer des droits régaliens dans l'étendue de son diocèse. Il avait pour antagoniste *Renaud*, comte de Troyes, soutenu par l'archevêque et par le comte de Sens. Il se donna, entre tous ces gens, une grande bataille. *Helpon*, l'un des généraux allemands, qui y est tué, se trouve proche parent de l'archevêque et du comte de Sens, contre qui il guerroyait.

Or, quelle liaison d'intérêt se trouvait-il entre Othon et l'évêque de Troyes ? Quel motif unissait l'archevêque et le comte de Sens contre l'évêque de Troyes ? Quel motif unissait l'archevêque et le comte de Sens contre

l'évêque et l'empereur ? Par quelle aventure Helpon, un des généraux de l'armée saxonne, se trouvait proche parent de l'archevêque et du comte ? Quelle fut la suite de cette levée de bouclier ?

Tous nos monumens historiques , généraux et particuliers , nous laissent sans lumière sur ces faits :

*Quale per incertam lunam sub luce maligna
Est iter in Sylvis.*

Les monumens qui éclairent l'histoire d'Allemagne les éclairciront peut-être, si non directement, au moins par réfraction.

M. *Formey* m'ayant remis ce mémoire, je le fis imprimer dans ma Gazette littéraire, le 13 février 1775, avec l'avis suivant :

« Nous nous hâtons de communiquer aux savans d'Allemagne l'extrait de cette lettre, suivant l'intention de l'auteur. S'il s'en trouve parmi eux qui veuillent lui donner des éclaircissemens qu'il demande, ils pourront nous les adresser ».

Plus de cinq mois après cette publication, voyant, par le silence des savans d'Allemagne,

que mon attente était vaine, je tâchai d'y suppléer sans différer plus long-temps ; et voici la réponse que je fis aux différens articles du mémoire de M. Grosley.

ARTICLE I^{er}. *Examen de son Exposé.*

«Le fait est, dit-il, consigné dans la continuation d'*Aimoin*, sous l'année 765. Othon-le-Grand envoya à Troyes une armée aux ordres de Brunon, son frère, pour soutenir l'évêque Anségise, qui, à l'exemple des évêques voisins, venait de s'emparer des droits régaliens dans l'étendue de son diocèse. Il avait pour antagoniste, Renaud, comte de Troyes, soutenu par l'archevêque et par le comte de Sens. Il se donna, entre tous ces gens, une grande bataille. Helpon, l'un des généraux allemands, qui est tué, se trouve proche parent de l'archevêque et du comte de Sens, contre qui il guerroyait». Voilà son exposé, et voici ma réponse :

Il paraît d'abord surprenant que M. Grosley ait tiré son récit du continuateur d'*Aimoin* plutôt que de quelques autres écrivains plus anciens. *Aimoin*, religieux - bénédictin de l'abbaye de Fleury-sur-Loire, aurait pu parler

de ce fait , comme auteur contemporain , puisqu'il se fit moine environ cinq ans après , vers l'an 970 ; mais sa chronique ou son histoire de France ne s'étend que depuis l'an 414 jusqu'en 654. Ce n'est pas non plus son premier continuateur qui le rapporte , ayant poussé sa continuation jusqu'à l'an 727. Ainsi , c'est seulement le second continuateur qui , ayant fini la sienne à l'an 1165 , vivait cette année-là , ou peut-être même encore plus tard. On ne peut donc recevoir son témoignage qu'autant qu'il s'accorde avec d'autres plus authentiques , et c'est ce qu'il faut examiner.

1°. M. Grosley dit que le continuateur a placé le fait en question sous l'année 965 ; ce qui serait non-seulement contraire au témoignage de *Frodoard* , auteur contemporain , qui mourut l'an 966 , mais serait même hors de vraisemblance ; car *Frodoard* , d'autant plus croyable qu'il était de la province et prêtre de l'église de Rheims , assure que Brunon , frère de l'empereur Othon I^{er} , assiégea Troyes l'an 959. Et comment ne l'aurait-il assiégée qu'en 965 ? puisque cette année-là , où il ne vint point en France , selon *Frodoard* , ou s'il y vint , suivant l'annaliste et le chronographe saxon , il y mourut : au lieu que l'année de

siège, après la mort d'Helpon, il retourna en Saxe, avec ses troupes, comme on le verra dans un moment.

2°. M. Grosley dit ensuite qu'Anségise, à l'exemple des évêques voisins, venait de s'emparer des droits régaliens, dans l'étendue de son diocèse. *Frodoard* ne lui impute rien de semblable; si c'est du continuateur d'*Aimoin* que M. Grosley a tiré cette accusation, il faudra examiner sur quoi elle est fondée; mais en attendant, je puis assurer que si Anségise se fut trouvé dans ce cas, il n'aurait guères pu s'adresser plus mal qu'à Othon et à Brunon; son frère, pour les engager à les maintenir dans son usurpation, tous deux étant oncles du jeune roi Lothaire, et tous deux frères de la reine Gerberge, sa mère, qui exerçait ses droits régaliens, en qualité de tutrice et de régente.

3°. M. Grosley, dit encore dans le continuateur, que l'antagoniste d'Anségise était Renaud, comte de Troyes; tandis que *Frodoard*, *Hugues*, moine de Fleury, *Odorann*, moine de Saint-Pierre-le-Vif de Sens, *George Fabricius*, dans ses origines saxonnes, *Mézerai*, *Jean le Sueur*, et généralement tous les historiens, reconnaissent que son nom était Rotbert ou Robert.

4°. Il ne nomme point l'archevêque et le comte de Sens, quoiqu'ils soient tous deux connus des historiens, qui nomment le premier *Archembalde* ou *Raimubalde*, et le second, *Rainard* ou *Rainalde*.

5°. Il ne fait point mention de la patrie d'Helpon, et paraît surpris de la parenté qui se trouve entre lui, l'archevêque et le comte de Sens, ce qui fait juger qu'il le prend pour un Saxon, et qu'il ignore que c'était un seigneur Lorrain de l'Ardenne, pays contigu à la Champagne.

Frappé de ces irrégularités, qui ne pouvaient être imputées, sur le rapport de M. *Grosley*, qu'au continuateur d'*Aimoin*, je n'ai rien eu de plus pressé que de le faire chercher dans la bibliothèque du roi : on trouve plus aisément le texte d'*Aimoin*, en quatre livres, que la continuation qui en fait le cinquième. Mais enfin, après une longue recherche, l'ayant trouvée dans le corps des écrivains d'histoire de France, publiée par *Marquard Fréherher*, je n'ai pas été médiocrement étonné d'y voir (liv. v. chap. XLIII. p. 510) que le continuateur ne fait aucune mention de l'année 965 ; qu'il n'accuse point l'évêque Anségise de s'être emparé des droits régaliens ; qu'il ne nomme

point le comte de Troyes, Rainalde, mais Robert ; qu'il donne à l'archevêque de Sens le nom d'Archembalde, et au comte de Sens celui de Rainard ; qu'il marque expressément que la partie d'Helpon était l'Ardenne ; que sa mère s'appelait Warnar ; et qu'enfin, après la mort de ce général, Brunon, son compagnon, s'en retourna en sa patrie. Les savans seront bien aise de trouver ici en note le passage du continuateur (1), pour se convaincre de tout ce

(1) *Secundo anno obiit Hugo magnus dux Francorum apud Dordingam Villam XVI Kal. jul. sepultusque est in basilica beati dionysii martyris Parrhisii. Qui successerunt filii Hugo videlicet, Otho et Hainricus nati ex filia (sorore) Othonis regis Saxonum. Hugo effectus est dux Francorum, et Otho dux Burgundiorum. Defuncto Othone duce Burgundionum, successit Henricus frater ejus.*

A la marge de ce premier paragraphe, on lit, an 956 : *Sub ipso tempore, oritur contentio inter Ansegisum episcopum trecarum et Rotbertum comitem. Ejectus vero civitatis episcopus a Rotberto comite, perrexit in Saxoniam ad Othonem imperatorem, ad ducensque Saxones mense octobrio obsedit treca civitatem longo tempore. Venientes autem contra prædictos, Senones, occurrerunt illis Archembaldus archiepiscopus, et Rainardus comes vetulus cum exercitu maximo in loco qui vocatur Villare, interfectisque Saxonibus, cum duce suo, Helpone nomine, Senones extiterunt victores. Dixerat enim Helpo in censurum se ecclesias et villas quæ sunt super Nenam*

que je viens de dire. Mais je le traduirai en faveur des lecteurs qui n'entendent pas le latin.

« L'an 956, la seconde année après la mort de Louis IV, dit d'Outremer, roi de France, mourut Hugues-le-Grand, duc des Français, dans le bourg de Dourdan, le 16 des calendes de Juillet (le 16 de juin), et eut sa sépulture à Paris, dans la basilique de Saint-Denis, martyr. Ses fils lui succédèrent; savoir: Hugues Othon et Henri, qui étaient nés d'une fille (sœur) d'Othon, roi des Saxons; Hugues fut duc des Français, et Othon, duc des Bourguignons. Othon, duc des Bourguignons, étant mort, Henri, son frère, lui succéda.

« Vers le même temps, il s'éleva une querelle entre Anségise, évêque de Troyes et le

(Venenant hodie, la rivière de Vennce) fluvium usque ad civitatem, infixurumque lanceam suam in portam sancti Leonis. Interfectus autem cum populo suo a Senonensibus, deportatus est in patriam suam Ardennam a servis suis, Sic enim jusserat mater ipsius Helponis, nomine VVar-nā. Planxerunt autem eum planctu magno Rainardus comes et Archembaldus archiepiscopus: consanguineus enim illorum erat. Videns autem Bruno dux, socius ejusdem Helponis qui obsederat Treca, quod mortuus esset Helgo socius suus, cum suis reversus est in patriam suam.

comte Rotbert. L'évêque Ansgise, chassé de la ville par le comte Rotbert, alla en Saxe trouver l'empereur Othon, et amenant de-là des Saxons, au mois d'octobre, il assiégea la ville de Troyes, un long espace de temps. Mais ceux de Sens marchant contre eux, l'archevêque Archembalde, et le vieux comte Rainard vinrent à leur rencontre avec une très-grande armée, dans un lieu qui s'appelle Villare; et ayant tué les Saxons avec leur général, nommé Helpon, les Sénonois furent les vainqueurs; car Helpon avait dit qu'il brûlerait les églises et les villages qui sont sur la rivière de Vennes jusqu'à la ville, et qu'il planterait la lance dans la porte de St.-Léon. Ayant été tué avec ses gens par ceux de Sens, ses serviteurs le portèrent dans l'Ardenne, sa patrie, comme l'avait ordonné la mère d'Helpon, nommée Warna; et il fut pleuré avec de grandes lamentations par le comte Rainard et par l'archevêque Archembalde; car il était leur parent consanguin. Ainsi le duc de Brunon, compagnon d'Helpon, qui avait mis le siège devant Troyes, voyant qu'Helpon son compagnon était mort, retourna en sa patrie avec ses gens ».

On voit dans le premier des deux paragraphes ci-dessus, d'où vient que M. Grosley a pris

l'année 965 pour l'époque de la guerre d'An-
ségise; car ayant vu qu'il y est parlé de la mort
d'Othon, arrivée en effet l'an 965, il en a con-
clu que cette année était applicable au para-
graphe suivant; mais le continuateur, dans le
premier paragraphe, ne parlant d'Othon et de
ses frères, Henri et Hugues Capet, qu'à l'oc-
casion de la mort de Hugues-le-Grand, leur
père, arrivée l'an 956, c'est uniquement à cette
date qu'il faut rapporter le second paragraphe,
qui en est la suite naturelle; savoir: que, vers
le même temps, c'est-à-dire, peu après l'an 956,
où, pour parler plus juste, l'an 959, suivant
Frodoard, s'éleva la querelle d'Anségise et de
Robert, comte de Troye. Cela est si vrai, que
Mézerai, ayant placé sous l'année 956 la mort
de Hugues-le-Grand, et parlé aussi de ses trois
fils, revient ensuite aux années 957, 58 et 59,
et rapporte à cette dernière, comme *Frodoard*,
le siège de Troyes, mentionné dans le second
paragraphe. Enfin, ayant voulu remonter à la
source où le continuateur d'*Aimoin* a puisé ce
second paragraphe, je crois pouvoir le regarder
comme une copie de la Chronique de *Hugues*,
moine de Fleuri, qui n'en diffère qu'en ce que
le comte de Sensy est nommé Romaldus au lieu
de Rainardus, ce qui peut être une faute de

copiste. Or, cette Chronique du moine *Hugues*, (qui est insérée dans le tome III, page 348, des anciens écrivains d'histoire de France, publiée par *André et François Duchesne*, recueilassez connu des savans), fut écrite vers l'an 1040, et conséquemment plus d'un siècle avant la continuation d'*Aimoin*, publiée par *Marquard Freher*. De tout cela je conclus que cette même continuation différant si peu de la Chronique de *Hugues*, et s'accordant aussi avec le témoignage de *Frodoard*, mérite par ces raisons, la préférence sur celle que M. *Grosley* a suivi, et dont il n'indique pas la source.

ART. II. M. *Grosley* demande : *Quelle liaison d'intérêt il se trouvait entre l'empereur Othon I et Anségise, évêque de Troyes.*

Je réponds qu'il n'était pas besoin qu'Anségise eût des liaisons particulières avec Othon, pour l'engager à intervenir dans sa querelle. Cet empereur ne demandait pas mieux qu'à se rendre nécessaire en France, où l'autorité royale était fort bornée, parce que les seigneurs se regardant comme des souverains dans leurs terres, se faisaient la guerre les uns aux autres, pour d'assez petits sujets, et tâchaient d'usurper

des places sur leurs voisins. Quelquefois même ils s'attaquaient au roi, quand il leur refusait quelque domaine ou quelque bénéfice ; et alors ces vassaux, ou les rois même, s'appuyaient du secours des princes allemands. Ainsi, l'an 905, pendant le règne de Charles-le-Simple, Conrad de Franconie, qui fut depuis empereur, entra en France, avec ses propres troupes, pour réprimer des rebelles qui y faisaient de grands désordres. Ainsi, Henri l'Oiseleur vint aussi en France l'an 934, pour être médiateur entre Hubert, comte de Vermandois, et Hugues-le-Grand, les deux plus puissans seigneurs du royaume. Mais l'influence qu'Othon I et Brunon son frère, tous deux fils d'Henri l'Oiseleur, y avaient au temps de la querelle d'Anségise, était bien plus grande ; et voici par quel moyen ils l'avaient acquise :

1.° Othon était maître de la Lorraine, qu'il avait enlevée à Louis d'Outremer, en 938. La Lorraine était alors toute autre chose que ce qu'elle est aujourd'hui. Elle comprenait les diocèses de Trèves, de Strasbourg, de Metz, de Toul, de Verdun, avec le Luxembourg et l'Ardenne, comme aussi ceux de Cologne, d'Utrecht, de Liège et de Cambrai, toutes provinces d'une grande étendue, très-peuplées, très-riches, et

contiguës à la France , entr'autres à la Champagne ;

2.° Il avait donné le gouvernement de ce beau duché, d'abord à Giselbert ou Gilbert, qui avait épousé la princesse Gerberge sa sœur, et qui était un des plus puissans seigneurs Lorrains. Mais l'an 939, ce Gilbert s'étant noyé dans le Rhin, il avait conféré ce gouvernement, en 941, au comte Othon, fils du duc Ricuin, puis à Conrad, qui avait épousé la princesse Luitgarde, sa fille; et enfin, l'an 955, à Brunon son frère, qui, étant en même temps archevêque de Cologne, où il résidait, se trouvait par là à portée d'entrer en France, avec ses troupes lorraines, toutes les fois qu'il en avait envie. Quelques auteurs lui donnent le titre d'archiduc de Lorraine, parce qu'il était au-dessus des autres ducs ou gouverneur de ce duché, qu'il traitait en tyran. Témoin Rainier IV, dit au long Col, son petit neveu, et petit-fils du duc Gilbert et de Gerberge sa sœur, qu'il envoya en exil chez les Slaves Vénédes, où il mourut, en punition de ce qu'il lui avait refusé des otages;

3.° Gerberge, sœur d'Othon et de Brunon, étant veuve de Gilbert, s'était bientôt après remariée au roi Louis d'Outremer, et devenue veuve de rechef en 954, elle tutrice de son fils

le roi Lothaire, qui était encore en bas âge au temps de la querelle d'Anségise. De plus, la sœur de Gerberge, nommé Hadwyde ou Avoye, se trouvait aussi veuve de Hugues le Grand, et tutrice de ses enfans, dont l'aîné était Hugues Capet. Or, comme les régentes ne faisaient rien sans le conseil de Brunon ou d'Othon même, et qu'elles en avaient souvent besoin, parce que les intérêts de leurs pupilles étaient presque toujours opposés, cette raison, jointe à la turbulence de leurs vassaux, fournissait à Othon et à Brunon, de fréquentes occasions de se mêler des affaires de France. Nous allons en donner des preuves.

En 940, les seigneurs français qui s'étaient ligüés contre le roi Louis d'Outremer, allaient assiéger Laon; mais au bruit de la marche du roi, qui revenait du duché de Bourgogne, ils se retirèrent vers Othon; et l'ayant amené comme en triomphe jusqu'au palais d'Atigny, ils se mirent sous sa protection. (*Mézerai.*) Ces guerres durèrent long-temps, Othon étant tantôt du parti du roi et tantôt de l'autre, parce qu'il secourait le plus faible, étant bien aise de les tenir divisés, afin qu'ils eussent moins de pouvoir et qu'ils eussent toujours des affaires chez eux. (*J. le Sueur.*)

En 942, Othon s'entremet en faveur des Ligués, et fit leur paix avec le roi Louis d'Outremer. (*Mézerai.*)

En 944, Othon se mit du parti des Ligués, et se déclara ouvertement contre Louis, qui, à cause de cela, se réconcilia avec Hugues-le-Grand. (*Le même.*)

En 945, la reine Gerberge, voyant Louis d'Outremer, son mari, prisonnier des Normands, eut recours à l'empereur Othon, son frère, pour le faire relâcher: mais Othon lui refusa du secours, parce que cette guerre avait été entreprise contre son gré. (*Le Sueur.*)

En 946, Othon, voyant le roi Louis si maltraité, en prit pitié et se joignit à lui pour l'assister contre Hugues. (*Le même.*)

En 947, Othon et Louis firent leurs Pâques ensemble à Aix-la-Chapelle, et au mois d'août suivant ils s'abouchèrent encore sur la rivière du Cher, pour traiter de leurs affaires communes et des moyens de ranger Hugues à la raison. (*Le même.*)

En 948, Othon et Louis assistèrent au concile d'Ingelheim, assis tous deux sur un même banc, et ce concile déclara Hugues ex-communicé jusqu'à ce qu'il eût satisfait le roi. (*Le même.*)

En 950, Othon, bien aise des brouilleries de la France, donnait de faibles secours à Louis, qui, dans la nécessité de ses affaires, lui déférait beaucoup et l'allait souvent trouver ou y envoyait Gerberge sa femme. (*Mézeray.*)

En 954, après la mort de Louis, la plus grande partie de l'autorité royale étant entre les mains de Hugues-le-Grand, il eût pu prendre la couronne, s'il n'eût pas craint les forces d'Othon, oncle maternel des fils du roi défunt, et la jalousie des autres seigneurs français. (*Le même.*)

La même année, l'enfant Lothaire, fils aîné de Louis d'Outremer et de Gerberge de Saxe, fut sacré roi dans St.-Remi de Rheims, par l'archevêque Arthaud, et par la faveur du prince Hugues; de l'archevêque Brunon, frère d'Othon, et autres prélats et grands du royaume. (*Frodoard.*)

En 956, la reine Gerberge eut une conférence avec Brunon, son frère. (*Le même*)

Cette même année, et les deux suivantes, Gerberge, mère et tutrice du roi Lothaire, gouvernait assez paisiblement, à la réserve de quelques querelles pour des châteaux de l'archevêché de Rheims, et pour des différends entre particuliers. Le plus grand mal qu'il y avait,

c'est qu'il semblait que la plupart des affaires se maniaient par la volonté d'Othon et de Brunon son frère, en sorte qu'ils étaient comme les modérateurs et les arbitres de la France. (*Mézeray.*)

En 957, le roi Lothaire, avec Gerberge sa mère, et Avoïe sa tante, veuve de Hugues le Grand, alla dans le Cambrésis, à la rencontre de Brunon, son oncle. (*Frodoard*)

La même année, Othon tint les états à Cologne, d'où il alla à Aix-la-Chapelle, où ses deux sœurs Gerberge et Avoïe le vinrent trouver, pour le consulter sur la manière dont elles avaient à se conduire dans les conjonctures où elles étaient. L'empereur leur en donna d'assez bons pour contribuer à tenir quelque temps le royaume de France en paix ; mais comme il était fort prudent, et qu'il regardait à son intérêt, il tendait à faire que la France dépendit de l'Allemagne, comme l'Allemagne avait dépendu de la France du temps de Charlemagne, et que toutes deux ensemble ne fussent qu'un corps : cela fut apperçu par les princes et seigneurs français, qui trouvaient mauvais que la plupart des affaires se maniasent par la volonté de l'empereur Othon et de Brunon son frère ; et ceci, dans la suite, fut

cause de jalousies , de divisions et de guerre entre les rois de France et les empereurs (*Le Sueur.*)

En 958 , Brunon , avec une armée de Lorrains , prit sa route par la France , pour aller conférer avec ses deux sœurs et ses neveux , en Bourgogne. (*Frodoard.*)

En 959 , Brunon vint en France , et eut une conférence à Compiègne , avec la reine sa sœur et ses neveux , pour quelques châteaux que le roi Lothaire avait reçus en Bourgogne. Lothaire partit avec sa mère , pour Cologne , allant y passer les fêtes de Pâques avec Brunon son oncle. Le comte Robert (c'est le comte de Troyes , ennemi d'Anségise) , s'empara du château de Dijon , après en avoir chassé les serviteurs du roi (1). C'est pourquoi Brunon , à la réquisition du roi et de la reine-mère , vint en Bourgogne avec son armée de Lorrains , et avec d'autres de ses sujets , et il assiégea , non-

(1) Quelques-uns prétendent que la ville de Dijon appartenait aux évêques de Langres , à qui les rois de France l'avaient donnée en propriété , et qu'ils la conservèrent jusqu'au règne du roi Robert , qui l'acquit de ces évêques et des vicomtes ; mais par tout ce que dit *Frodoard* dans cet extrait , il paraît que cette place appartenait au roi Lothaire.

seulement ce château , mais encore la ville de Troyes (1), que ce même Robert avait en sa possession.

Cette même année , Brunon disposait comme il lui plaisait , de la plupart des affaires de France , par le moyen de ses deux sœurs Gerberge et Avoye , lesquelles suivaient aveuglément ses conseils et les faisaient suivre à ses fils. (*Le Sueur.*)

En 960 , Robert , comte de Troyes , feignant d'être fidèle au roi , entra par ruse dans le château de Dijon , et l'envahit. Le roi étant parti avec la reine sa mère , pour l'aller reprendre , Brunon s'y rendit aussi avec son armée de Lorrains et autres ; il reçut de Robert des otages , qu'il remit au roi. Hugues Capet et Othon , deux des fils de Hugues le Grand , par la médiation de Brunon leur oncle , vinrent trouver le roi , et lui rendirent foi et hommage. Sur ces entrefaites , Brunon , informé que quelques seigneurs Lorrains s'étaient révoltés contre lui , regagna en diligence la Lorraine , et le roi Lothaire ayant repris Dijon , retourna à Laon. (*Frodoard.*)

(1) Ce siège de Troyes est celui que Brunon fit à la prière de l'évêque Anségise , mais sans succès , à cause de la mort du général Helpon.

La même année, le roi Lothaire fut sollicité par Brunon et par les principaux seigneurs de sa cour, de reprendre aux Normands le pays qu'ils occupaient en France. (*Le Sueur.*)

En 962, la reine Gerberge demanda une conférence à Brunon son frère, qui la dissuada de rétablir dans l'archevêché de Rheims, Hugues de Vermandois, comme le souhaitaient ses frères, dont l'un était Robert, comte de Troyes. Mais le roi Lothaire ayant été prié par son cousin Hugues Capet, de le rétablir, on conclut une trêve, et finalement l'archevêché fut conféré à un autre par la faveur du roi, de la reine sa mère, et de l'archevêque Brunon, (*Frodoard.*)

En 963, l'empereur Othon I^{er}, étant à Pavie, donna à l'abbaye de Laurisham, (aujourd'hui Lorsch, dans l'électorat de Mayence), un privilège en date du 7 des calendes de février (26 janvier), indiction 6, et dans lequel il prend le titre de *roi des Français et des Lombards, et patrice des Romains*. Ce diplôme est reconnu par le chancelier Luidoff, à la place de Brunon; l'archichapelain, frère d'Othon; et il se trouve dans la chronique de Laurisham, p. 69, des écrivains de l'histoire d'Allemagne, que *Marquard Frécher* a publiés à Francfort,

en 1624. Nous n'ignorons pas que l'an 920 , le roi Charles le simple, jurant à Henri l'oiseleur, une amitié mutuelle , se servit de ces termes : *Moi Charles , par la grâce de Dieu , roi de la France occidentale , serai désormais ami à mon ami Henri , le roi de la France orientale , etc.* Mais ce n'est point de là qu'Othon I^{er} a pu tirer le titre de *rex Francorum et Longobardorum ac patricius Romanorum*. En effet , le croira-t-on ? ce titre est le même que Charlemagne portait l'an 779 , comme le prouve un diplôme de ce prince, qui se trouve dans la même chronique de Laurisham , p. 61.

En 965, Othon, revenant de Rome, se rendit à Cologne , et y reçut la reine Gerberge sa sœur , qui lui amena ses deux fils , le roi Lothaire , et Charles encore enfant. Il tint une grande assemblée avec eux , et avec d'autres princes et seigneurs. (*Frodoard.*)

Enfin , la même année , suivant *Alberic de Trois-Fontaines*, l'annaliste et le chronographe saxon , *Calvisius*, et autres , ou l'année suivante, selon *Mézerai* et *J. Le Sueur*, l'archevêque Brunon , étant venu en France pour terminer quelque différend de sa sœur Gerberge et du roi Lothaire , avec les enfans et la veuve des Hugues le Grand , fut saisi à Compiègne

d'une fièvre dont il vint mourir à Rheims le 11 octobre.

Que peut-on conclure de toute cette déduction historique, sinon qu'Othon et Brunon son frère, ayant une telle autorité en France, et profitant habilement de toutes les occasions de s'y rendre nécessaires, il n'était pas besoin qu'Anségise eût des liaisons particulières avec eux pour les engager à prendre sa défense ? Au reste, cet évêque, que je trouve aussi nommé Ansuse, était un prélat assez célèbre pour qu'il fût connu personnellement, sinon d'Othon, au moins de l'archevêque son frère. Il était déjà évêque de Troyes, lorsqu'en 925, suivant *Frodoard*, lui et Goscelin, évêque de Toul, étant joints à Warnier et à Menassès, deux comtes, dont le dernier était père de Gilbert, duc de Lorraine, avaient attaqué Rainaud, comte de Rouci et de Rheims, accompagné d'un corps de Normands qui ravageait la Bourgogne : ce combat s'était donné à Chaumont, qui doit être Chaumont-le-Bois, lieu de cette province dépendant du diocèse de Langres, et plus de 800 de ces Normands étaient restés sur la place ; Warnier y avait été pris et tué, et Anségise blessé. Cet exploit militaire, qui n'était pas alors incompatible avec l'état ecclésiast-

tique , lui avait fait beaucoup d'honneur , et avait pu contribuer dans la suite à lui procurer la charge éminente d'archichapelain ou de grand chancelier du roi Raoul. *Frodoard* parle encore de lui à l'an 949 , à l'occasion d'une députation dont Anségise fut chargé avec l'évêque d'Auxerre , auprès du roi Louis d'Outremer , de la part du comte Hugues le Grand. Après tout , le caractère épiscopal qu'il avait depuis plus de trente-quatre ans , suffisait pour le rendre recommandable auprès de deux princes aussi dévots que l'étaient Othon et Brunon. Mais , pour ne rien dissimuler , j'ajouterai que l'église de Troyes possédait un rare joyau , qui devait être le prix du rétablissement de l'évêque , et qui était bien propre à donner un grand poids aux instances que Brunon fit en sa faveur , pour obtenir de son frère le secours qu'Anségise était venu lui demander en Saxe. Je dirai dans la suite quel était ce joyau que Brunon désirait passionnément.

ART. III. *Quel motif unissait l'archevêque et le comte de Sens , contre l'évêque de Troyes et l'Empereur ?*

Il me serait aisé d'étrangler cette question , en disant qu'Archembauld , archevêque de Sens ,

était fils de Robert, comte de Troyes, l'ennemi de l'évêque; car c'est ce qu'on lit dans la *Gaule ou France chrétienne*, rédigée par les moines bénédictins, et imprimée au Louvre en 1770, in-folio, t. XII, p. 30. En voici les termes : *Regis ortus prosapia parentibus nempe Roberto Trecensi comite elinea Veromanduensi et Aleide Burgundâ cognomento Werra*. C'est-à-dire : « Il était issu du sang royal, ayant pour père » Robert, comte de Troyes, de la ligne de » Vermandois, et pour mère Alix de Bourgogne, surnommée Werra ». Supposons pour un moment que cela fût, il était naturel que l'archevêque prît les armes en faveur du comte son père contre ses ennemis. Mais est-il certain qu'il ait été de la maison de Vermandois, et fils de Robert, comte de Troyes ? C'est ce qu'il faut examiner.

Premièrement. La généalogie de cette maison est suffisamment connue, et l'on sait qu'en effet elle était du sang royal, étant sortie de Charlemagne, par son fils Pepin, roi d'Italie, dont les descendans de mâle en mâle furent Bernard, Pepin II, Herberg I, Herbert II et Robert, le même qui fut comte de Troyes. Mais suivant cette généalogie, ce Robert n'eut de son mariage avec Alix, fille de Gilbert, comte

d'Autun et duc de Bourgogne , d'autres enfans qu'Herbert III , dit Robert II , qui mourut jeune , et une fille nommée Adelaïs , qui fut mariée à Geoffroi I , dit Grisegonelle , comte d'Anjon. Ainsi , première raison pour croire qu'Archembauld n'était pas son fils.

Secondement. Ce même archevêque présida au concile qui se tint à Meaux l'an 962 , et dans lequel Odaric fut fait archevêque de Rheims. C'est ce qu'on lit encore dans la *Gaule chrétienne* , au même endroit : *In concilio Meldensi præsedidit anno 962, ubi Odalricus remorum antistes ordinatus fuit.* Mais cette ordination ayant été faite au préjudice de Hugues de Vermandois , frère de Robert , comte de Troyes , si Archembauld eût été de la même maison , est-il à croire qu'il aurait voulu être le chef d'une assemblée qui , par complaisance pour la reine Gerberge , devait faire un si grand affront à sa maison , dans la personne d'un prince son oncle , et propre frère de son père. Cela est d'autant moins croyable que les frères de Hugues , outrés de cet affront , en tirèrent une cruelle vengeance , et qu'entr'autres objets de leur fureur , ils saccagèrent et brûlèrent la ville de Châlons-sur-Marne , dont l'évêque Guiblin était un des adversaires de Hugues.

Ainsi , il n'est pas vraisemblable qu'Archembauld ait été fils de Robert, comte de Troyes, ni même de sa maison.

Troisièmement. Les rédacteurs de la *Gaule chrétienne* ne citent point l'auteur qu'ils ont suivi dans le passage en question , et qui ne pouvait être que *Clarius* , dans sa chronique de Saint-Pierre-le-Vif, de Sens. C'est pourquoi j'ai été empressé de consulter cette ancienne chronique, qui, après d'assez longues recherches dans la bibliothèque du roi, s'est enfin trouvée au tom. II, page 463, du Spicilege de dom *Luc d'Achéry*, corrigé et augmenté par d'autres bénédictins, dans l'édition de Paris, 1723, in-folio. Et voici ce que j'ai trouvé sur le point en question, à la page 470. *Clarius* parle d'abord de la querelle d'Anségise, évêque de Troyes, avec Robert de Vermandois, qu'il qualifie comte, parce qu'il était comte de Troyes et de Meaux, et il dit qu'il était père d'Archembauld, archevêque de Sens; mais rapportant ensuite la mort du père d'Archembauld, nommé aussi Robert, il ne lui donne point la qualité de comte, et se contente de dire qu'il était noble et très-riche : *In ipso mense Augusto obiit pater ipsius, Robertus nominé vir nobilis et dives valde*, ce qui est bien différent du titre de *regis*

ortus prosapia, c'est-à-dire sorti du sang royal, que les auteurs de la *Gaule chrétienne* lui donnent, et qu'il aurait eu en effet, s'il eût été le même que Robert de Vermandois.

Quatrièmement. Ce qui peut avoir donné lieu de penser qu'Archembault était fils de ce dernier, c'est sans doute sa prise d'armes avec le comte de Sens son cousin : on aura cru qu'il l'avait faite en faveur de son père, pour l'intérêt de leur maison, contre l'évêque de Troyes, son suffragant. Mais c'est une erreur, car il ne fit cette prise d'armes que contre les Saxons, pour s'opposer à leur pillage, voyant qu'ils voulaient ravager tout le pays, comme il est dit dans le même volume de la *Gaule chrétienne*, p. 494, à l'article d'Anségise, évêque de Troyes : *Venientes autem in prædam Saxones voluerunt vastare totam regionem; occurrerunt verò illis Archembaldus archiepiscopus et Rainardus comes vetulus cum exercitu maximo in loco qui vocatur Villare*. C'est pourquoi, après avoir taillé les Saxons en pièce, content de cet exploit, et pleurant amèrement la mort du général Helpon, leur cousin, l'archevêque et le comte de Sens, avec l'armée Sénonoise, s'en retournèrent chez eux, sans se mettre en peine de faire lever le siège de Troyes, qui dura en-

core long-temps. *Interfectisque Saxonibus cum duce suo Helpone, senonenses victores rediere.*

Ici est citée la chronique de *Clarius*, à quoi il faut joindre le continuateur d'*Aimoin* avec *Hugues*, moine de Fleury, dont on a lu les paroles dans le premier article de ce mémoire.

Ayant ainsi exposé les raisons que j'ai de douter qu'Archembauld ait été fils de Robert, comte de Troyes, ou même de la maison de Vermandois, et fait voir que ce n'a point été dans la vue de favoriser ce comte, qu'il a pris les armes de concert avec le comte de Sens, son cousin, mais uniquement pour mettre le pays Sénonois à l'abri du pillage des Saxons, si l'on demande après cela de quelle famille donc pouvait être Archembauld, je dirai qu'on ne le sais pas avec certitude, mais que je soupçonne avec assez de vraisemblance qu'il était de la maison de Reuci, originaire de Champagne, et l'une des plus anciennes et des plus nobles du royaume de France. Car, après que *Clarius* a commencé par dire que ce prélat fut plus redevable de son archevêché à l'argent et au crédit de ses parens, qu'à sa vocation et à sa piété : *Parentum potius et pecuniarum gratiâ provocatus examine*, il ajoute ensuite qu'il en fut redevable, non à aucun prince de la maison de

Vermandois, mais uniquement à un seigneur nommé Rainauld, conseiller du roi Lothaire : *Rainaldus consiliarius regis Lotarii, ejus consilio et actu gestum est, ut ipse esset archiepiscopus.* Or, si quelque seigneur Champenois du nom de Rainauld, méritait par distinction le titre de conseiller et de fidèle serviteur du roi Lothaire, c'était incontestablement Rainauld ou Reginold de Rouci, comte de Rheims; aussi avait-il eu l'honneur d'épouser la princesse Aldrade, sœur de ce roi, et il eut de ce mariage une fille qui épousa Fromont, comte de Sens, d'où vint peut-être la parenté d'Archembauld avec Rainard, comte de Sens; et de là on pourrait inférer qu'Archembauld était vraisemblablement, comme j'ai dit, de la maison de Rouci.

Enfin, à l'égard de ce même Rainard, comte de Sens, qui se joignit à cet archevêque, son cousin, pour combattre les Saxons, je crois qu'il était de la maison de Joigny, de laquelle est sortie celle des seigneurs de Joinville. Quelques-uns donnent à ce comte le nom de Rainauld; mais *Clarius* l'appelle constamment Rainard, avec le surnom de *Vetulus*, le *Vieux*, pour le distinguer de son fils du même nom. Mais il y a des généalogistes qui, par méprise

ou par malice, ont changé *Vetulus* en *Vitulus* un *Veau*, et de là l'ont surnommé **Rainard** ou **Rainauld**, dit le *Veau*.

ART. IV. *Par quelle aventure Helpon, un des généraux de l'armée saxonne, se trouvait-il, proche parent de l'archevêque et du comte de Sens ?*

J'ai dit dans le premier article, de ce mémoire, que l'Ardenne était la patrie d'Helpon, et je l'ai prouvé par les témoignages de *Hugues*, moine de Fleuri, et du continuateur d'*Aimoin*, qui assurent qu'Helpon ayant été tué avec ses gens, par ceux de Sens, ses serviteurs portèrent son corps dans l'Ardenne sa patrie, comme l'avait ordonné sa mère nommée *Warna*.

L'Ardenne ou les Ardennes (comme on dit la Gaule ou les Gaules, l'Espagne ou les Espagnes) tire son nom du mot Gaulois *Arden*, qui signifie une *forêt*. En effet, c'en est une très-grande, qui commençait anciennement près du Rhin, et traversant le milieu du pays de Trèves, allait d'un côté jusqu'aux limites du Tournaisis, et de l'autre jusqu'au territoire de Rheims. Elle n'est plus si grande aujour-

l'hui, parce qu'on l'a défrichée en beaucoup d'endroits, et qu'on y a bâti des villages, des bourgs, des villes et des abbayes. Cette forêt servait souvent en automne, aux plaisirs de Charlemagne et de Louis-le-Débonnaire, à cause des chasses royales qui s'y faisaient dans cette saison avec grand appareil. Sigebert le jeune, roi d'Austrasie, avait coutume, en parlant de l'Ardenne, de l'appeler *sa Forêt*; et *Notger*, qui fait cette remarque, ajoute que ce prince y bâtit deux abbayes, qui ne sont plus à présent qu'aux environs, parce que depuis elle a été coupée en cet endroit comme en beaucoup d'autres; ce qui fait qu'elle ne s'étend aujourd'hui que depuis Thionville, près du pays de Liège, jusqu'à Donchery et Sedan, sur la frontière de Champagne. Mais au temps d'Helpon, il paraît que ce que les historiens appelaient l'Ardenne était proprement l'Argonne; car le continuateur d'*Aimoin* (chap, XLIV, p. 511 de l'édition de *Marquard Freher*), rapporte que l'empereur Othon II, l'an 978, étant venu assiéger Paris avec une grande armée, le roi Lothaire, secondé de Hugues Capet et de son frère Henri, duc de Bourgogne, l'en chassa, le mit en fuite et le poursuivit jusqu'à Soissons, où l'armée impériale étant entrée

dans la rivière d'Aîne , sans connaître le gué , il y périt un plus grand nombre de noyés que de tués , la rivière étant débordée. Lothaire ne cessa de les poursuivre pendant trois jours et trois nuits , jusqu'à la rivière qui passe le long de l'Ardenne ou de l'Argonne : *Usque ad flumen quod fluit juxta Ardennam sive Argonnam*. Or, l'Argonne est un pays et forêt qui s'étend en partie dans la Champagne, et en partie dans le Barrois , dans une espace de 20 lieues, entre les rivières de Meuse , de Marne et d'Aîne , depuis Mouson et Sténay jusqu'au baillage de Bar-le-Duc , et depuis le Pertois jusqu'à Mouson , ayant pour villes Ste.-Ménéhould sa capitale, Clermont, Beaumont, Villefranche, Varenne, Grand-Près et Montfaucon. Ainsi la patrie d'Helpon étant , comme on voit, contigüe à la Champagne, il n'est pas surprenant qu'il se trouvât proche parent de l'archevêque et du comte de Sens, ville qui est aussi en Champagne , sans qu'il fût néanmoins de la même famille.

Cependant , comme tout cela n'est fondé que sur le rapport du continuateur d'*Aimoin*, qui pourrait bien s'être trompé , si l'on veut que l'Ardenne, dont il s'agit, n'ait point été l'Argonne , mais bien cette grande forêt qui com-

mence dans le Hainault français et continue à travers la Picardie, la Champagne et le Luxembourg, jusqu'à la Moselle, la parenté d'Helpon avec l'archevêque et le comte de Sens n'aurait eu rien de plus surprenant, puisque la Champagne est également voisine de l'Ardenne comme de l'Argonne. Et ce général pouvait servir Othon I^{er}, soit comme vassal du grand duché de Lorraine, dont le Luxembourg et l'Ardenne faisait partie, soit aussi comme étant du diocèse de Liège, parce que l'Ardenne formait dès-lors un des archidiaconats de cet évêché; c'est pourquoi l'an 1143, suivant la chronique de *Jean-Vito Duranus*, dans les accessions historiques de *Leibnitz*, p. 39, il y avait dans le chapitre de Liège, un Théobald, fils du roi de Hongrie, et archidiacre d'Ardenne; un Guy, fils du duc d'Ardenne, et doyen du chapitre; et quatre chanoines, l'un fils du comte de Vienne en Ardenne, et les trois autres, fils du comte de la Roche en Ardenne, comté très-illustre par la prérogative qu'il avait de donner au seigneur qui en était en possession, le titre de comte des Ardennes, ce qui provenait de ce que la ville de la Roche, située à neuf lieues de Liège, était le lieu où résidaient ces anciens rois de France, dans le temps de leurs chasses,

aussi dit-on qu'on y voit encore une grosse pierre faite en forme de siège, qui est appelée *la chaise du roi Pepin*, parce que ce prince y était assis, lorsqu'il entendait et jugeait les procès.

Il reste maintenant à savoir de quelle famille des Ardennes était Helpon ou Elpon. Si la qualité de *dux*, que lui donnent le moine *Hugues*, de Fleury, le continuateur d'*Aimoin* et l'auteur de la chronique de St.-Pierre, de Sens, répondait en cette occasion au titre de duc, il s'ensuivrait qu'Helpon était de la même famille que ce Guy, fils du duc d'Ardenne, nommé ci-dessus, c'est-à-dire, de la maison de Lorraine d'aujourd'hui. Mais ce titre de *dux* n'ayant été donné à Helpon, qu'à cause qu'il commandait une armée, car c'est ce que ce mot signifie en latin, il faut convenir de bonne foi qu'il n'était pas lui-même ni duc ni comte, c'est-à-dire, qu'il ne possédait ni un duché ni un comté. Mais ce seigneur étant mort au service de l'empereur et de Brunon son frère, il était juste que ces princes en dédommageassent sa mère Warnar et sa famille, par quelque grace considérable, telle que pouvait être l'érection de leurs terres en comté tout au moins. Or, voici ce qu'on lit dans l'histoire générale

des Pays-bas , édit. de Bruxelles , 1743 , t. III ,
p. 183 et suivantes :

« Autrefois la ville de Chiny était considé-
» rable par sa beauté et par ses richesses. Chiny
» fut entourée de murailles, vers l'an 950, par
» Arnould de Bourgogne, et porte le titre de
» comté; sa juridiction renferme treize villes
» qui sont Baslogne, Chiny, Dickrich, Dur-
» buy, Hoffalise, Marche, Neuschâtel, la
» Roche, St.-Hubert, St.-Vit, Schleyde,
» Viauden et Virton, avec tous les villages
» qui dépendent desdites villes. En un mot,
» ce comté comprend la plupart de ce qu'on
» marque ordinairement sur les cartes géogra-
» phiques sous le nom de duché de Luxem-
» bourg. Il ne dépend aucunement de ce du-
» ché, ayant un ressort particulier, et même
» il y eut ci-devant un conseil où l'on décidait
» les procès, comme dans le conseil provincial
» de Luxembourg. Depuis le traité de Ris-
» wick, il appartient à la maison d'Autriche.
» Brunon, archevêque de Cologne et chan-
» celier de l'empire, l'érigea en comté, vers
» l'an 960. C'est pourquoi on dit aussi le
» comté impérial de Chiny. Il passa depuis
» dans la maison des comtes de Looz, etc. ».

Il est donc assez vraisemblable que cette éreo-

tion , faite *vers l'an 960* , c'est-à-dire quelques mois après la mort d'Helpon , fut une récompense donnée à sa mémoire ; que ces terres , jusques là unies au comté de Luxembourg , en furent distraites pour composer le comté de Chiny , et qu'enfin Helpon était , non de la famille de Bourgogne , comme l'histoire des Pays-bas l'a dit plus haut , par erreur , mais plutôt de celle de Boulogne.

ART. V. et dernier. *M. Grosley demande enfin quelle fut la suite de cette levée de bouclier ?*

Cette dernière question n'est pas celle qui m'a donné le moins de peine à résoudre.

Le moine *Hugues* de Fleury , le continuateur d'*Aimoin* , et même le moine *Clarius* de St.-Pierre de Sens , n'offrent rien de satisfaisant sur ce sujet ; ils se contentent de dire qu'après que les troupes commandées par Helpon eurent été battues , et lui tué , l'armée Sénonoise s'en retourna victorieuse ; et l'archevêque Brunon , frère de l'empereur Othon , reprit la route de son pays ; d'où il s'ensuit qu'Anségise , évêque de Troyes , ne fut pas rétabli dans son siège , au moins cette fois-là , c'est-à-dire sur la fin de l'année 959 ; et même , dans la sui-

vante , le silence de ces historiens fait croire que Brunon , découragé par la défaite de son armée Saxonne , avait abandonné Anségise et quitté la partie.

Envain j'ai recours à *Frodoard* , qui ne mourut que six ans après , en 966. Il ne nous apprend autre chose , sinon que « cette année » 960 , la forteresse de Dijon étant gardée par » les féaux du roi Lothaire , Robert , comte de » Troyes , faisant semblant d'être fidèle au roi , » s'y introduisit par ruse , et s'en rendit maître , » après en avoir chassé la garnison royale . » Pour reprendre cette place , le roi , accom- » pagné de la reine sa mère , vint l'assiéger. Le » prélat Brunon , arrivant là avec ses Lor- » rains et ses autres sujets , reçut de Robert des » otages , qu'il remit au roi. L'un d'eux , fils » du comte Odalric , étant reconnu traître , fut » jugé et décapité , et l'autre retenu vivant. » Othon et Hugues Capet , tous deux fils de » Hugues-le-Grand , viennent trouver le roi , » par la médiation de Brunon leur oncle , et » se reconcilient avec lui.... Brunon , informé » des mouvemens qui se faisaient en Lorraine , » s'en retourne en diligence , et laisse au siège » le roi avec ses cousins..... Le roi ayant reçu » la forteresse de Dijon , y met une garnison , » et s'en retourne à Laon ».

Ce récit laisse ignorer en quel état étaient les affaires d'Anségise, évêque de Troyes, dont il ne fait aucune mention. Peut-être, cependant, pourrait-on tirer de ce silence une preuve que la querelle de cet évêque avec Robert, comte de Troyes, étaient accommodées, puisqu'elle permettait à celui-ci de tenter d'autres entreprises, même sur les domaines du roi. En effet, on va voir ce soupçon se changer en certitude.

J'ai dit sur la fin de l'art. II, que l'église de Troyes possédait un précieux joyau que Brunon désirait avec passion, et qui devait être le prix du rétablissement d'Anségise. Or, l'on voit dans la vie de Brunon, écrite par *Rothger* ou *Roger*, moine bénédictin, qui vivait l'an 1040, et rapporté dans *Surius*, au 11 octobre, tom. V, p. 713, chap. 28, que ce précieux joyau était le corps de *Saint-Patrocle*, que les habitans de Troyes nomment *Saint-Parre*, lequel ayant été martyrisé à Troyes, l'an de grace 275, fut, 685 ans après livré à Brunon par l'évêque Anségise. Ainsi la cession de ce corps saint se fit précisément l'an 960, et l'on en trouve la confirmation dans ce passage de la *Gaule chrétienne*, p. 494, de l'édition déjà citée : *Anno 960, Bruno coloniensis archiepiscopus ab Othone imperatore fratre missus in Galliam ad*

reconciliandos duarum sororum filios , Ansegisum episcopum expulsum restituit , à quo secum asportandum obtinuit corpus sancti Patrocli martiris. C'est-à-dire : « L'an 960 , Brunon , » archevêque de Cologne , ayant été envoyé » par l'empereur Othon son frère , en France , » pour réconcilier les fils de ses deux sœurs » (la reine Gerberge et Havide) , il rétablit » l'évêque Anségise , chassé de Troyes , et » obtint de lui de pouvoir emporter le corps » du martyr Saint-Patrocle ». Il reste à faire voir comment il parvint à se le procurer , et l'usage qu'il en fit. C'est ce que va nous apprendre son historien , que je ne ferai que traduire.

« Le révérendissime Brunon , archevêque , fut envoyé par l'empereur Othon son frère , dans la Gaule Lyonnaise , à nous autres peuples de ces provinces , mais presque trop tard ; car les volontés des citoyens étaient pour lors diverses , les sentimens partagés , et chacun n'en faisait qu'à sa tête ; les uns ne différaient pas seulement des autres en conseils et en desirs , mais aussi en armes et en camps. Là les fils des deux sœurs (la reine Gerberge et Havide) avaient en main le gouvernement de l'état. Ces proches parens , malgré la liaison du sang , étant en discorde , servaient de jouet

à leurs avarés soldats , qui , ne pensant qu'à s'enrichir , ne gardaient leur foi ni d'un côté ni de l'autre ; car dès que les princes d'un pays ne respirent que l'avarice , les peuples , misérables , espèrent envain le bonheur de la paix . Mais le glorieux archevêque , annonçant le calme plutôt qu'on ne le croyait , imposa silence par la majesté de sa main , à la troupe échauffée ; ensuite il fit entendre de bouche ce qui était utile à tous et convenable à un chacun ; et les citoyens s'étant réconciliés à l'envi , le prélat usant de bonté envers tout le monde , rétablit une paix entière .

« Ces choses étant ainsi réglées , comme il se disposait à s'en aller , à force de prières , il obtint d'Anségise , vénérable évêque de l'église de Troyes , qui peu auparavant en avait été chassé , et qu'entre autres marques de sa légation il réintégra dans son propre siège avec les applaudissemens du peuple , qu'il lui laisserait emporter le corps du bienheureux *Patrocle* , martyr , dont chacun peut lire la passion et le mérite connu partout . Sur cela , l'évêque , qui avait beaucoup d'obligation à Brunon , se trouvant , pour ainsi dire , oppressé par cette occasion , et contraint , d'ailleurs , par des prières infinies , lui accorda sa demande , pour ne

point paraître ingrat, sur-tout à cause que cet archevêque, bornant ses desirs à ce seul présent, refusait absolument toute autre chose qu'on lui pût offrir; car, passionné pour la religion, comme par la vertu que respirait son extérieur, il réprimait l'insolence et la méchanceté des superbes, de même que par sa piété intérieure, il prenait soin de procurer la beauté de la maison du Seigneur; et se réjouissant d'avoir mérité cet agréable présent de l'évêque avec le consentement du clergé et de tout le peuple, pour ne rien laisser d'imparfait, étant encore occupé à plusieurs affaires, il chargea de la réception des reliques, Everchaire, évêque de Liège, homme digne de toute louange, et avec lui des clercs et des moines religieux, parmi lesquels affluait une grande multitude de peuple fidèle, attiré par ce louable spectacle. Lorsqu'ils furent venus au lieu destiné, voyant sous leurs pieds un pavé de marbre, n'y ayant aucun signe certain d'un trésor caché, les uns se mirent à genoux et d'autres entrèrent en doute. Alors, l'évêque avertissant et encourageant les assistants, après avoir fait une oraison, ils entreprirent avec confiance l'œuvre pour laquelle ils étaient venus. Aussitôt qu'ils eurent ouvert

la terre avec des sarcloirs, chose admirable ! ils furent tous parfumés d'une odeur qui les pénétra , et plus douce qu'aucune qui eût jamais été sentie, et plus on était proche du sépulchre , plus on était affecté de la douceur de ce parfum , comme chacun l'attesta ; ce qui faisait alors que tous les religieux auraient voulu être fossoyeurs , pour recevoir plus abondamment la force merveilleuse de la bonne odeur. Néanmoins personne de ceux qui étaient dans l'église n'en fut privé et ne put se vanter d'avoir jamais rien senti de pareil ou d'aussi doux. C'est pourquoi la délectable odeur augmentait de plus en plus , à mesure qu'on approchait du corps du saint martyr. Lorsqu'on y fut arrivé, tous les assistans furent si merveilleusement inspirés , qu'en même temps qu'ils étaient pénétrés en toute manière du parfum qu'ils avaient respiré , ils ne laissaient pas, dans la soif qu'ils en avaient, de s'efforcer à en respirer encore davantage. Cet homme fut vraiment admirable , qui, ayant vécu en bonne odeur devant Dieu, le fut également mort comme vivant. Les reliques du saint martyr furent donc tirées d'un cercueil de pierre , et de là , au milieu d'une multitude de peuple ravi de joie, transférées heureusement

à Cologne. Cette ville, la métropole et la mère des églises d'un peuple fidèle , étendait la principauté de son autorité, d'une part, bien loin dans la France, et de là jusqu'à l'Océan, lieu digne, certainement, de garder dans son sein le corps du saint martyr qui y avait été apporté, et où, non-seulement un grand nombre de saints corps et de reliques, mais aussi de plusieurs milliers de martyrs attendent leur Seigneur, qui doit venir au jour du jugement.

« Mais la sollicitude du grand pontife (Brunon) à ne rien négliger pour perfectionner chaque chose, porter les grandes au superlatif, achever les imparfaites, et réparer magnifiquement les négligées, lui fit trouver bon de décorer de ces reliques de *Saint-Patrocle*, certain lieu de la Saxe nommé *Sooest*, lieu riche et peuplé, environné au long et au large de nations saxonnes, et néanmoins très-connu des peuples de ces provinces, mais n'ayant encore presque point de connaissance de la religion. Il voulait par là les initier à la foi, pour opérer leur salut à venir; agissant avec confiance, et croyant que la bonne odeur qui s'était fait sentir par la manifestation du corps saint se répandrait par le bruit des mérites du saint, et serait utile à plusieurs. Ainsi, le corps

du bienheureux martyr fut conduit par le vénérable Brunon, archevêque de Cologne, à Soest, avec grand honneur et joie, le clergé étant venu au-devant pour le recevoir, et il fut déposé dans l'église que ce prélat y avait fait bâtir et dotée d'une manière convenable ».

L'église de Soest, dans le duché de Clèves en Westphalie, où le corps saint fut mis, était dédiée sous le nom de St.-Pierre, mais depuis elle a pris celui de St.-Patrocle, qui est considéré comme le patron de la ville et de tout le territoire. Cette translation se fit l'an 963, le 9 décembre, jour où la fête s'en renouvelle tous les ans, et où tout le diocèse de Munster, dans lequel est Soest, fait l'office de St.-Patrocle. La dévotion de la ville de Soest envers ce saint s'est beaucoup augmentée depuis l'an 1447, qu'elle crut avoir été délivrée par sa protection, du siège que les Bohémiens et les Hussites y avaient mis en faveur de l'archevêque de Cologne, qui voulait s'en rendre maître. Les reliques de St.-Patrocle s'y conservent encore aujourd'hui, nonobstant la religion protestante qui règne en ce pays-là.

SUR LA NAISSANCE

DE CLOVIS I,

Par FRANCHEVILLE (1).

ON a cru jusqu'à présent que le grand Clovis, premier roi chrétien de France, était né d'une alliance adultérine, contractée par Childéric, son père, avec Basine, femme d'un roi de Turingue, qu'elle avait quitté par débauche. C'est peut-être ce qui a engagé le *P. Daniel* à ne commencer son histoire de France qu'à Clovis, pour n'avoir point occasion de parler de sa naissance. En quoi il a été depuis imité par M. le président *Hénault*, dans son abrégé si connu et si estimé. Je ne puis que louer l'un et l'autre de leur circonspection. Cependant il aurait mieux valu que, par une suite de leur prédilection pour ce premier roi, ils eussent tous deux essayé de le laver de cette tache : et ne l'ayant pas fait, ni personne autre que je

(1) *Ac. de Berlin*, t. XVIII. 1762.

connaître, j'oserai l'entreprendre, autant pour l'honneur de la couronne de France que par amour de la vérité.

Il faut convenir d'abord que j'ai contre moi un des plus forts préjugés, qui est celui des témoignages réunis d'une foule d'historiens tant anciens que modernes, et en particulier de *Grégoire de Tours*, le premier d'eux tous. Mais, s'ils n'ont tous été que les échos de celui-ci, et qu'il ait lui-même avant eux donné cours à une fable, à quoi se réduisent leurs nombreux témoignages, et quel fonds peut-on faire sur le sien ? C'est ce qu'il faut premièrement examiner.

Le fait ou le roman dont il s'agit, se trouve dans *Grégoire de Tours*, au livre second, chapitre XII, en ces termes : *Childericus vero cum esset nimia in luxuria dissolutus, et regnaret super francorum gentem, cepit filias eorum stuprari detrahare. Illicque ob hoc indignantes de Regno eum ejiciunt. Comperto autem quod eum etiam interficere vellent, Toringiam petiit, relinquens ibi hominem sibi charum, qui virorum furentium animos verbis lenibus molire possit. Dans etiam signum quando redire possit in patriam. Id est, diviserunt simul unum aureum, et unam quidem partem secum*

Petulit Childericus , aliam verò amicus ejus
 retinuit , dicens : « Quando hanc partem tibi
 misero , partesque conjunctas unum effecerint
 solidum , tunc tu securo animo in patriam repe-
 dabis . Abiens ergo in Thoringiam , apud regem
 Bisinum (Alias Basinum) uxo remque ejus
 Basinam latuit . Denique franci hoc ejecto ,
 Egidium sibi Magistrum militum à re-
 publica missum Unanimiter regem ad-
 siscunt . Qui cum octavo anno super eos re-
 gnaret , amicus ille fidelis , pacatis oculo-
 francis , nuncios ad Childericum cum parte
 illa divisi solidi quam retinuerat , mittit . Ille
 verò certa cognoscens indicia , quod à francis
 desideraretur , ipsis etiam rogantibus , à Tho-
 ringia regressus , in regnum suum est restitutus .
 His ergo regnantibus simul Basina illa quam
 supra memoravimus , relicto viro suo , ad
 Childericum venit . Qui cum sollicitè interro-
 garet , qua de causa de tanta regione venisset ,
 respondisse fertur : « Novi , inquit , utilitatem
 tuam , quod sis valdè strenuus » , ideoque
 veni ut habitem tecum . Nam noveris , si in
 transmarinis partibus aliquem cognovissem
 utiliorem te , expetissem utique cohabita-
 tionem ejus . « At ille gaudens , eam sibi in con-
 jugio copulavit . Quæ concipiens , peperit filium ,

vocavit que nomen ejus Chlodovæum. Hic fuit magnus et pugnator egregius. Je traduirai ce passage en français pour ceux qui n'entendent pas le latin. « Or, comme Childeric était excessivement débauché à l'égard du sexe, » régnant sur la nation des Français, il se mit à » enlever leurs jeunes filles. Eux, indignés » de cela, le dépouillent de sa royauté. Et lui, » informé qu'ils voulaient aussi le tuer, s'en » alla dans la Thuringe, laissant là un homme » qu'il chérissait, pour pouvoir appaiser par » de douces paroles les esprits irrités, et » venant avec lui d'un signe pour lui faire savoir quand il serait temps qu'il revînt dans » le pays. A cet effet, ils partagèrent ensemble » une pièce d'or, dont Childeric emporta la » moitié, etc. et que les deux rapprochées feront la pièce entière, alors vous pourrez revenir » en toute sûreté. S'en allant donc en Thuringe, il se tint caché auprès du roi Bisin ou Basin, et auprès de sa femme Basine. » Enfin, les Français, après l'avoir chassé, se » donnent unanimement pour roi Egidius ou » Gilles, qui avait été envoyé par la république en qualité de maître de la milice. Comme » il régnait depuis huit ans sur eux, le fidèle » ami, ayant apaisé secrètement les Français,

» envoie des exprès à Childeric , avec la
» moitié du sou rompu qu'il avait retenue.
» Or lui , ayant par-là un indice certain qu'il
» était désiré des Français , et ces exprès , d'ail-
» leurs , y joignant leurs prières , il revint de
» la Thuringe , et fut établi dans sa royauté.
» Eux donc , régnaient ensemble , cette Basine ,
» dont nous avons parlé plus haut , ayant
» quitté son mari , vint trouver Childeric ; et
» comme il s'enquerrait d'elle pour quel sujet
» elle était venue vers lui d'un pays si éloigné ,
» on dit qu'elle fit cette réponse : Je connais
» ton utilité et ta grande bravoure. C'est à cause
» de cela que je suis venue demeurer avec toi.
» Car , sache que si j'eusse connu quelqu'un
» plus utile que toi , fut-il au-delà des mers ,
» j'aurais également désiré d'aller vivre avec
» lui. Là-dessus , ravi de joie , il la prit en ma-
» riage , et elle , concevant , mit au monde un
» fils qu'elle nomma Clovis : celui-ci fut un
» grand et fameux guerrier ».

Cette histoire , vraie ou fausse , une fois reçue par Grégoire de Tours , n'a pas manqué de passer sans examen dans toutes les Chroniques des siècles suivans , et dans la plupart avec de nouvelles circonstances.

Celle qui a pour titre : *Gesta Regum Fran-*

corum (1), nomme le fidèle ami Womade. Elle dit qu'il employa des artifices pour rendre Egidius odieux, et engager les Français à le chasser. Puis venant à Childeric, lors de son départ de la Thuringe, elle ajoute : *Nam dum fuit in Toringia, cum Basina regina uxore Bisini (alias, Basini), regis ipse Childericus rex commixtus fuit.* « Car, cependant qu'il » fut dans la Thuringe, ce même roi Childeric eut commerce avec la reine Basine, » femme du roi Bisin, autrement Basin. » Et le même texte de cette Chronique, tiré du M. S. C. de l'église de Cambrai, porte : « *Adulterium commisit.* »

Le moine *Roricon*, qui a suivi l'auteur de la Chronique précédente, lui est entièrement conforme, si ce n'est qu'il a trouvé, que « Ba- » sine avait quitté souvent le lit de son mari » pour jouir de la compagnie de Childeric ». *Sæpius relicto viri thoro, consortium nostri regis est experta.* Et il avoue « qu'elle avait mis bas la pudeur de son sexe, parce qu'elle était luxurieuse à l'excès. » *Postposito pudore muliebri, ut erat nimis luxuriosa.*

(1) Au premier vol. des *Historiens de France*, d'*André Duchesne*, p. 690.

Mais, cent ans après, vint *Frédégair* le *Scholastique*, qui fit voir que ses prédécesseurs n'avaient fait qu'effleurer la matière, et qu'ils avaient sur-tout oublié les circonstances les plus curieuses. Selon lui, « Wiomade était de » tous les Français le plus fidèle à Childeric, » qui l'avait sauvé dans la fuite lorsque les » Huns l'emmenaient prisonnier avec sa mère : » *Wiomadus Francus fidelissimus coeleris* » *Childerico* (1), *qui eum, cum à Chunis cum* » *mater captivus duceretur, fugaciter libe-* » *raverat*. Ce sou d'or qu'ils avaient partagé, » ne venait point de la bourse de l'un ni l'autre ; » c'était une trouvaille que Wiomade avait faite : » *Hic inventum unum aureum cum Childerico* » *dividens*. Wiomade, devenu vice-roi des » Français sous Gilles, lui fait imposer sur eux » un tribut d'un sou d'or par tête, et ils le » paient. Il fait porter ensuite par Gilles le » tribut à trois sous, et ils s'y soumettent en- » core, trouvant que cela n'était pas si dur

(1) *Qui eum*. Ces deux mots, si je ne me trompe, ont rapport, le premier à Childeric, et le second à Wiomade ; mais le *P. Daniel* a pris l'un pour l'autre, ayant écrit que c'était Childeric qui avait été délivré par Wiomade, étant emmené en captivité avec sa mère. Il a augmenté par là le ridicule du passage.

» que ce qu'ils souffraient sous Childeric.
 » Wiomade retourne à Gilles, il lui fait accroire
 » que les Français se révoltent, et lui conseille
 » d'en faire égorger plusieurs pour abaisser
 » l'orgueil des autres. Il emmène lui-même à
 » Gilles cent des principaux qu'il avait choisis,
 » et Gilles, suivant son conseil, les fait tuer.
 » Alors, Wiomade va parler secrètement aux
 » Français, et les excite à rappeler Childeric.
 » De là il retourne à Gilles, et lui persuade
 » d'envoyer une ambassade à l'empereur Mau-
 » rice. Et notez bien que cet empereur Mau-
 » rice, dont le nom se trouve répété jusqu'à
 » quatre fois dans ce récit, n'a commencé à
 » régner qu'en l'année 582, cent dix-huit ans
 » après la déposition de Childeric, et en viron
 » cent-sept ans depuis la mort de Gilles. Le
 » sujet ou le prétexte de cette ambassade à
 » Maurice, était de lui demander cinquante
 » mille sous pour les employer à gagner les
 » nations voisines. Mais la vérité était que Chil-
 » deric se trouvant à Constantinople auprès de
 » l'empereur Maurice, Wiomade voulut pro-
 » fiter de cet ambassade pour informer Chil-
 » deric de la disposition des Français. Dans
 » cette vue, il dit à Gilles, qu'il avait reçu
 » quelques sous pour ses services, qu'il avait

» peu d'argent, qu'il souhaitait de faire partir
 » avec les ambassadeurs un petit garçon qui
 » irait trafiquer cet argent à Constantinople :
 » *Aliquantulos solidos tuæ instantiæ locum ac-*
 » *cipiens militavi , parum servus tuus argen-*
 » *tum habeo. Volebam cum tuis legatis pue-*
 » *rum dirigere , ut melius Constantinopoli mihi*
 » *argentum mercaret.* Alors , ayant reçu de
 » Gilles cinq cents sous d'or en présent pour
 » les employer à ce trafic , il envoya le petit
 » garçon , avec la moitié du sou d'or ; mais à
 » la place de l'argent qu'il devait trafiquer , il
 » lui donna un sachet plein de pièces de plomb.»
Tunc acceptis ab Egidio quingentis in munere
aureis , quos ad hoc opus emendum transmit-
teret , misit puerum creditarium sibi cum media
parte aurei quem cum Childerico diviserat. Sac-
cellum plenum plumbeis , quod puer pro solidis
secum portaret. « Avant que les ambassadeurs
 » parussent devant l'empereur, le petit garçon,
 » qui avait pris les devans , était allé avertir
 » Childeric, que Gilles, au lieu d'envoyer de
 » l'argent au trésor public, en demandait à
 » l'empereur ; Childeric va le dire à Maurice ,
 » qui fait mettre les ambassadeurs en prison.
 » La circonstance ne pouvait être plus favo-
 » rable pour Childeric ; » il dit à l'empereur :

Iube me Servum tuum ire in Gallias. Ego furorem indignationis tue super Egidio ulciscar.
 « Maurice le prend au mot; lui fait de grands
 » présens, et le renvoye par mer dans les
 » Gaules. » *Evectu navali revertitur in Galilas.*
 « Wiomade, averti de sa venue par le petit
 » garçon, va le joindre au château de Bar, et
 » il y est reçu par les Barrois. » D'où l'on peut
 conclure que c'était la route pour entrer en
 France, en venant de Constantinople par la
 mer. Mais ce n'est pas le tout, ni même le meilleur du conte. « Basine de Thuringe, qui s'était
 » sans doute fort ennuyée pendant le séjour de
 » Childeric à Constantinople, l'étant venu
 » trouver en toute diligence, *cursu veloci*; la
 » première nuit de leurs noces, étant couchés
 » ensemble, elle lui dit : Lève-toi sans bruit,
 » et tu diras à ta servante ce que tu auras vu
 » devant le palais. » *Surge secretius, et quod*
videris ante aulas palatii, dices ancillos tue.
 « S'étant levé aussitôt, il vit trois bêtes res-
 » semblantes au lion, à la licorne et au léop-
 » pard, qui se promenaient. » *Cumque sur-*
rexisset, vidit similitudinem bestiarum leonis,
Unicornis et Leopardi, deambulantium. « De
 retour, il dit à sa femme ce qu'il avait vu. La
 femme lui dit : Monseigneur, va de rechef,

et rapporte à ta servante ce que tu auras vu. » *Reversusque dixit mulieri quæ viderat. Dixit ad eum mulier : Domine mi, vade denuo et quod videris narra ancillæ tuæ.* « Et comme il fut allé dehors , il vit deux bêtes se promener , ressemblantes à l'ours et au loup. » *Ille vero cum foris abiisset , vidit bestias similitudine Ursi et Lupi deambulantes.* « Racontant cette seconde vision à sa femme , elle le renvoie pour la troisième fois. » *Narrans et hæc mulieri , compellit eum tertio ut iret , et quod viderat nuntiaret.* « Il vit cette fois-ci de moindres animaux ressemblans au chien et à d'autres petites bêtes qui se tiraillaient les uns les autres , et se roulaient. » *Cumque Businæ hæc universa narrasset , abstinebant se caste usque in crastinum.* « Au sortir du lit , Basine donna à Childeric l'interprétation de tout ce qu'il avait vu , en ces termes : Il nous naîtra un fils qui aura la force du lion : ses fils auront la force et la vitesse de l'ours et des loups. Quant à ceux que tu as vus en dernier lieu , ce seront les colonnes de ce royaume ; parce qu'ils régneront à la façon des chiens , et que leur force sera semblable à celle des petits animaux. Mais la pluralité de ceux qui se roulaient en se tirillant , signifie que les peuples seront ruinés les

uns par les autres , n'ayant plus la crainte des princes.» *Noscetur nobis filius fortitudine leonis signum et instar tenens. Filii quoque ejus leobardi et unicornis fortitudine signum tenent. Deinde generantur ex illis , qui ursis et lupis fortitudine et velocitate eorum similabunt. Et tertio quæ vidisti ad discessum , eolumne regni ejus erunt : quia regnabunt ad instar canum , et minoribus bestiis eorum consimilis erit fortitudo. Pluritas autem minorum bestiarum , quæ ab invicem detrahentes volutabant , populos sine timore principum ab invicem vastandos significat.*

Voilà le conte revêtu à-peu-près de toutes ses circonstances ; et je doute que l'imbécillité humaine ait jamais produit un chef-d'œuvre plus complet de ridicule et d'absurdité.

Pour anéantir tout d'un coup des fables si grossières , il ne me serait pas difficile de faire voir , par l'autorité d'un ancien historien des Francs , combien ils avaient en horreur l'adultère , par l'exemple d'un de leurs rois , nommé Basan , qui fit punir de mort son propre fils , Sédan , convaincu de ce crime , 274 ans avant l'ère chrétienne. Cette preuve acquerrait même , si l'on voulait , un nouveau degré de considération , par l'heureux rapport qui se trouve

entre le nom de Basan et celui de Basin. Mais , peut-être croirait-on que je n'aurais recours à cette preuve , que pour réfuter une fable par une fable.

Le *P. Daniel* a fait , à la tête de son Histoire de France , une dissertation pour prouver que la déposition de Childeric est une fausseté. « Il avoue d'abord qu'il n'a presque , contre ce fait , que des conjectures et des argumens négatifs. Cependant il les croit capables de faire sur l'esprit de ses lecteurs , le même effet qu'ils ont fait sur le sien. Il prétend que l'élection d'un général romain par les français , est une chose aussi bizarre que l'aurait paru la conduite des Turcs , si , après avoir déposé Mahomet IV , ils eussent élu pour sultan le prince Charles de Lorraine , qui leur faisait la guerre en Hongrie. Il dit ensuite que le comte Gilles n'a pu déferer au choix des Français , sans se rendre suspect au Patrice Ricimer , qui n'aurait pas manqué de le faire assassiner. Il soutient après cela que l'Histoire de l'empire n'a parlé de lui en aucune occasion , comme d'un roi , mais simplement comme d'un comte ou d'un général de l'armée romaine dans les Gaules ; et pour dernière preuve , il fait voir , par le témoignage d'*Idace* , que le comte Gilles mourut en 463 , la

troisième année de l'empereur Sévère, cinq ans après que Childeric eut succédé au royaume des Français, par la mort de Mérovée, arrivée en 458; et que dans cet intervalle, il est impossible de trouver les huit années de règne qu'on donne à ce prétendu roi ».

Mais ce raisonnement du *P. Daniel*, me paraît plus spécieux que juste.

Premièrement, le choix d'un Gaulois tel qu'était le comte Gilles, chef des armées romaines, mis par les Français à leur tête, n'a rien de plus singulier que celui d'un Anglais comme Richard, et d'un Espagnol tel qu'Alphonse, élus tous deux empereurs d'Allemagne au milieu du 13^e. siècle; il n'a rien même de plus bizarre que celui de plusieurs Allemands, comme Mérobaude, Baudon, Arbogaste, tous trois francs ou français de nation, et Ricimer lui même, que les Romains avaient mis vers le temps de Gilles, à la tête de leur sénat et de leur milice. L'élection du prince Charles de Lorraine eût sans doute été bizarre. Jamais Turc ne s'était trouvé à la tête d'une armée et d'une république chrétienne, ni jamais chrétien à la tête d'un état et d'une milice turque. Mais il n'en était pas de même des Français avec les Romains, auxquels ils se joignaient en toute

occasion pour la défense de l'empire. Voici quelques exemples qui pourront en donner la preuve. La première fois que le nom des francs ou des français parait dans l'histoire , c'est à l'occasion d'un traité que le César Galien, sous l'empire de Valérien , son père , fit avec eux en l'année 254, pour les opposer aux autres Germains qui voudraient passer le Rhin. (*Zosime*, liv. 1). « L'an 358, les Saxons envoyèrent les Quades qui étaient de leur nation , pour se loger dans les terres des Romains. Les Français-Saliens, qui habitaient sur leurs frontières , leur bouchèrent le passage pour rendre service à l'empire. Peu après, Julien, allant combattre les Quades, fit auparavant jurer à son armée, qu'elle ne ferait aucun mal aux Français-Saliens, et leur laisserait la liberté de se retirer sur les terres de l'empire ; ce que ces Français ne manquèrent pas de faire avec leur roi, et alors Julien les prit à son service. (*Zosime*, liv. 3.) L'an 375, Valentinien donna le commandement de son armée à Mérobaude. (*Le même*, liv. 4.) L'an 378, les Germains ayant passé le Rhin, Gratien envoya à leur rencontre ses légions secondées de Mérobaude , roi des Francs , qui était dans les Gaules : le combat se donna ; il y resta 35 mille Germains , et en reconnaissance de ce

grand service, Gratien conféra à Mérobaude la dignité de comte de ses domestiques ou de maître du palais. (*Socrate.*) L'an 380, Gratien, sachant que Théodose, en Orient, avait les Scythes sur les bras, lui envoya une armée sous la conduite de Baudon et d'Arbogaste, deux chefs des Français, à l'arrivée desquels les Scythes quittèrent la Macédonie et la Thessalie. (*Zosime*, liv. 4.) L'an 388, le même Arbogaste amena à Théodose un corps considérable de Français : arrivé au bord du Save, où l'armée de Théodose était arrêtée, il le passa le premier à la nage, avec sa troupe, et tailla en pièces l'armée de Maxime, qui était postée sur l'autre bord. Arbogaste fut ensuite détaché pour aller arrêter dans les Gaules le fils de Maxime, et il le fit mourir. (*Le même* et *Marcellin.*) L'an 393, les Français, après quelques brouilleries, renouvelèrent avec l'empire leurs anciens traités d'alliance. (*Sigonius.*) L'an 395, ils les renouvelèrent encore avec Stilicon. (*Zosime* et *Prosper.*) L'an 410, « ils remplirent les devoirs de cette alliance, en arrêtant les Vandales qui voulaient passer le Rhin; ils en tuèrent près de vingt mille, et les auraient entièrement détruits, si Godigisile leur roi, n'avait été secouru par Respendial, roi des Alains. (*Fri-*

gérarde, dans la Grégoie de Tours et *Zosime*.) L'an 411, Constantin, pour se maintenir dans les Gaules, appela les Français, dont le chef fut pris, et l'armée taillée en pièces par celle d'Honorius (*Sozomène*, *Prosper* et *Marcellin*.) Enfin, l'an 451, Mérovée, père de Childeric, joignit de même son armée française à celle de Valentinin, dont Aëtius avait le commandement général, et il lui rendit des services signalés contre Attila, qui pillait et ravageait les Gaules. (*Grégoire*, de Tours, *Jornandes* et *Sigebert*.) » Tant d'exemples ne sont-ils pas plus que suffisans, pour montrer que le *P. Daniel* s'est trompé, en mettant les Turcs et les Chrétiens en parallèle avec les Romains et les Francs ou Français du temps de Childeric, qui pouvaient, sans lui et même avec lui, se ranger sous les étendards d'un général romain, tout aussi bien qu'ils l'avaient fait en tant d'autres occasions ?

Secondement, si le comte Gilles n'a pu probablement accepter la royauté des Français; si nul historien de l'empire ne lui a donné le titre de roi, tant mieux; c'est une preuve qu'il ne l'a point été, et j'en demeure d'accord avec lui. Mais il ne s'ensuit point de-là, ni que Childeric n'ait pu être déposé, ni que pendant sa dépo-

sition les Français n'ayent pu , à l'instigation de Wiomade , se joindre à l'armée romaine , commandée par le comte Gilles ; au contraire , en supposant avec tous ceux qui ont parlé de la déposition de Childeric , qu'il eût remis ses intérêts à ce Wiomade , homme fidèle , accrédité , artificieux , n'était-il pas de sa politique , de mettre tout en usage pour empêcher les Français de remplacer le roi détrôné , par un prince de leur nation , qui lui aurait fermé le retour au trône , ou dont l'élection du moins n'aurait pu manquer de causer une guerre civile , pour peu que Childeric eût essayé de recouvrer son royaume ? Quel plus grand service donc pouvait-il lui rendre , que d'engager les Français à prendre unanimement comme ils firent , la résolution de se donner un comte Gilles , non comme sujets , car je suis déjà convenu qu'il ne fut pas leur roi , mais comme stipendiaires et alliés ; auquel cas , il n'aura pas eu droit d'imposer sur eux les tributs qui furent cause du rappel de Childeric. Mais aussi n'est-il parlé de ces tributs que dans les chroniques postérieures à *Grégoire de Tours* , qui dit simplement , « que la huitième année le fidèle ami , ayant apaisé secrètement les Français , envoya des exprès à Childeric pour le faire revenir » ; et

au reste, quand bien même *Grégoire de Tours* en aurait parlé, ce ne serait ni la seule ni la plus grande erreur qu'il eût faite dans le récit de cet événement, où la vérité se trouve enveloppée d'une nuée de circonstances palpablement fausses et romanesques.

Troisièmement, l'impossibilité que le *P. Daniel* prétend y avoir à trouver, entre la première année du règne de Childeric et celle de la mort du comte Gilles, un espace suffisant pour les huit années que dura la déposition du premier; cette impossibilité, dis-je, ne me paraît pas non plus assez fondée, pour en pouvoir tirer une preuve convaincante contre la réalité de cette déposition. Il cite *Idace* pour prouver que le comte Gilles mourut en 463, et *Idace* le condamne. C'était un auteur contemporain, qui écrivant dans l'Espagne, où il était évêque, rapporte les dates de la chronique aux olympiades et à l'ère espagnole, qui sont antérieures à notre ère chrétienne vulgaire, savoir: celle-là de 776 ans, et celle-ci de 38. Pour partir d'abord d'un point fixe, je prends une éclipse de soleil, qu'*Idace* dit être arrivée le 9 des calendes de janvier, c'est-à-dire le 24 décembre, de la 24^e. année de l'empereur Théodose le jeune, à compter de la mort d'Honorius. Cette

éclipse, calculée astronomiquement par *Calvisius*, se trouve être arrivée à Salamanque, en Espagne, un jour plutôt, s'il n'y a point d'erreur dans l'ouvrage chronologique de *Calvisius*, c'est-à-dire, le 23 décembre, férie troisième, qui était le mercredi de l'an 447

A quoi, pour descendre à la mort de Gilles, il faut ajouter avec *Idace*, savoir :

Le reste du règne de Théodose, qui est d'années.	7
Le règne entier de Marcien, de. .	3
Et du règne de Majorien jusqu'à l'année de la mort de Gilles	7

Le tout donne l'époque de sa mort, qui est l'an. 464

Cette époque diffère déjà d'une année de celle du *P. Daniel*. Mais quelque juste qu'en soit la démonstration dans son principe, qui peut répondre qu'elle ne soit pas fausse dans ses conséquences ? Est-on sûr qu'*Idace* n'ait point raccourci de quelques années les trois règnes qui ont été portés en compte ? C'est ce qu'il faut examiner.

Suivant le même *Idace*, une année avant la

mort de Gilles, on comptait l'an de l'ère espagnole. 506

Ajoutant pour l'année de sa mort. 1

507

Retranchons de cette somme ,
pour les années antérieures à l'ère
chrétienne. 38

Il restera l'an. 469

Qui sera l'époque de la mort de Gilles ; ce
qui diffère beaucoup de l'autre.

Et pour faire voir que c'est cette seconde
date qui est la plus juste , ou du moins la plus
conforme à l'intention d'*Idace* , faisons une
troisième opération par les olympiades.

Suivant encore le même *Idace*, la quatrième
année de l'olympiade 311 , était l'année qui
précéda la mort de Gilles. Ces 311 olympiades
complètes , étant multipliées par 4 , donnent
d'années. 1244

Ajoutons pour la première année
de l'olympiade suivante, qui fut celle
de sa mort 1

1245

Retranchons de cette somme, pour
les années antérieures à l'ère chrétienne 776

Il restera l'an. 469

qui est une époque pareille à la précédente. Ainsi voilà six ans de plus que le *P. Daniel* n'en a trouvé dans *Idace*, et ces six ans, ajoutés aux cinq ans qu'il avait trouvés, ne font-ils pas un espace de temps beaucoup plus long qu'il ne faut pour les huit ans qu'on donne de durée à la déposition de Childeric? On voit donc par là que, de quelque côté qu'on regarde son système, on ne le trouve fondé ni en preuves ni en vraisemblance.

Mais il y a encore quelque chose de plus à dire sur *Idace*. Cet auteur, qui était en Espagne, n'aurait-il pas, sur quelque faux rapport, avancé la mort de Gilles? Peut-on croire qu'il y ait été toujours assez exactement informé de ce qui se passait dans les Gaules, pour que ce qu'il en dit soit d'une vérité incontestable? « Égidius, dit-il, meurt, les uns disent surpris » par des embûches, les autres par du poison. » *Ægidius moritur, alii dieunt insidijs, alii veneno deceptus*. Ce récit a bien l'air d'avoir été copié d'après un faux bruit répandu en Espagne, dans le temps qu'*Idace* l'écrivait, et il n'a point été désabusé, parce qu'il n'aura plus entendu parler d'Égidius, dans les quatre années suivantes, les dernières de sa chronique. Ce fut vers ce temps-là qu'*Ætius*, fils du

patrice (nommé quatre fois Agetius, dans *Frédégairé*), faisait quelque bruit, aussi bien qu'Eodicius, fils de l'empereur Avitus. Le nom de l'un ou de l'autre , approchant de celui d'Egidius, aura pu induire *Idace* en erreur. Quoiqu'il en soit, il est prouvé qu'en 472, et même (sil'on veuts'en rapporter à la chronologie de Sigebert) en 475, six années après la prétendue mort d'Egidius ou du comte Gilles , Childeric le mit en fuite devant Cologne, prit cette ville, et ensuite celle de Trèves; d'où il faut inférer qu'il n'est mort que depuis cette année-là; et cela est d'autant plus vrai que son fils Siagrius, qui succéda à ses emplois dans les Gaules, ne commence à figurer dans l'histoire qu'en l'année 282. Or si Childeric succéda à Mérovée, l'an 458, comme le *P. Daniel* en convient, et que le comte Gilles ne soit mort que plus de 17 ans après, peut-il rester le moindre lieu de croire que la mort du comte Gilles ait dû empêcher le cours de huit années qu'on donne à la déposition de Childeric? Donc l'impossibilité supposée par le jésuite est une pure illusion, et conséquemment il y a moins de difficulté à convenir de cette déposition qu'à vouloir la nier comme il a fait.

Mais autre chose est d'en convenir, et autre

Tom. IV. Hist. mod.

chose d'adopter toutes les impertinences et les absurdités dont les chroniques ont chargé cet événement. Peut-être même n'y aurait-il guères moins de ridicule à les réfuter sérieusement qu'il y en a à les adopter. Cependant, comme il n'y a si mauvais livres, dit *Plinie le jeune*, qui n'aient quelque chose de bon, de même, en matière de faits et de récits, on peut dire avec autant de vérité, qu'il n'y en a point de si fabuleux où il ne se trouve quelque chose de vrai. On peut convenir, avec *Grégoire de Tours*, le seul dont le témoignage mérite d'être réfuté, parce que tous les autres suivans n'ont fait que le copier et l'amplifier; on peut convenir avec lui, que Childeric fut déposé pendant huit ans; qu'il se retira dans la Thuringe; que les Français, ayant à leur tête Wio-made, se joignirent à l'armée romaine, commandée par le comte Gilles, mais que ce ne fut point de leur part à titre de sujets, ni de la part de celui-ci à titre de roi, comme le prouve le silence des historiens de l'empire, et que dans toutes les autres circonstances du récit il peut y avoir beaucoup de fables jointes à un peu de vérité : c'est ce que je vais tâcher de démêler. *Grégoire de Tours* écrivait un siècle après Childeric, et dans un temps où la simplicité était

égale à l'ignorance, comme on le voit en mille endroits de son histoire. C'en était assez pour lui donner lieu d'adopter ~~les~~ fables qu'on avait inventées, soit depuis la mort de Childeric, soit du vivant même de ce roi. D'ailleurs Childeric était un païen, dont on croyait ne pouvoir dire trop de mal, car ces fables furent inventées dans les Gaules, dont les peuples étaient chrétiens.

On ne saurait douter néanmoins que *Grégoire* de Tours, n'ait écrit et vécu sous le règne des petits-fils de Clovis. Est-il à penser qu'un homme de qualité et de bon sens ait osé déshonorer ces princes, non-seulement dans la personne de Childeric et de Basine, en les faisant passer pour des gens sans probité, sans mœurs, infidèles, l'un à son ami, l'autre à son époux, en un mot pour d'infâmes adultères ; mais ce qui est moins croyable, et plus flétrissant encore pour eux, dans la personne de Clovis même, leur grand-père, sur qui réjaillissait l'opprobre de cet adultère, dès-là qu'il en avait été le fruit ? Je croirai donc, pour l'honneur de *Grégoire*, que ce chapitre XII de son second livre, qui est employé tout entier à ce qui regarde les désordres de Childeric, sa déposition, sa retraite en Thuringe, son rappel, et la venue de Basine et le reste ; que ce chapitre, dis-je,

n'est pas tel qu'il est sorti des mains de l'auteur et qu'on l'aura interpolé dans tout ce qu'on trouve de révoltant ; ~~à~~ moins que , le laissant sur le compte de *Grégoire* , on ne veuille l'imputer à sa crédulité , à son mauvais goût et à l'imbécillité de son siècle. Je ne m'arrêterai qu'à ce que dit ce roi de Thuringe , et de sa femme , chez qui Childeric se retira , parce que cette seule circonstance suffira , comme je l'espère , pour me conduire à la découverte de la vérité. Ce roi , dit-on , s'appellait Bisin ou Basin , car ces noms reviennent visiblement au même ; aussi le dernier est-il substitué à l'autre dans divers manuscrits et chez tous nos historiens modernes ; ce roi donc s'appellait Basin , et l'on donne en même-temps , à sa femme , le nom de Basine. Voilà , peut-être , la circonstance du monde la plus étrange. Où a-t-on vu jamais dans aucun temps , dans aucun pays , qu'une femme ait pour nom propre celui de son mari ? Pharamond eut pour femme , vraie ou supposée , Imbergide ; et Argotte Clodion eut Babine ; Mérovée eut Verica ; Childeric , lui-même , eut Basine ; et il en a été constamment de même par-tout ailleurs. Qui ne voit donc que cette Basine , en tant que femme du roi de Thuringe , est un faux personnage ? Ce-

pendant je ne saurais me persuader que ce nom de Basine ait été chimérique , puisqu'il fut celui d'une femme qui vint trouver Childeric , qui fut son épouse, et la mère de Clovis ; enfin, qui vécut et mourut en France. Mais si cette femme ne pouvait pas être celle de Basin , par la raison qu'elle avait le même nom que lui , n'est-il pas évident qu'elle n'était autre que la propre fille de Basin , appelée Basine , parce qu'elle portait le nom de son père ? En effet , que Childeric , retiré chez ce roi , y ait vu Basine sa fille ; qu'il ait pris goût pour elle , qu'il l'ait demandée en mariage , et que cette princesse ne soit venue le joindre qu'après qu'il fût rétabli dans son royaume , tout cela est dans l'ordre, et il n'y a rien là que de très-vraisemblable. Mais il est aussi très-apparent que , comme le royaume de Childeric ne s'étendait pas encore fort avant dans les Gaules , il était facile d'y inventer des fables , soit sur son compte , soit sur celui de Basine ; que Basine , arrivant sans qu'on s'y attendît , venant trouver un roi qu'on accusait de galanterie , en un mot , portant le même nom que Basin , roi de Thuringe , a pu elle-même , par là , donner lieu au peuple , à ce peuple par-tout sot et méchant , de la prendre

pour la femme de ce roi , de la regarder comme une aventurière qui avait quitté son mari , et de faire la-dessus tous les mauvais contes que les chroniqueurs ont ensuite répétés de siècle en siècle.

Ayant tiré du milieu de tant de fables cette lueur de vérité , je vais la faire paraître dans tout son jour. On croit, sur le témoignage de *Sigebert* , que Childeric revint de Thuringe en l'année 469; *Mézerai* dit en 468, et je veux bien y souscrire encore. Mais Clovis était né deux ans auparavant , en 466: la preuve en est facile à donner. *Grégoire* de Tours, à la fin de son second livre , dit que Clovis , âgé de 48 ans , mourut 112 ans après St.-Martin , évêque de Tours. La chronique de *Prosper d'Aquitaine* , rapporte la mort de St.-Martin à la 5^e. année de l'empire d'Arcadius et d'Honorius , à compter de la mort du grand Théodose , leur père ; et ajoute que la 8^e. année , c'est-à-dire trois ans après St.-Martin , il y eut une éclipse de soleil : *Solis facta defectio*. La chronique d'*Idace* confirme cette éclipse , sous la même année des deux empereurs : *Solis facta defectio tertio Idus novembris , feria secunda* ; ce qui revient à un mardi 11 novembre. Reste à trouver l'année. *Calvisius* , quoique très-exact dans

son ouvrage chronologique à calculer et remarquer les éclipses annoncées par les historiens, ne fait point mention de celle-ci. Il observe seulement, que l'année 401 de notre ère vulgaire, était la septième d'Arcadius et d'Honorius. Ainsi, la 8^e., qui fut celle de l'éclipse, doit avoir été l'an 402. En effet, M. *Euler* le fils, notre très-digne confrère, ayant pris la peine de calculer, a trouvé qu'elle arriva cette année-là à Bordeaux, en France, le 11 novembre; son commencement à 6 h. 34 m., 51 s. du matin; sa fin à 8 h. 45 m., 59 s.; sa grandeur, 10 doigts 32 minutes.

Trois ans donc avant cette époque, mourut St.-Martin, ce qui fut l'an. 399

A quoi, ajoutant les années écoulées ensuite jusqu'à la mort de Clovis, qui font. 112

Le tout ensemble fait. 511

Qui est l'année de la mort de Clovis, et c'est aussi de quoi conviennent tous les historiens. 511

Or retranchant de cette somme les années que Clovis avait à sa mort, savoir. 45

Il restera. 466

qui est l'année de la naissance de Clovis , ainsi que je l'avais avancé plus haut ?

Fondé sur cette preuve incontestable , je dis à présent que Clovis était né l'an 466 ; il n'a pu naître ailleurs qu'en Thuringe , où Childeric , son père , résidait , et d'où il ne sortit , pour remonter sur le trône , que plusieurs années après cette naissance , comme on l'a vu plus haut . Par conséquent , Clovis n'est point né en France d'une Basine , aventurière , qui , ayant quitté son mari , vint trouver Childeric depuis son établissement , comme tous les historiens l'ont faussement et ridiculement dit ; mais Clovis , étant né dans la Thuringe , est-il croyable que sa mère ait été la femme de Basin , vivant alors avec son mari ? Non , sans doute ; car de deux choses l'une : ou Basin ignorait le prétendu commerce qu'il y avait entre sa femme et Childeric , et en ce cas Clovis n'aurait point passé pour le fils de Childeric , mais pour celui de Basin , ou bien il fallait que ce mari , non-seulement connût , mais tolérât , avouât même ce prétendu commerce , pour donner lieu à Childeric de reconnaître Clovis pour son fils . Mais y a-t-il la moindre vraisemblance à cela ? N'est-il pas plus probable , au contraire , que Basin , irrité de l'ingratitude de Childeric , in-

digné de sa perfidie, outré de l'infidélité de sa femme, sensible, en un mot, comme tout honnête homme peut l'être, à cette injure, se serait porté aux plus grandes violences et contre elle et contre lui ? Le moins qui pouvait en arriver à Childeric, était d'être obligé de sortir de Turinge, où l'on voit, au contraire, qu'il est resté encore tranquillement plusieurs années après la naissance de Clovis ; n'est-ce pas une preuve manifeste que la mère de Clovis, comme j'ai déjà dit, avait le nom de Basine, sous lequel elle fut ensuite connue en France ; et cela ne convient point encore à la femme de Basin, qui, ayant un nom différent de celui de son mari, aurait été connu en France sous ce nom différent, et n'y aurait point eu celui de Basine. Il est donc évident, par toutes ces raisons, que Basine, qui fut mère de Clovis, à la cour de Turinge, n'était autre que la fille du roi Basin, que Childeric n'avait pas seulement demandée en mariage, comme je l'ai d'abord supposé, mais qu'il avait épousée en ce pays-là ; je dis épousée, car il était aussi libre de le faire alors qu'on avoue qu'il le fut depuis, lorsqu'elle vint, dit-on, le trouver en France, pour se donner à lui, et qu'il l'épousa ; et la preuve de leur mariage réel à la cour de Turinge, est ce

même séjour qu'elle et lui continuèrent d'y faire paisiblement après la naissance de Clovis ; puisqu'il est à croire, pour l'honneur du roi et de la reine de Turinge, que si Childeric avait eu assez d'ingratitude et de brutalité pour débancher leur fille, c'eût été encore pour lui le cas d'être obligé de quitter la cour et les états du roi Basin, ni plus ni moins que s'il eût eu commerce avec sa femme. Il ne faut donc pas s'étonner si *Grégoire* de Tours et les autres anciennes chroniques disent que Childeric était, non-seulement chez le roi, mais aussi chez la reine de Turinge ; termes indécents à l'égard d'un prince réfugié, mais très-convenable dès-là que ce prince était leur gendre. Il ne faut pas s'étonner non plus si Childeric passa si tranquillement les huit années de son séjour à Turinge, puisqu'il vivait auprès de son beau-père, de sa belle-mère, et de son épouse, avec qui il ne pouvait pas manquer de se plaire et d'oublier ses chagrins. Enfin, il n'est pas étonnant aussi que Basine, mariée à Childeric, ait eu un enfant de lui, dans la maison de Basin, roi de Turinge, son père. Est-ce là ce qui fait voir que, dans les traditions les plus fabuleuses, il y a toujours quelque chose de vrai, puisqu'on avait raison de dire que Basine, qui vint rejoindre Childeric

en France, était la même que celle avec laquelle il avait eu commerce en Turinge? mais cela montre en même temps qu'on avait tort de la prendre pour la femme du roi Basin, puisque, portant le nom de Basine, elle ne pouvait être que sa fille.

Pendant tout le reste du règne de Childeric, on ne voit point dans l'histoire qu'il y ait eu rien à démêler avec Basin. Est-il à penser que celui-ci, après l'odieux procédé de Childeric, ne lui eût pas fait la guerre? Les rois en font pour des intérêts plus légers? Qu'auraient dit les Français eux-mêmes en le voyant trahir si lâchement son ami, son hôte, son bienfaiteur? Ne l'auraient-ils pas abandonné à tous les périls d'une guerre si justement méritée? eux que ses prétendues galanteries avaient irrités au point de le détrôner et de vouloir le tuer, quel mépris n'auraient-ils pas eu pour lui? Quel éclat n'auraient-ils pas fait pour empêcher son mariage avec une femme perdue d'honneur? Mais tout cela n'arriva point, parce que Childeric fut le gendre du roi et de la reine de Turinge, et qu'il ne fut ni l'amant ni le mari de cette reine. Il ne pouvait donc régner entre Basin et lui qu'une parfaite intelligence, qui n'est pas toujours, à la vérité, le fruit de l'alliance de deux

familles; mais du moins le silence de l'histoire fait présumer qu'elle subsista aussi long-temps que Childeric et Basin vécurent.

Il ne fut pas de même de Clovis. L'an 491, il porta la guerre dans la Turinge, en subjuguant une partie et se la rendit tributaire. Nul historien, ancien ni moderne, n'a deviné quels pouvaient être ses droits sur ce pays-là. S'il n'en eût eu d'autres que ceux que lui aurait apportés sa mère, femme de Basin, fugitive et adultère, je doute fort qu'il eût été dans la peine de les faire valoir. Mais il était petit-fils de Basin, et soit qu'en cette qualité, il se regardât comme son héritier, au défaut d'enfans mâles, soit que ces enfans mâles, ses cohéritiers, ne lui eussent pas voulu faire part de la succession de son grand-père, il est probable qu'il fit cette guerre pour soutenir ses justes droits dans l'un ou dans l'autre cas. Ainsi, loin qu'il reste la moindre tache sur la naissance de Clovis, toutes ces circonstances se réunissent, toutes s'accordent à prouver sa légitimité.

Mais venons à quelque chose de plus décisif. J'avais achevé depuis long-temps ce mémoire, lorsque, par une rencontre aussi heureuse qu'imprévue, j'ai trouvé dans une chronique qui passe pour avoir été écrite un peu avant le

milieu du douzième siècle, la preuve ou la confirmation d'une vérité que je n'avais pû établir que par des raisons, mais raisons que je croyais suffisantes. Cette chronique est celle de Saint-Maixant ou de Maillezais, en Poitou, ayant pour titre : *Sancti-Maxenti in pictonibus chronicon quod vulgo dicitur Malleacense*. Elle finit à l'an 1134, et rapporte ce qui suit :

Meroveo autem rege francorum defuncto, Childericus filius ejus solio sublimatur regio. Initio regni sui odiosus extitit francis. Expulsus ab eis diu exulatus est apud Bissinum, Thoringorum Regem, undè reversus restitutusque in regno, consilio Guinomadi Ducis. Bissina filia Bissini regis abjecto èo a Childerico in matrimonium assumpta est, ex qua habuit filium nomine Clodeveum qui ut ætate in dies, sic etiam morum crescebat probitate. Interea Childericus rex dum per viginiti quatuor annorum curricula francorum strenue gubernasset regnum, ex hac vita discessit. Huic hæreditario jure successit Clodoveus virtutibus bellicis strenuus, etc. C'est-à-dire, pour ceux qui n'entendent pas le latin.

« Merovée, roi de France, étant mort, Childéric son fils, est élevé sur le trône royal. Au commencement de son règne, il se rendit

odieux aux Français. Rejeté par eux , il fut long-temps en exil chez Bissin , roi de Turingue , d'où il revint et fut rétabli dans la royauté par le conseil du duc Guinomade. Bissine, fille du roi Bissin , fut prise en mariage par Childéric , qui était là relégué. Il eut d'elle un fils nommé Clovis, qui croissait de jour en jour en bonnes mœurs comme en âge. Cependant le roi Childeric, après avoir gouverné dignement le royaume des Français , durant le cours de vingt-quatre ans , sortit de cette vie. Clovis, qui possédait les vertus guerrières , lui succéda de droit héréditaire, etc. »

Ce récit est trop clair pour avoir besoin d'explication. Mais je ne saurais me dispenser à cette occasion de faire quelques remarques.

Premièrement , sur l'autorité de la chronique qui me fournit ce passage. Quoiqu'elle finisse à l'an 1134 , et qu'elle paraisse avoir été écrite six ans après , en 1140, si l'on fait attention à la manière intéressante dont l'auteur parle de l'enfance de Clovis , *qui ut vetute in dies sic etiam morum crescebat probitate* ; on croira sans peine qu'il écrivait dans ce temps-là ou peu après son règne , auquel cas sa chronique aura peut-être été continuée par des écrivains plus modernes , comme cela est arrivé à

l'égard de quantité d'autres chroniques , même de celles qui ne sont pas anonymes ; et c'est par cette raison qu'on a souvent tant de peine à fixer le temps où les auteurs de ces chroniques ont vécu , lorsqu'ils n'y ont mis aucun fait qui ait rapport à eux , ou auquel ils aient eu part ; et cela est d'autant plus vraisemblable à l'égard de celle dont il s'agit , qu'ayant deux titres différens , celui de Maillezais et celui de Saint-Maixant , ils ne lui ont sans doute été donné que parcequ'elle fut commencée dans l'un de ces deux endroits et continuée dans l'autre. Ainsi je croirais pouvoir inférer de là , que le passage en question mérite toute créance , comme venant d'un auteur instruit qui , n'ayant point copié les fables de *Grégoire de Tours* , doit avoir été plus ancien que lui , et probablement contemporain de Clovis , comme le fait l'exactitude et la vérité de son récit , par rapport à Childeric et à Basine. En effet , examinant de plus près cette chronique , je reconnais qu'elle est une collection de plusieurs chroniques ou Histoires faites par différens auteurs. Le premier , dont l'ouvrage finit à la mort de Pepin-le-Bref , l'an 768 , n'indique les faits que par les années des règnes , quoique l'ère chrétienne fût pour lors inventée , car

elle l'a été dès l'an 527. Le second s'est servi de cette ère dans sa continuation , depuis l'an 769 jusqu'en 1099, et a marqué les années en chiffres romains. Le troisième , qui va depuis l'an 1100 jusqu'en 1134 , les a écrites non en chiffres, mais tout au long. Après quoi viennent quelques additions dans lesquelles on trouve les années 1251, 1270 , 1294 , 1307 , 1317 , 1320. De là il résulte que la première partie, où se trouve le passage que j'ai cité, est tout au moins d'un écrivain du milieu du huitième siècle. Mais il a trouvé en apparence qu'il avait tiré ce passage d'un auteur plus ancien , qui nous manque comme bien d'autres , et qui , comme je l'ai déjà dit , pouvait avoir été contemporain de Clovis , à en juger par la manière intéressante dont il parle de son enfance.

Secondement , sur le peu d'usage que l'on a fait de cette Chronique, quoiqu'imprimée depuis cent-dix ans. C'est le P. *Philippé Labbé*, jésuite, qui a pris la peine de la tirer des ténèbres, pour l'insérer au tome second, pag. 190, de sa nouvelle Bibliothèque , des manuscrits qu'il publia à Paris l'an 1651. Mais soit que, noyée dans un gros vol. in-folio , elle n'en ait point été plus connue ; soit que le P. *Labbé* lui-même n'ait point fait attention au passage qui

regardait le mariage de Childeric et de Bissine; soit enfin que lui et les autres, qui ont pu avoir occasion de lire ce passage, respectant le préjugé d'une tradition universellement reçue, y aient pris la qualité de fille donnée à Bissine au lieu de femme Bissin, pour une méprise sans conséquence, faite dans le manuscrit, par un copiste, ou même par l'auteur réputé moderne, dans l'idée qu'il n'avait composé sa Chronique qu'en 1140. Il est arrivé de là que tous les historiens qui ont écrit depuis 1651, n'ont pas plus songé à profiter de son témoignage, qu'on y avait pensé auparavant, dans un temps où cette Chronique était entièrement ignorée. Ainsi c'est la tirer une seconde fois des ténèbres, et plus réellement que le *P. Labbé* ne le fit alors pour la première fois; c'est faire véritablement la découverte du passage en question, que de le produire aujourd'hui comme une preuve de la légitimité de Clovis, qui, loin d'avoir été connue jusqu'à nous, n'avait pas même été soupçonnée. Venons présentement à ce que rapporte le passage, pour y chercher la justification de ce que je n'avais établi que par des preuves de raisonnement.

J'avais traité de fables les enlèvements de
Tom. IV. Hist. mod.

filles imputés à Childeric , et qu'on prétendait avoir été la cause de sa déposition. La Chronique n'en dit pas le moindre mot non plus. « Au commencement de son règne , il se rendit odieux aux Français : *Odiosus extitit Francis*. Mais un roi peut traiter fort mal ses sujets et de se faire haïr d'eux sans attenter à la pudicité de leurs filles. Cette raison m'ayant donné lieu d'examiner de plus près , qu'elle avait été la conduite de Childeric , depuis le commencement de son règne jusqu'à sa déposition , j'ai trouvé qu'en effet , il ne s'attira la haine des Français , que par un gouvernement rigoureux , dur , et tendant à la ruine du peuple. L'an 461 , il battit , près de la Loire , l'armée des Goths d'Espagne , commandée par le frère de leur roi Théodoric , qui fut tué dans l'action , suivant *Vasæus* ; et cette victoire l'ayant rendu insolent , pour me servir de l'expression de *Sigebert* , c'est-à-dire , fier et orgueilleux , il se mit à charger ses sujets de tributs insupportables : *Propter intoleranda tributa et quod insolenter se gereret* ».

Convenant ensuite avec *Grégoire* de Tours , non-seulement de la déposition de Childeric , mais aussi de sa retraite en Thuringe ; j'en avais soutenu la réalité contre les conjectures et les

argumens négatifs du *P. Daniel* ; et l'on voit effectivement que la chronique confirme mon opinion : *Expulsus ab eis , diu exulatus est.* Mais on y voit en même-temps qu'elle ne fait aucune mention de la prétendue royauté du comte Gilles, contre laquelle j'avais protesté avec ce jésuite ; et même le silence de la Chronique, à l'égard de ce comte , est un grand préjugé, que toutes les autres circonstances qui le regardent sont également fabuleuses.

Je trouvais après cela fort étrange , que *Grégoire* de Tours et les autres historiens, disant que Childeric s'était réfugié chez Basin, roi de Thuringe, avaient ajouté, et chez la reine Basine, sa femme. Mais la Chronique nedit que chez Bissin : *Apud Bissinum Thoringorum regem* , et rien davantage.

Je disais encore que Basine, en tant que femme de Basin , devait être un personnage chimérique , parce qu'il était impossible qu'elle portât le nom de son mari ; mais que ce nom de Basine ayant été très-réel, par la raison qu'il était celui de la femme de Childeric et de la mère de Clovis, cette Basine ne pouvait être que la fille de Basin , portant le même nom que son père : c'est ce que la chronique marque aussi précisément ; *Bissina filia Bissini regis.*

Je jugeais d'ailleurs , par le temps qu'avait duré l'exil de Childeric, et par celui de la naissance de Clovis, calculé sur les années de sa vie, que celui-ci ayant dû naître dans la Thuringe , son père y avait épousé Basine , épousé , disais-je , véritablement pendant cet exil et avant son retour en France. Et cette dernière circonstance est encore rapportée dans la chronique, de manière à ne laisser aucun lieu d'en douter: *Abjuncto eò à Childerico in matrimonium assumpta est.*

Enfin cette chronique ne laisserait rien à désirer, s'il y était dit que Clovis est né dans la Thuringe , ce qui devient néanmoins une suite naturelle et une circonstance plausible, dès là que Childeric , pendant son exil, s'y maria avec Basine. Mais voici un auteur qui me fournira ce témoignage ; c'est un ancien historien des Francs , aussi fabuleux, si l'on veut, que *Grégoire de Tours* et les autres, dont j'ai fait voir les mensonges ridicules et absurdes , au sujet de Childeric et de Basine , mais , malgré ces fables, aussi croyable qu'eux dans des choses qui ne sont point contraires à la vraisemblance , et qui deviennent même indubitables, lorsqu'elles s'accordent avec les principes que j'ai établis. L'historien dont je veux parler, est un

nommé *Hunibald*, à qui des critiques trop prévenus n'ont pas rendu assez de justice⁽¹⁾. Malheureusement nous ne connaissons ses ouvrages que par l'abrégé que l'abbé *Trithème* assure en avoir fait, et que *Marquard Fréher* a fait imprimer au 1^{er} v. des œuvres de cet abbé, p. 63, sous le titre : *De origine gentis francorum compendium Joannis Tritthenemü abbatis , ex duodecim ultimis Hunibaldi libris , quorum sex princeps Wasthaldus conscripsit , ab introitu Siscambrorum ad partes Rheni in Germaniam*. Or, l'on trouve dans cet abrégé, à la page 86, ce passage, non par les faussetés qu'il rapporte comme tous les autres historiens, mais par une circonstance qui leur a échappé à tous. Il est dit, en parlant de Clovis : « Sa mère fut Basine, femme légitime de Basin, roi des Turingiens ; il naquit dans l'adultère ; car Childeric, roi des Français, fuyant en Thuringe, et demeurant pendant huit ans, chez le roi Basin, son parent consanguin, eut des privautés secrètes avec sa femme Basine, qui en conçut et mit au monde un fils ; savoir : le susdit Clovis, la seconde année de sa fuite, c'est-à-dire de celle de Childeric, qui fut l'an de J.-C. 469,

(1) Voy. le Mém. sur Hunibald, t. III de la Bibl. ac.

dans la septième indiction des Romains. Ensuite, la huitième année de sa fuite, il retourna dans la Gaule; Basine, le suivant avec son fils, le vint trouver l'an 476, l'enfant ayant déjà sept ans. Le roi Childeric vécut encore huit ans et mourut. » Voici les propres termes du texte : *Nomen matris eius Basina, uxor legitima Basini regis Thoringorum, ipse in adulterio natus. Hildericus enim rex francorum, in Thuringiam fugiens et apud Basinum regem consanguineum suum hospitatus annis octo cum uxore ejus Basina secretos habuit concubinitus, quæ ab eo concepit et peperit filium prædictum Clodoveum, anno fugæ ejus secundo qui fuit dominicæ nativitatis CCCCLXIX. Indictione romanorum septima. Postea vero anno fugæ suæ octavo in Galliam reversus est, quem Basina cum filio secuta, ad eum venit, anno domini CCCCLXXV. Cum puero jam septenni; super vixit Hildericus rex annis octo, et mortuus est.*

Je ne répéterai point ce que j'ai dit assez au long dans ma dissertation, pour réfuter ce qu'il y a de fabuleux dans ce récit; mais j'ajoute que plus il est absurde que Basine, femme de Basin roi de Thuringe, vivant publiquement avec lui, et dans sa maison, y ait accouché, que

dis-je ? y ait élevé pendant sept ans un fils qu'elle avait eu de Childeric; plus cette absurdité même prouve que cette Basine était, non la femme, mais la fille de Basin, que Childeric avait épousée pendant son exil en ce pays-là, comme le dit la Chronique rapportée plus haut.

Il me reste à tirer du passage ci-dessus les époques qui y sont marquées, pour les joindre à celle qui m'ont servi dans ma dissertation à réfuter le *P. Daniel*. Leur justesse fera connaître l'exactitude de l'historien, et donnera lieu de soupçonner, non sans beaucoup d'apparence, que les fables que l'on trouve dans son histoire, soit par rapport à Childeric et à Basine, soit sur d'autres sujets, comme je le montrerai dans un autre mémoire, y ont été ajoutées par quelques misérables interpolateurs.

Il y a dans le passage, comme dans tout l'abrégé d'*Hunibald*, deux ordres chronologiques qu'il ne faut pas confondre, l'un indique les faits des années des règnes, et celui-là est de l'historien qui écrivait dans un temps où l'ère chrétienne n'était point encore en usage.

L'autre ajoute à ces faits les années de cette

ère, prise à la naissance de J.-C., et celui-ci est de l'abbé *Trithème* l'abréviateur, qui dans sa supputation, s'est trompé de trois ans depuis la mort de Mérovée, qu'il fixe à l'an 461, au lieu de 458, jusqu'à celle de Clovis, qu'il rapporte à l'an 514, au lieu de 511; comme on va le voir dans la table suivante :

Années de J. C.
suivant
Trithème.

Années de J. C.
suivant le
calcul exact.

461	Mérovée meurt la dixième année de son règne, et Childeric lui succède.	458
467	Childeric est déposé la sixième année de son règne.	464
469	Clovis naît en Thuringe la deuxième année de l'exil de son père.	466
457	Childeric retourne en France la huitième année de sa déposition. . . .	472
475	La même année, Childeric met en fuite le comte Gilles, devant Cologne; ce qui fait voir que ce comte ne mourut point en 463, comme l'a prétendu le <i>P. Daniel</i> ; non plus qu'en 464 et 469, suivant <i>Idace</i> .	472
476	Basine vient de Turinge en France, avec son fils Clovis, âgé de sept ans.	473

*Années de J.-C.
suivant
Trithème.*

*Années de J.-C.
suivant le
calcul exact.*

477	Childeric rend la Suabe tributaire.	474
478	Childeric bat Odoacar ou Odoacer, reprend sur lui la ville d'Angers et tue le comte Paul.	475
484	Childeric meurt la neuvième année de son rétablissement, et Clovis lui succède, âgé de quinze ans. . . .	481
485	Clovis met en fuite Siagrius, fils du comte Gilles, reprend sur lui Soissons, ensuite Rheims et autres villes.	482
494	Clovis porte la guerre en Thuringe et la rend tributaire, la dixième année de son règne.	491
495	Clovis défait Alaric devant Poitiers, et prend cette ville, la onzième année de son règne.	492
499	Clovis gagne une bataille (à Tolbiac) contre les Allemands de la Suabe.	496
499	La même année il se fit chrétien. .	496
501	Clovis fait la guerre à Gondébal, roi de Bourgogne.	498
514	Clovis meurt âgé de quarante-cinq ans, la trentième année de son rè-	511

gne, ce qui est conforme au calcul que j'ai tiré de la cent-douzième année après la mort de St. Martin, dans ma dissertation.

J'ai parlé dans cette table de la guerre que Clovis porta en Turinge l'an 491, et je trouve dans l'Abrégé de *Trithème*, page 85, que la cause de cette guerre fut que Basine, jadis femme de Basin, allant en France pour s'abandonner à Childeric, avait emporté avec elle divers joyaux d'or, d'argent et de perles, que le fils du roi Basin redemanda et ne put obtenir, sur quoi il déclara la guerre à Clovis: *Causa belli fuit, quod Basina quondam uxor Basini radens in Galliam ad Hildericum, ut Paulo prius dictum est plura clenodia (1) in auro, argento et margaritis, secum abstulerat quæ repetens regis Basini filius, cum non impetrasset, bellum Clodoveo denunciat.* Après avoir fait passer Basine, femme de Basin, pour une prostituée, il ne manquait plus que d'en faire une voleuse, reproche pourtant qui ne lui a

(1) *Clenodia appellantur, quasi kleinnot, quia exiguae necessitatis et parvi usus sunt* Lambec. *De biblioth. Cæs. lib. 2. c. 5. p. 110.*

été fait par aucun des écrivains qui ont le moins ménagé cette reine, plus de trois cents ans après Clovis , et qu'à plus forte raison n'aurait point écrit *Hunibald* vivant sous son règne ; ce qui prouve que son histoire a été interpolée avant *Trithème* , ou que celui-ci en l'abrégeant a compilé d'autres auteurs dont il a cousu les récits à ceux d'*Hunibald*. Mais dès que Basine ne fut point la femme, et fut la fille de Basin , mariée à Childeric , dans la Thuringe , il est inutile de s'amuser à réfuter une accusation si frivole, et d'autant plus mal imaginée , que ce ne fut point la fille de Basin qui vint attaquer Clovis , mais que ce fut Clovis , au contraire , qui alla en Turinge , non sans doute pour y reporter le prétendu vol de sa mère , mais pour revendiquer la part qui lui revenait de la succession de son grand-père. En effet, il ne conquit pas toute la Thuringe , il se contenta d'une partie ; mais c'est cette partie même qui , jointe à la facilité avec laquelle il la soumit , prouve qu'il y avait des droits incontestables.

Ainsi, persistant dans mes conclusions précédentes , je demande à tout esprit raisonnable et impartial, si ce que des historiens mal instruits et dépourvus de jugement, ont dit de Basine, de Childeric, et de la naissance de Clovis, a été autre

chose qu'un tissu grossier de fables et de calomnies, qui, après être sorties d'une source aussi impure qu'est la méchanceté d'une vile populace, se sont accréditées par le malheureux penchant qu'ont tous les hommes à saisir le mensonge avec avidité, et à croire le mal plutôt que le bien.

CONFORMITÉ

*Des Coutumes des Nègres de la Guinée avec
celles des Juifs. (1)*

Par FRANCHEVILLE (2).

J'ENTREPRENDS de répandre de nouvelles lumières sur les navigations de Tarsis, en cherchant parmi les nègres des côtes d'Afrique les traces du judaïsme que peuvent y avoir laissées les Juifs, qui y avaient des comptoirs, non-seulement du temps de Salomon, mais aussi avant lui, dès le temps de David, et peut-être encore plus anciennement; car rien de plus

(1). J'ai lu avec le plus vif intérêt, ce mémoire de *M. Francheville*, sur les pays de Tharsis et d'Ophir, d'où les flottes de Salomon tiraient des richesses; il prétend qu'ils sont la Guinée, et il trouve dans les mœurs des nègres, des preuves évidentes qu'ils ont eu connaissance de la religion juive, et l'ont professée autrefois.

Note mss. de M. de Paulmy.

(2) *Ac. de Berlin*, t. XXII, 1766.

naturel, que des Juifs habitant parmi des Nègres, leur eussent communiqué une partie de leur religion, de leurs lois, de leurs usages et de leurs coutumes, et par la raison que les nègres sont un peuple aborigène, qui ne s'est point transplanté hors de sa première demeure, comme ont fait la plupart des peuples de l'Asie et de l'Europe. Ces anciennes notions de judaïsme peuvent bien, à la vérité, depuis si long-temps, avoir été altérées et corrompues par un mélange d'idolâtrie, mais il peut aussi s'en être conservé des traces qui se seront transmises de père en fils, sans que ces peuples stupides et ignorans sachent pourquoi, ni d'où elles leur sont venues.

La relation que je suivrai est celle du voyage du chevalier de Marchais en Guinée, fait en 1725, 1726 et 1727, et qu'à donnée au public le P. *Labat*. Je ne connais point de relation, où l'on soit entré dans un détail plus circonstancié de la religion, des mœurs et des coutumes des peuples de la Guinée, et l'édition dont je me sers est celle d'Amsterdam, 1731, in-12.

Il faut, avant tout, que je prévienne une difficulté qu'on me pourrait faire, en supposant que les traces du judaïsme, qui se ren-

contrent peut-être sur les côtes d'Afrique , y auraient été apportées par des Juifs modernes ou par des Mahométans. Mon auteur me fournit lui-même la réponse à cette objection , ou plutôt c'est lui qui va la faire pour moi.

1°. Dans la description du cap Mesurado, il dit : « Le terme de Marabou, qui est le nom qu'on donne aux docteurs mahométans (ainsi qu'au grand prêtre de ce royaume), semblerait marquer que le mahométisme a eu quelque entrée dans le pays. Cette conjecture est invraisemblable. Jamais cette fausse loi n'y a été prêchée..... Il faut que quelques Européens aient appelé Maraboux ceux qu'ils voyaient faire l'office de prêtres chez ces peuples, et que ceux-ci se soient parés de ce nom qu'ils ont cru plus honorable que celui qu'ils portaient auparavant ».

2°. Dans le chapitre des mœurs et des coutumes des peuples de la Côte-d'Or, il est dit : « Le christianisme n'a pas fait de grands progrès dans ce pays, la pluralité des femmes y sera toujours un obstacle invincible. Le judaïsme ni le mahométisme n'y ont pas encore pénétrés ».

Le Père *Labat* se répète encore en termes équivalens dans plusieurs autres endroits,

que je me dispense de transcrire ici , parce que ces passages trouveront leur place dans la suite parmi ceux que j'en vais extraire , pour faire voir la conformité ou le rapport des coutumes des nègres avec celles des Juifs.

§. I. *Les nègres de Serrelionne répètent très-souvent dans leurs prières , et au commencement de toutes leurs actions , les noms d'Abraham , d'Isaac et de Jacob. On n'a pu , jusqu'à présent , savoir d'où leur est venue la connaissance des noms vénérables de ces anciens patriarches. On pourrait soupçonner que quelque Juif a voulu introduire le judaïsme chez eux ; c'est une conjecture qui n'est pas mal fondée. La pluralité des femmes n'aurait pas été un obstacle pour les empêcher d'embrasser cette religion , puisque la loi tolère la polygamie. On sait d'ailleurs que la circoncision est pratiquée chez tous les peuples de la côte de Guinée , depuis Serrelionne jusqu'à Benin. Ce premier passage est si favorable à mon opinion , et si clair , qu'il n'a pas besoin d'explication.*

§. II. *Abrambon est un royaume qu'on prétend être dépendant de celui d'Axim , sur la Côte-d'Or. Le nom de ce royaume confirme ce qui a été dit , que les nègres ont eu connaissance du nom d'Abraham.*

§. III. *La barbe ne vient que tard aux nègres; ils n'ont pas sur cela un usage universel; car les uns, comme sont ceux qui demeurent sur la côte, se font un honneur d'avoir une barbe longue. Il faut qu'ils soient bien vieux, avant qu'elle soit blanche. Une barbe blanche et longue, comme celle d'un provincial capucin, serait un ornement qui ferait respecter un nègre plus qu'on ne peut dire. A l'égard de leurs cheveux, (ou plutôt de la laine cotonneuse qui couvre leur tête), les uns les laissent croître, les autres les rasent assez souvent; leurs usages là-dessus sont différens. Comme les Juifs, facteurs de Salomon, n'avaient leurs comptoirs que sur la côte, aussi voit-on dans ce passage qu'il n'y a que les nègres de la côte qui se fassent un honneur d'avoir une longue barbe; et l'on sait combien cet ornement était précieux aux anciens Juifs, suivant ces paroles du Lévitique XIX, 27 :*

« Vous ne couperez point vos cheveux en » rond, et vous ne raserez point votre barbe. » Et suivant ce qui est dit au second Livre de Samuel, X, 4 et 5. « Hanon fit donc prendre les » serviteurs de David, et leur fit raser la moitié » de la barbe. ; ce qu'ils firent savoir à » David; et il envoya au-devant d'eux : car ces

» hommes-là étaient dans une grande confusion,
 » et le roi leur donna cet ordre : Demeurez à
 » Jéricho jusqu'à ce que votre barbe soit crüe ,
 » et alors vous reviendrez. » Quant aux che-
 veux, les anciens Juifs , de même que les nègres
 d'aujourd'hui , ou les laissaient croître , ou les
 coupaient au besoin , comme on le voit dans
 l'exemple d'Absalon (II Samuel XIV , 26) , et
 dans ce que dit St.-Paul (I Corinth XI , 14 et 15.)
 » La nature même ne vous enseigne-t-elle pas
 » que si l'homme nourrit sa chevelure , ce lui
 » est du déshonneur ? Mais si la femme nourrit
 » sa chevelure , ce lui est de la gloire , parce
 » que la chevelure lui est donnée pour con-
 » verture. »

§. IV. *Les Nègres sont extrêmement propres
 et se lavent tout le corps plusieurs fois le jour ,
 quand ils en ont la commodité. C'est pour cela
 qu'ils bâtissent leurs maisons ou leurs villages
 sur les bords de la mer ou des rivières. Ils doi-
 vent avoir tiré des Juifs l'usage de ces ablutions ,
 comme les Mahométans l'ont aussi de la même
 source.*

§. V. *Ils ne lâchent jamais en présence les
 uns des autres des vents par la bouche et autre
 part , et quand ils se trouvent en compagnie
 de quelques blancs à qui cela arrive , ils se ré-*

tirent en donnant toutes sortes de marques d'horreur d'une telle incivilité. D'où peut leur être venu ce sentiment d'horreur si peu naturel à un peuple grossier, sinon de ce que c'était une suite de l'extrême pureté qui était recommandée aux Juifs par leur loi, tant écrite qu'orale ?

§. V. *Quoique les Nègres puissent avoir autant de femmes qu'ils en peuvent acheter et nourrir, il est certain que la première est la maîtresse, surtout quand elle a un enfant mâle. Il y a même des pays où le mari ne peut pas prendre d'autres femmes, sans le consentement de la première ; encore ne passent-elles que pour des concubines, qui restent assez maîtresses d'elles-mêmes, et dont le mari se met peu en peine. Les prérogatives de la première sont, d'avoir les clefs et la disposition de tout ce qu'il y a dans la maison, de distribuer aux autres et aux esclaves le travail, et de leur en faire rendre compte. Les Juifs, facteurs de Salomon, trouvaient dans leur Histoire des exemples de tout cela : la pluralité des femmes de David et de Salomon ; le consentement de Sara, donné à Abraham pour mettre Agar dans son lit, la supériorité que Sara conserve ensuite sur Agar, qu'elle fait chasser, etc.*

§. VII. *Les marchés et les foires n'ont jamais lieu*

durant les jours qui leur tiennent lieu de dimanche, qui est notre mardi. Ces jours-là, personne ne travaille; les paysans n'apportent rien au marché: tout commerce est interdtt, à moins qu'il ne se fasse à bord des vaisseaux qui sont en rade. Voilà donc un jour de sabbat établi toutes les semaines chez ces nègres, et sans doute depuis bien des siècles; car s'ils l'eussent pris de quelque peuple moderne, ils l'auraient fixé, ou au dimanche avec les Chrétiens, ou au vendredi avec les Mahométans, ou même au samedi avec les Juifs; mais l'ayant pris de ceux-ci dès le temps de Salomon, ils ont pu dans la suite changer le jour, ou à dessein ou par ignorance.

§. VIII. *Le christianisme n'a pas fait de grands progrès dans ce pays (la Côte-d'Or); la pluralité des femmes y sera toujours un obstacle invincible. Le judaïsme ni le mahométisme n'y ont pas encore pénétré. Une idolâtrie mêlée d'une infinité de superstitions que l'avarice des Marabouts (qui sont leurs prêtres) entretient, est la religion dominante du pays. Il est difficile de donner une idée un peu distincte de leur culte. Ils savent en gros qu'il y a un Dieu, créateur du ciel et de la terre, qui est bon, et qui comble de biens ceux qui le connaissent et qui l'adorent;*

ils l'appellent le Dieu des blancs. Ils croient que les âmes ne meurent pas ; mais leurs sentimens sur la nature des âmes sont des plus grossiers , puisqu'ils supposent que les âmes ont faim et soif , et qu'elles souffrent encore les besoins de cette vie ; du reste leur ignorance fait pitié.

Le *P. Labat*, convaincu que le judaïsme ni le mahométisme n'avaient pas encore pénétré chez ces nègres, laisse ignorer d'où pouvait leur être venue cette reconnaissance d'un Dieu créateur, et le reste ; mais si l'on veut supposer avec moi que les Juifs, facteurs de Salomon , avaient des comptoirs sur cette côte , on reconnaîtra aisément que ce sont les Juifs qui ont communiqué cette connaissance aux nègres, puisque la première idée que l'Histoire donne de Dieu , est celle d'un Dieu créateur du ciel et de la terre. Cette histoire n'est aussi proprement qu'un tableau des biens dont Dieu promet de combler son peuple, s'il accomplit fidèlement ses lois. Et quant à l'idée que ces Nègres ont des âmes, en quoi est-elle différente de celle qu'en ont eu de tout temps les Juifs ? « Puisque (suivant *Buxtorf*, dans sa *Synagogue*, ch. 49, et *M. Basnage*, dans son *Histoire des Juifs*, tom. III, pag. 418) leurs rabbins enseignent que si le vendredi au soir on entonne

musicalement une certaine prière , toutes les âmes sortent du purgatoire pour aller chercher de l'eau , où elles se rafraichissaient quelque temps : que par cette raison les rabbins deffendent sévèrement d'épuiser toute l'eau qui est dans un puits , ou dans les creux de la terre , de peur que quelqu'âme ne soit privée de ce soulagement , après lequel elle a soupiré pendant toute la semaine. »

Il est donc visible que c'est des Juifs , non de ces derniers temps , puisqu'il n'y en a point d'établis à la côte , comme le P. Labat en convient , mais du temps de Salomon , que les nègres ont pu recevoir cette notion des âmes , ainsi que celle d'un Dieu créateur du ciel et de la terre.

§. IX. *La plupart des nègres ne laissent pas aller leurs femmes aux villages voisins , qu'ils ne leur fassent jurer sur leurs fétiches (qui sont leurs idoles domestiques) , qu'elles leur seront fidèles ; et , pour les y engager encore plus étroitement , ils leur font boire une calebasse de vin de Palme , dans laquelle on a trempé les herbes qui servent à la composition des fétiches ; ils font la même chose au retour. Si cette imprécation était de bon aloi , on enterrerait bien*

des femmes ; elles vivent cependant et n'en sont pas plus fidèles à leurs maris.

- Je n'irai point chercher l'origine des fétiches des nègres, dans les Térapim ou Dieux lares, que Rachel déroba à son père Laban , parce que je suis persuadé que les Juifs n'en avaient point du temps de Salomon. Mais pour ce breuvage de probation, il me paraît qu'il a quelque rapport à ces eaux très-amères , à ce breuvage de jalousie, composé de l'eau sainte jointe à un peu de terre du pavé du tabernacle , et le tout chargé de malédiction, qu'on faisait avaler aux femmes juives soupçonnées d'adultère , comme il est dit au livre des Nombres , chap. 5. A propos des fétiches dont j'ai parlé, ce que dit le *P. Labat*, de celle du roi d'Acare , mérite d'être remarqué. Elle est devant sa porte , et consiste en un morceau d'or tiré de la montagne de Taffon. Il est massif, pur et plus gros qu'un muid. Il sert de grande fétiche à tout le pays. Tout ce qui a été dit ci-dessus ne regarde que la Côte-d'Or.

§. X. *Les Hollandais appellent Fida , le royaume que nous appelons JUDA ou JUIDA. Il est difficile de décider qui a plus de raison des deux. Il est certain que cet état faisait partie du royaume d'Ardres , dont il relève encore*

à présent.... Le royaume de *Fida* ou de *JUDA* commence à cinq ou six lieues du village de *Popo*.... Il n'a que quatorze à quinze lieues d'étendue, le long du bord de la mer; il est par les six degrés vingt minutes de latitude septentrionale.... Sa largeur ou son étendue dans les terres n'est que de huit à neuf lieues. Je ne m'arrête qu'au nom de ce royaume, qui est *Juda* ou *Juida*, et par corruption *Fida* ou plutôt *Vida*. Ce nom ne peut lui avoir été donné que par des Juifs, et non par des Juifs modernes qui n'y ont point encore pénétré, suivant le *P. Labat*; ce ne peut être donc que par des Juifs très-anciens, c'est-à-dire par les facteurs de Salomon, qui lui auront donné ce nom pour marquer qu'ils y avaient leur principal comptoir.

§. XI. Il n'y a que deux rivières assez considérables dans tout cet état, pour mériter ce nom.... Elles viennent toutes deux du royaume d'*Ardres*, soit qu'elles y aient leurs sources, soit qu'elles n'y fassent que passer. Celle qui est la plus voisine de la mer, dont elle n'est qu'à une demi lieue ou environ, se nomme la rivière de *Jacquín*, parce qu'elle passe par la ville de ce nom, qui est dans le royaume d'*Ardres*, et le lieu du plus grand commerce de cet

état. L'eau en est jaunâtre; elle ne peut porter que des canots, parcequ'il y a plusieurs endroits où elle est guéable, n'ayant qu'environ trois pieds d'eau et souvent moins. Le nom de Jasquin qu'on vient de lire ici, est le même que celui de Jakin ou Jachin, l'une des deux colonnes d'airain, haute de dix-huit coudées, que Salomon plaça au vestibule du temple, à main droite (I des Rois, chap. 7, v. 15. 21). Se peut-il une rencontre plus heureuse? car enfin les facteurs de Salomon, après avoir désigné leur principal comptoir par le nom de Juda ou Juida, n'avaient-ils pas raison de donner celui d'une colonne de cuivre à une petite rivière dont l'eau est jaunâtre, et qui est droite en cours? Il ne manquait pour compléter l'allégorie, que de donner à la seconde rivière le nom de Boat, qui était celui de l'autre colonne d'airain; mais peut-être la même raison ne militait pas à son égard. Voyons donc quel nom ils lui donnèrent.

§. XII. « On a donné le nom d'Euphrate à la seconde; elle passe par la ville d'Ardres, et elle est éloignée d'environ une demi lieue de la ville capitale du royaume de Juda.... Cette rivière est plus considérable que la première; elle a beaucoup plus de profondeur; son eau est ex-

cellente ; elle porterait d'assez gros bâtimens si elle n'avait des hauts-fonds , qui la rendent guéable en quelques endroits. » Rien de plus naturel pour des Juifs facteurs de Salomon , que de donner à la plus grande rivière qu'ils eussent dans le voisinage de leur principal comptoir , le nom du plus grand fleuve qu'ils connaissaient , d'autant plus que leur transplantation en Afrique , ressemblait assez à leur première servitude , dans la Mésopotamie , que le véritable *Euphrate* arrose.

§. XIII. « Le royaume de Juda est héréditaire ; l'aîné succède à son père , à moins que les grands n'aient de très-fortes raisons pour priver l'aîné de la couronne , et la mettre sur la tête d'un de ses frères. » Cet article n'est remarquable qu'en ce que , dans le Sénégal et les autres royaumes de l'Afrique occidentale , comme l'observe au même endroit le *P. Labat*, le trône est à la vérité toujours occupé par un prince du sang royal ; mais pour être assuré qu'il en est , du moins du côté de sa mère , les enfans des rois en sont exclus , et on y élève les enfans de sa sœur , à moins que le roi n'ait eu pour femme , la princesse dont les enfans auraient été rois , quand même elle n'aurait pas été femme du roi. Or , celle-ci étant reçue dans

toute la Guinée , jusqu'à la rivière du Volta , qui sert de frontière au royaume de Juda , on ne peut regarder l'exception qui s'en trouve dans ce royaume , que comme un usage ancien qui y a été apporté par des étrangers ; et ces étrangers ne peuvent-ils pas avoir été les Juifs facteurs de Salomon , puisque cet usage avait lieu dans leur gouvernement ?

§. XIV. « C'est donc le fils aîné du roi qui est héritier présomptif de la couronne ; mais il faut que ce soit celui qui est né depuis que le roi est couronné ; car ceux qu'il a eu avant d'être monté sur le trône, n'ont rien à y prétendre ; on les regarde comme de simples particuliers , à qui leur père, devenant roi, peut faire du bien et donner des emplois, mais qui sont regardés comme exclus par les lois de pouvoir prétendre à la couronne. » Cette loi est trop recherchée pour avoir été imaginée par un peuple aussi grossier que les nègres. Elle venait d'ailleurs , et sans doute de ces mêmes juifs facteurs de Salomon , qui l'avaient vu introduire par David même. David avait eu six fils d'autant de femmes avant que d'être roi (II Samuel , ch. III, v. 2 - 5) ; il lui en était mort cinq ; mais il lui en restait le quatrième, nommé Adonias , lorsqu'il voulut pourvoir à sa

succession. Adonias prétendant que la couronne lui devait revenir, comme à l'aîné des enfans de son père, vivans alors, fit un parti à la tête duquel étaient le grand-prêtre Abiathar, Joab, et quelques autres personnes considérables. Cependant David, sans égard pour son droit d'aînesse, lui préféra Salomon, né d'une septième femme, mais né à Jérusalem, lorsqu'il était roi (II; Samuel V, 12.) Il est donc évident que les rois nègres de Juda ne font que suivre un usage qui avait eu lieu chez les rois des Juifs, au temps où les facteurs de Salomon vinrent établir leurs comptoirs sur cette côte d'Afrique.

§. XV. « Au sacrifice pour le couronnement, les animaux qui servent de victimes sont égorgés dans le palais, et ensuite portés en cérémonie au milieu de la place publique, et posés proprement sur des nattes. On met à côté des victimes, neuf petits pains de miel bien frotés d'huile de palme. » Si je ne me trompe, ce sacrifice ressemble fort à celui des anciens juifs; car, outre les victimes qu'on y égorgeait, le plus souvent il y entrait des oblations de gâteaux, et toujours ces gâteaux étaient imbibés ou arrosés d'huile. Voy. ce qui est dit au Lévitique, ch. 2, v. 1 et suivant: « Lorsqu'un homme présentera à l'Éternel une oblation en sacrifice, son offrande

sera de pure farine, sur laquelle il répandra de l'huile, et il mettra de l'encens dessus. » (Il ne croît point d'encens en Afrique.) « Il la portera aux prêtres, enfans d'Aaron, et l'un d'eux prendra une poignée de la farine et de l'huile, etc..... Mais lorsque vous offrirez un sacrifice de farine cuite au four, savoir des pains sans levain, dont la farine aura été mêlée d'huile, et de petits gâteaux sans levain, arrosés d'huile par dessus; si votre oblation se fait d'une chose frite dans la poêle, savoir de fleur de farine détrempée dans l'huile et sans levain, vous la couperez par petits morceaux, et vous répandrez de l'huile par dessus. Que si le sacrifice se fait d'une chose cuite sur le gril; vous mêlerez aussi la fleur de farine avec l'huile..... Que si vous présentez à l'Éternel une oblation des prémices de vos grains, des épis qui sont encore verts, vous les ferez rôtir au feu, vous les briserez, ainsi que le bled mûr, et vous offrirez ainsi les prémices à l'Éternel, répandant l'huile dessus, etc. » Et au chap. VII, v. 12. « Si c'est une oblation pour l'action de grâce, on offrira des pains sans levain mêlés d'huile, des gâteaux sans levain, arrosés d'huile par dessus, de la plus pure farine qu'on aura fait cuire, et des petits tourteaux mêlés et arrosés d'huile. » Or, c'était

précisément le cas du sacrifice dont parle le *P. Labat*. Il est donc visible que c'est des Juifs que les nègres de Juda ont appris à arroser d'huile les pains qu'ils offrent en sacrifice, et ces juifs étaient vraisemblablement les facteurs de Salomon, desquels ces sortes de sacrifices avaient lieu parmi eux.

§. XVI. « Si un homme est surpris avec une femme du roi (de Judas) il en coûte la vie à tous les deux, rien ne peut les délivrer.... Lorsque la femme d'un grand est surprise en adultère, il est permis au mari outragé de la faire mourir..... Mais comme il n'a point de pouvoir sur l'homme qui l'a déshonoré, à moins qu'il ne l'ait pris en flagrant délit, auquel cas il peut le tuer avec sa femme sans autre forme de procès, il faut, quand il ne la pu prendre, qu'il demande justice au roi, qui ne manque jamais de condamner le coupable à la mort. » Ce crime est donc puni en ce pays-là, comme il l'était chez les Juifs, suivant ce passage du Lévitique XX, 10. « Si quelqu'un abuse de la femme d'un autre et commet adultère avec elle, que l'homme et la femme meurent tous deux ». La même loi est répétée au Deutéronome XXII, 22.

§. XVIII. « Cette loi, dure et raisonnable, n'est que pour les femmes mariées. Les filles

n'y sont point sujètes; on ne court aucun risque, quand on est surpris avec une fille; son père, sa mère, sa famille entière n'ont rien à lui dire, parce qu'elle est maîtresse de son cœur et de son corps ». Cet usage ne diffère en rien de celui des Juifs; car il n'y avait chez eux aucune loi contre les filles qui se prostituaient volontairement, mais seulement pour les vierges fiancées, et contre ceux qui les subornaient et leur faisaient violence ».

§. XVIII. « La coutume du pays étant de renverser de fond en comble le palais où le roi est décédé, on emploie les trois mois qui ont suivi sa mort, à en bâtir un autre, où le nouveau roi doit faire sa résidence, et on y transporte toutes les femmes du roi défunt; le nouveau roi en hérite, elles deviennent les siennes. Il n'y a que la mère du défunt, et celle du roi régnant qui soient exceptées de cette loi ». La loi des Juifs, au Lévitique, chap. XVIII et XX, leur défendait de découvrir, 1°. la nudité de leur mère; 2°. celle de la femme de leur père, et 3°. celle de leur sœur, fille de leur père, ou de leur mère, ou fille de la femme de leur père. Au premier cas, l'on voit aussi que le roi nègre de Juda se conforme à cette loi; au second cas, il paraît qu'il n'y contrevient pas non plus;

ear, comme la femme du père, ou la seule réputée telle est la mère du nouveau roi, toutes les autres femmes du roi défunt ne sont que des concubines auxquelles ne s'étend point la défense de la loi des Juifs. De-là vient qu'on lit au second livre de Samuel, chap. 16, v. 21, qu'Absalon, abusant publiquement des concubines de David son père, se rendit odieux à lui, mais n'encourut pas la peine de mort que la loi avait prononcée contre celui qui aurait découvert la nudité de la femme de son père. C'est aussi pour cette raison que les femmes de Saül, c'est-à-dire ses concubines, avaient pu passer sans crime à David, quoiqu'il fut son gendre, comme le prophète Nathan le lui rappelle de la part de Dieu, dans ce passage du second livre de Samuel, chap. 12, v. 7, 8 II. « Voici ce que dit l'Eternel, le Dieu d'Israël : Je t'ai sacré pour être roi sur Israël, et je t'ai délivré de la main de Saül ; même je t'ai donné la maison de ton seigneur, et j'ai mis les femmes de ton seigneur en ton sein. » Enfin, c'est encore pour cette raison qu'Adonias, frère de Salomon, ne contrevenait point à la loi, en lui faisant demander pour femme la sunamite de David, qu'il croyait devoir lui revenir comme aîné, mais que Salomon lui refusa, disant à

Bethsabée sa mère , qui lui en faisait la proposition , ces paroles remarquables , qu'on lit au 1^{er}. des Rois, chap. II, v. 32 et suivans : « Pour quoi demandez-vous Abisay de Sunam pour Adonias ? Demandez donc aussi pour lui le royaume , car il est mon frère aîné , et il a déjà pour lui le grand-prêtre Abiathar et Joab fils Tseruja ». Salomon jura donc , par le Seigneur , et dit : « Que Dieu me traite dans toute sa sévérité , s'il n'est vrai qu'Adonias , par cette demande , a parlé contre sa propre vie. Et maintenant je jure par le Seigneur qui m'a assuré la couronne , qui m'a fait asseoir sur le trône de David mon père , et qui a établi ma maison comme il l'avait dit , que certainement Adonias sera mis à mort aujourd'hui. Et le roi Salomon ayant envoyé Benaja , fils de Jehojuda , pour exécuter cet ordre , il perça Adonias et le tua ». On voit donc par-là que , même chez les Juifs , la possession des femmes d'un roi défunt , loin d'être un péché contre la loi , devenait un acte de prise de possession du royaume ; et comme c'est précisément ce même usage qui a lieu chez les rois nègres de Juda , il y a toute apparence qu'ils l'ont tiré des juifs , c'est-à-dire de ces anciens Juifs , facteurs de Salomon , et que c'est aussi à son exemple que ces rois nègres

ont pu introduire cette pluralité des femmes ; de quoi je ne vois pas que, ni lui, ni son père David aient été repris, mais seulement de l'idolâtrie dans laquelle ces femmes étrangères pour la plupart l'entraînèrent. Je pourrais ajouter, en troisième lieu, que, quoiqu'il fût défendu par la loi judaïque de découvrir la nudité de sa sœur, fille de son père ou de sa mère, ou fille de la femme de son père, on lit cependant au second livre de Samuel, chap. 13, v. 13, qu'un frère et une sœur du même père, mais non de la même mère, pouvaient se marier ensemble. « Demandes-moi plutôt, dit Thamar à Amnon, demandes-moi au roi mon père *en mariage*, il ne te refusera pas de me donner à toi ». Mais il serait inutile d'insister sur cet article, puisqu'il ne paraît point que les rois nègres de Juda soient dans l'usage d'épouser leurs sœurs.

§. XIX. « La couleur rouge est tellement affectée au roi, qu'il n'y a que lui, ses femmes et ceux de sa famille qui la puissent porter ». Le rouge, ou l'écarlate était aussi la couleur royale des Juifs. Le premier indice que j'en trouve est du temps même de Salomon ; car il est dit au Cantique des Cantiques, chap. 3, v. 9 et 10 : « Le roi Salomon s'est fait un lit de bois du Liban ; il en a fait les piliers d'argent, la couche d'or et le ciel d'écarlate ».

Le second indice est dans ces paroles , au ch. 63 , v. 1 , du prophète Esaïe , contemporain de Hosias , Jotham , Achaz et Ezéchias , rois de Juda. « Qui est celui qui vient d'Edom , savoir de Botsra , ayant les vêtemens teints en rouge ? Celui-ci , magnifiquement paré dans sa vêtüre , marchant selon la grandeur de sa force ? » Le troisième se tire du ch. 10 , v. 9 de Jérémie , du temps de Josias , roi de Juda , et de ses fils Jehojakim et Sédécias. « L'argent qui est étendu en lingots est apporté de Tarscis , et l'or d'Uphaz , pour être mis en œuvre par l'ouvrier et par les mains du fondeur ; et la pourpre et l'écarlate est leur vêtement. » Ce qu'on ne peut entendre que du vêtement des rois ci-dessus nommés.

Le quatrième indice résulte de ce qu'après la mort de Judas , Jonathan , son frère , étant devenu prince et chef des Juifs , sous la domination des Syriens qui s'étaient emparés de la Judée , Alexandre , fils d'Antiochus Epiphanes , et son cousin-germain , Démétrius Soter , fils de Seleucus Philopator , lesquels se disputaient la couronne de Syrie , recherchant à l'envie l'amitié de Jonathan ; Alexandre lui écrivit cette lettre qu'on lit dans le premier livre des Macabées ,

ch. 10, v. 18 et suivans , et en même-temps lui envoya une couronne d'or , et la *robe d'écarlate* dont il se vêtit. Ensuite, Alexandre ayant été supplanté par Démétrius, et Démétrius par Antiochus le jeune, ce dernier, suivant le même livre, ch. 11 , v. 57 et 58 , « Ecrivit aussi à Jonathan , lui envoya des vaisseaux d'or pour le service, et lui donna pouvoir de boire dans de l'or, et de *se vêtir d'écarlate*, et d'avoir une ceinture d'or. » Après Jonathan , Simon , son frère, rendit la liberté à la Judée, de l'aveu même de Démétrius. « Les Juifs et leurs sacrificateurs consentirent qu'il fût leur chef , et leur souverain sacrificateur perpétuel ; qu'il fût obéi de tous ; que toutes les écritures de la contrée fussent écrites en son nom, et qu'il fût *vêtu d'écarlate* et d'or ; et qu'il ne fût permis à aucun du peuple , ni des sacrificateurs de renverser aucune de ces choses , ni de contredire aux choses qu'il dirait, ni de convoquer aucune assemblée dans le pays sans lui , ni de se vêtir d'écarlate, ou de se ceindre d'une ceinture d'or. »

Le cinquième indice est qu'Antipater étant intrus dans le gouvernement de la Judée, sous la souveraine sacrificature d'Hircan, et ayant

établi son fils Hérode sur la Galilée, ce dernier fut cité devant Hircan et le sénat des Juifs, pour se justifier du meurtre d'Ézéchias, et de plusieurs autres : il comparut; mais par le conseil de son père, avec un cortège et un équipage de souverain plutôt que d'accusé: de quoi Saméas, l'un des juges, fut si indigné qu'il ne put s'empêcher de dire, comme le rapporte *Joseph* au XIV livre de ses antiquités judaïques: « Pour moi je n'ai jamais vu qu'un homme appelé ici pour défendre sa cause devant nous, ait comparu d'une telle façon; ni vous aussi ne pourriez, je pense, produire un pareil exemple. Quiconque s'est présenté devant une telle assemblée pour être jugé, y est toujours venu avec humilité, et en habit et contenance d'un homme craignant le danger, et cherchant miséricorde et grâce, vêtu de noir, et ayant les cheveux pendans. Mais cet Hérode, coupable de meurtre et chargé de crimes fort énormes, est ici devant vous vêtu d'écarlate, avec les cheveux bien peignés, et grande compagnie de gens bien armés, etc. »

Le sixième indice se trouve dans ce que dit *Joseph*, liv. XVII, en parlant des funérailles de ce même Hérode, qui était devenu roi des Juifs. « On préparait, dit-il, les obsèques du

roi : Archélaüs n'oubliait rien pour les rendre magnifiques , et lui-même, dans la pompe funèbre voulut accompagner le corps, qui fut porté dans une litière d'or , enrichie de pierres précieuses , et couverte d'*écarlate* ; le corps était aussi vêtu d'*écarlate* , ayant sur la tête une couronne royale et un sceptre en la main droite. » Enfin , les soldats à qui Pilâte livra le Sauveur, ne le vêtirent, par dérision, d'un manteau ou d'une robe d'*écarlate*, que dans la fausse idée qu'il avait voulu se faire roi des Juifs, et aussi le saluèrent-ils comme tel, suivant l'Évangile de St.-Mathieu, ch. 27, v. 28 et 29; de St.-Marc, ch. 15, v. 17 et 18, et de St.-Jean, ch. 19, v. 2 et 3. De tout cela il résulte évidemment que le rouge ou l'*écarlate* était la couleur royale des Juifs, qui, ayant eu lieu dès le temps de Salomon a pu, par le moyen de ses facteurs, parvenir à la connaissance des rois négres de Juda; et rien n'empêche de croire que l'usage en a été transmis, sans interruption, à ceux d'aujourd'hui, puisque les négres d'aujourd'hui n'ayant point été sujets à des transmigrations comme les peuples blancs, doivent être descendus des négres qui habitaient l'Afrique du temps de Salomon.

§. XX. « On ferait assurément tort aux né-

grés de Juda, si on les accusait de n'avoir point de religion; ils en ont, non pas une, mais plusieurs, et quoiqu'elles nesoient que des superstitions ridicules, et sans fondement, ils y sont attachés et s'acquittent des devoirs de leurs cultes avec une exactitude qui devrait faire rougir ceux qui, étant éclairés des lumières de l'Évangile, et connaissant le seul et vrai Dieu, vivent comme s'il n'y en avait point, ou qu'il ne méritât aucun culte. » Il n'est pas naturel qu'un peuple sauvage, stupide et grossier, ait différentes religions, à moins qu'il n'en ait pris quelque une d'autres peuples. Voyons donc si dans ces différentes religions, nous ne trouverions pas quelques traces de celle des juifs, mais fort altérées, sans doute, et défigurées par beaucoup de superstitions.

§. XXI. « Ils pratiquent la circoncision sans être juifs ni mahométans; il est vrai qu'ils n'y font pas grande façon; il s'en faut bien qu'ils la fassent avec les cérémonies que les nègres mahométans du Sénégal et de quelques autres endroits de l'Afrique, la pratiquent. Les plus habiles et les plus spirituels ne savent point qu'en a établi l'usage chez eux, encore moins le temps et les raisons de cet établissement. Quand on les presse sur cet article, ils répondent que

leurs pères et leurs grands-pères l'ont vu pratiquer à leurs ancêtres, et que, puisqu'ils l'ont pratiquée, ils la doivent aussi pratiquer après eux. Rien n'est plus simple que leur manière de circoncire leurs enfans. Quand ils les jugent assez forts pour souffrir l'opération, ils les conduisent chez le chirurgien nègre, le plus en réputation pour cela, ou bien ils le font venir chez eux. Le père prend l'enfant sur ses genoux, l'opérateur prend le prépuce, et l'ayant bien dégagé du gland, il le lui coupe et le laisse saigner pendant quelques momens, après quoi il le lave d'eau fraîche, jusqu'à ce que le sang cesse de couler. Voilà toute la cérémonie, et tout le remède qu'on applique à la plaie; en deux ou trois jours elle est guérie. La circoncision qu'ils pratiquent pourrait faire soupçonner qu'ils ont eu quelque connaissance de la religion des Juifs. J'en donnerai encore quelques conjectures dans la suite; mais il paraît que le mahométisme ne s'est point étendu de ces côtes-là; il y serait encore à présent s'il y avait été autrefois; peut-être y serait-il aussi défiguré qu'il l'est au Sénégal, mais on en verrait encore des traces, au lieu qu'on ne trouve rien qui puisse nous faire soupçonner qu'il y ait jamais été. » Qu'on ne s'y trompe point;

c'est du *P. Labat* qu'est tiré tout ce long paragraphe, mot pour mot ; et l'on conviendra qu'il n'a pas besoin de commentaire pour justifier l'opinion où je suis que cette circoncision des nègres a pu être introduite chez eux par les Juifs facteurs de Salomon ; la forme en peut avoir été changée , mais le fond reste , et c'est assez. Il n'y a même en cela rien de si superstitieux , quoiqu'en dise le *P. Labat*.

§. XXII. « Les grands de Juda , les plus spirituels, ont quelque idée de l'existence et de l'unité d'un Dieu ; ils le placent dans le ciel et disent qu'il récompense les bons et punit les méchans, et que c'est lui qui fait gronder le tonnerre. » Cette idée d'un seul dieu , confuse à la vérité à cause de l'ancienneté de la tradition , est conforme à celle que les facteurs de Salomon devaient avoir apportée de Jérusalem aux côtes d'Afrique, et qui subsiste encore aujourd'hui parmi les Juifs. Je ne parle point du culte idolâtre que les nègres rendent à une espèce de serpent , aux arbres, à la mer et à un vilain petit magot de terre noire qu'ils nomment Agoye ou Dieu des conseils ; parceque je ne vois rien dans le judaïsme qui ait pu y donner lieu.

§. XXIII. « Lorsqu'un père de famille, qui

a plusieurs enfans mâles , vient de mourir , c'est l'aîné qui hérite des qualités et des dignités dont le père a joui ; il hérite encore des femmes de son père , et s'en sert comme de celles qu'il peut avoir épousées ; il n'y a que sa propre mère et la mère de son père qui soient exemptes de cette loi , qui se pratique parmi les grands comme parmi le peuple. » Les nègres de Juda ont encore tiré cette coutume , plus politique que naturelle , des Juifs. Car le droit d'aînesse avait lieu chez eux. Dans la Genèse , chap. 25 , Isaac , fils de Sara , première femme d'Abraham , et ayant par cette raison , le droit d'aînesse sur tous ses frères , même sur Ismaël , quoique plus âgé que lui , parce que celui-ci n'était fils que d'une concubine , Isaac , dis-je , recueillit tout l'héritage de son père , suivant la disposition qu'Abraham en avait faite avant sa mort , s'étant contenté de faire des présens aux fils de ses concubines , et les ayant séparés , lui vivant , de son fils Isaac , et envoyés vers les contrées orientales. A la fin du même chapitre , Esau , fils aîné d'Isaac , vend son droit d'aînesse à Jacob son cadet , pour une bagatelle à la vérité , pour un potage ; mais c'est qu'Esau mourait de faim , et qu'on fait tout pour racheter sa vie. Malgré cela , il y a apparence que cette

venté n'aurait pas empêché Esau de recevoir , comme aîné , la première et la plus abondante bénédiction de son père , qui faisait partie du droit d'aînesse , si Jacob ne la lui eût enlevée par l'artifice que Rebecca sa mère lui suggéra. Au même livre , chap. 49, Ruben , fils aîné de Jacob , est par lui déclaré déchu de sa prééminence , c'est-à-dire de son aînesse , pour avoir monté sur le lit de son père , et l'avoir souillé en y montant. Enfin Moïse , au chap. 21 du Deutéronome , voulant constater ce droit d'aînesse et le mettre à l'abri de toute équivoque , fit cette loi qu'on lit aux versets 15 et suivans.

« Si un homme a deux femmes dont il aime
 » l'une et n'aime pas l'autre , et que ces deux
 » femmes ayant eu des enfans de lui , le fils de
 » celle qu'il n'aime pas soit l'aîné , lorsqu'il
 » voudra partager son bien entre ses enfans ,
 » il ne pourra pas faire son aîné le fils de celle
 » qu'il aime , ni le préférer au fils de celle
 » qu'il n'aime pas ; mais il reconnaîtra pour
 » l'aîné le fils de celle qu'il n'aime pas , et lui
 » donnera double portion de tout ce qui lui
 » appartient , parce que c'est lui qui est le pre-
 » mier de ses enfans , et que le droit d'aînesse
 » lui est dû. » Voilà donc comment les fac-
 teurs de Salomon avaient lieu d'introduire ce

même droit d'aînesse chez les nègres de Juda. A l'égard de l'héritage des femmes ou concubines, je renvoie à ce que j'en ai dit plus haut, au §. XVIII.

§. XXIV. « Ce qu'ils observent inviolablement à la mort de leur père, c'est d'être douze lunes entières sans habiter la maison du défunt, et de s'abstenir, pendant le même temps, de jouir de ses femmes. Pendant ce temps, ils vont loger autre part, ils quittent les habillemens qu'ils ont accoutumé de porter, et ne se couvrent que de pagnes d'herbes, sans aucun bijou, c'est-à-dire qu'ils ne portent ni bagues, ni colliers, ni brasselets; c'est là leur deuil. Il n'est permis à qui que ce soit de donner atteinte à cette loi, ou en diminuant le temps du deuil, ou en le distinguant en grand et petit deuil ». Cette loi n'est nullement d'un peuple barbare. Ils pourraient l'avoir tirée des Juifs, chez qui le deuil était des plus profonds et l'est encore. A la vérité on ne voit pas bien clairement dans l'Ecriture le nombre de jours que le deuil d'un père doit durer, mais il y a apparence que cela pouvait aller à une année, comme l'usage en est encore aujourd'hui, non seulement parmi les Juifs, mais aussi chez les Chrétiens, en France, et dans d'autres Etats de

l'Europe, qui doivent l'avoir tiré originairement de la même source.

§. XXV. « Les nègres de Juda ne brûlent point les corps des morts, mais les enterrent ». Ils suivent donc en cela l'usage le plus ancien qui ait été établi parmi les nations de la terre, et qui avait lieu particulièrement chez les Juifs, comme on le voit en quantité d'endroits de l'Ecriture. La coutume de brûler les morts est plus moderne.

§. XXVI. « Il y a dans ce pays d'aussi mauvais payeurs qu'ailleurs. Les princes ont tâché d'apporter remède à ce mal, en permettant de prendre son débiteur et de le vendre, et même ses femmes et ses enfans, si ses femmes ne suffisent pas pour faire la somme dont il est redevable. Cette loi, toute dure qu'elle paraisse, est très-ancienne; elle était en usage chez les Juifs et chez bien d'autres nations ». Je me contente de cet aveu du *P. Labat*, pour en conclure que les facteurs de Salomon peuvent avoir été les introducteurs de cette loi, qui étaient, à tous égards, aussi avantageuse aux nègres qu'à eux-mêmes, puisqu'elle ne tendait qu'à établir une égale sûreté dans leur commerce réciproque.

§. XXVII. « La peine du tallion est fort en

usage dans ce pays : œil pour œil , dent pour dent. Il semble qu'il aient emprunté cette loi des Juifs. Les meurtriers sont punis de mort ; il arrive très-rarement que le roi , à force de sollicitations , commue leur peine en celle du bannissement perpétuel hors de l'Etat , c'est-à-dire à être vendus aux blancs..... La peine des criminels s'étend sur tous leurs biens , qui de droit sont confisqués au profit du roi ; et comme leurs femmes et leurs enfans en font partie , et souvent la plus considérable , ces pauvres gens se trouvent punis pour un crime auquel ils n'ont point de part ». La loi du talion et de la peine de mort contre les meurtriers , chez les Juifs , est écrite dans l'Exode , chap. 21 , au Lévitique , chap. 14 , et dans le Deutéronome , chap. 19. Il n'était pas permis de faire mourir le fils pour le père , ni le père pour le fils (*ibidem*). Aussi cette injustice n'a-t-elle pas lieu chez les nègres. Mais la confiscation des biens des criminels qui est en usage chez ceux-ci , l'était aussi chez les Juifs , comme le prouve celle de la vigne de Naboth , lapidé sur un crime supposé , *au 1^{er} livre des rois , chap. 11*. Il y a donc bien de l'apparence que c'est encore une loi qui a été portée chez les nègres de Juda , par les Juifs , facteurs de Salomon.

§. XXVIII. « Si on faisait mourir les voleurs, il y a long-temps que le pays n'aurait plus d'habitans, car tout le monde s'en mêle, et on est fort expert dans l'art de voler, de cacher le vol et de se sauver.... On ne laisse pas cependant de châtier les voleurs, quand ils sont assez bêtes pour se laisser prendre. La peine ordinaire qu'on leur inflige est l'esclavage ». Je ne veux pas dire que les Juifs facteurs de Salomon aient été leurs maîtres à cet égard; le vol leur était également défendu par la loi, Exode XX 15. Mais il est vrai que chez eux, comme chez les nègres, le voleur n'était pas puni de mort. La loi le condamnait à restituer, ou l'équivalent, ou le double, ou le quadruple, ou le quintuple, selon les cas, si ce n'est qu'ayant fait effraction, et étant pris en flagrant délit, il vint à être frappé à mort, auquel cas il était bien tué, Exode XXII, 1 et suiv. Et enfin, faute à lui de pouvoir satisfaire à la restitution, il était vendu pour son larcin (*ibidem* v. 3); punition qui, comme on voit, est tout à fait conforme à celle que le roi nègre de Juda inflige aux voleurs de son pays.

§. XXIX. « A l'égard des incendiaires, ils sont brûlés vifs ». C'est une suite de la loi du talion, transmise aux nègres de Juda par les

Juifs facteurs de Salomon ; sans cela il faudrait dire qu'un Juif qui aurait brûlé, de dessein prémédité, la moisson de son voisin, n'aurait pas mérité une punition plus rigoureuse qu'un autre qui aurait eu le malheur d'y mettre le feu involontairement ; car la seule loi de Moïse, que je trouve au sujet des incendies, est celle-ci, tirée de l'Exode, chap. 22, v. 6 : « Si le feu, gagnant peu-à-peu trouve des épines, et se prend ensuite à un tas de gerbe de blé, ou aux blés qui ne sont point encore coupés dans les champs, celui qui aura allumé le feu paiera la perte qu'il aura causée ». Cette loi ne regarde manifestement que les incendies involontaires. Ainsi, il y a apparence que les Juifs avaient dans leur loi orale une autre peine plus griève contre les incendiaires de propos délibéré, et que cette loi était la même que celle qui a eu lieu, non-seulement chez les nègres du royaume de Juda, mais même en Europe, et notamment en France ; c'est-à-dire la loi du talion exercée non sur-le-champ ou la maison de l'incendiaire, mais sur sa personne.

§. XXX. « Les Nègres de Juda sont si ignorans qu'ils ne savent pas seulement leur âge, ni celui de leurs enfans ; mais il faut dire à leur louange qu'il y a peu de gens qui savent aussi

bien qu'eux leur négoce , qui le fassent avec plus d'habileté et de finesse , et qui y voient plus clair , qui sachent mieux se prévaloir du temps et des occasions , sans savoir les règles de l'arithmétique , ils savent supputer dans leur tête le prix de leurs marchandises , et ils le font pour le moins aussi vite qu'un habile arithméticien peut le faire avec la plume ou les jetons ; et il ne faut pas craindre qu'ils se trompent , ni qu'ils oublient la moindre chose , non plus que dans les commissions dont on les charge. Si ces nègres sont si ignorans à certains égards , c'est une marque que ce qu'ils savent très-bien à d'autres égards , n'est pas de leur invention , mais qu'ils l'ont appris de gens plus habiles qu'eux. Et par rapport au négoce en particulier , de qui leurs ancêtres pouvaient-ils mieux en apprendre les finesses que des facteurs juifs que Salomon , et d'autres rois ses successeurs avaient chez les nègres ? Le *P. Labat* dit ailleurs : « Qu'ils ont la mémoire excellente , quoiqu'ils ne sachent ni lire ni écrire ; ils n'oublient jamais rien , ils ne se trompent jamais dans leurs comptes ; les moindres circonstances leur sont aussi présentes , au bout de plusieurs années , que les faits les plus considérables le sont aux autres au bout de quelques heures. » Avec de telles dispositions dans un

peuple aborigène, il est aisé de concevoir comment des coutumes judaïques, du temps de Salomon, ont pu venir et se perpétuer de siècle en siècle jusqu'à eux; comme il faut nécessairement le supposer, dès là, que le judaïsme ni le mahométisme n'y ont point pénétré de temps immémorial.

§. XXXI. « Les nègres de la Côte occidentale sont riches, quand ils ont bien des filles à marier..... Les pères les vendent chèrement. *Sichem*, dans la Genèse, ch. 34, dit à Jacob et à ses fils, frères de Dina: « Que je trouve grâce devant vous, et je donnerai tout ce que vous me direz. Imposez-moi un grand douaire et de grands présens, je donnerai ce que vous voudrez, moyennant que vous m'accordiez la jeune fille pour femme. » Les lois de Moïse ne prescrivent rien à cet égard; cependant M. *Jurieu*, dans son *Histoire des Dogmes et des Cultes*, etc., partie 1^{re}, ch. 18; D. *Calmet*, dans son *Dictionnaire de la Bible*, au mot *noces*; et *Seldenus*, dans son *Uxor Hebraïca*, nous apprennent que le mari dotait sa femme, indépendamment de certains présens que son père lui faisait pour ses ajustemens, à ce que prétendent les rabbins; ce qui était fixé selon eux à cinquante zuzins, pièce de monnaie d'environ

dix dreyers, ou huit sous de France. Les fiançailles se faisaient, ou par écrit ou par une pièce d'argent que l'on donnait à la fiancée, en lui disant : *Reçois cet argent pour gage que tu deviendras mon épouse*, ou par la cohabitation et le commerce charnel ; ce que les docteurs croyaient être permis par la loi, mais qui était sagement défendu par les anciens pour empêcher les mariages clandestins. La formule d'un écrit d'engagement contenait ce qui suit : « Tel jour, telle mois de telle année, N., fils de N. a dit à N., fille de N. : *Soyez mon épouse suivant la loi de Moïse et des Israélites, et je vous donnerai pour la dot de votre virginité la somme de deux cent zuzims, qui est ordonnée par la loi.* Et ladite N. a consenti de devenir son épouse sous ces conditions, que ledit N. a promis d'exécuter au jour du mariage. C'est à quoi ledit s'oblige, et pourquoi il engage tous ses biens, jusqu'au manteau qu'il porte sur ses épaules ; il promet de plus d'accomplir tout ce qui est ordinairement porté dans les contrats de mariage en faveur des femmes israélites. Témoins, N. N. N. » Le mari achetait donc en quelque manière sa femme chez les juifs, comme le nègre achète la sienne sur la côte occidentale d'Afrique.

§. XXXII. « Il est vrai, continue le P. Labat,

que si la fille ne se trouve pas vierge, celui qui l'a achetée est en droit de la renvoyer, et le père de la fille obligé de rendre le prix qu'il en a reçu. Cette coutume oblige les parens de veiller sur leurs filles. » La loi des juifs était beaucoup plus rigoureuse que ne l'est à cet égard celle des nègres, puisqu'elle condamnait la fille à être lapidée : (*Deutéronome*, ch. 22, v. 20 et 21.) Mais les nègres peuvent avoir eu leurs raisons pour la mitiger ; le naturel des négresses étant plus porté à l'incontinence, que celui des femmes blanches, la peine de mort infligée contre elles, en aurait peut-être avec le temps dépeuplé le pays. En effet, c'est pour cette raison que la coutume pratiquée sur la côte occidentale, n'a pas même lieu chez les nègres du royaume de Juda, comme le *P. Labat* l'observe immédiatement après : « Rien de semblable, dit-il, ne se pratique à Juda. Comme les femmes n'y sont pas pour l'ordinaire fort fécondes, une fille qui a donné des marques de fécondité avant d'avoir été recherchée en mariage, est plus estimée qu'une autre qu'on prend au hasard ; mais aussi ses parens ne retirent rien de celui qui s'en veut bien charger. » Voilà donc pourquoi ceux-ci se sont tout-à-fait éloignés en ce point des lois judaïques dont je suppose qu'il

ont eu connaissance ; car je ne prétends pas dire qu'ils soient en tout point de fidèles et parfaits observateurs de ces lois.

§. XXXIII. « La coutume ne permet pas aux femmes de manger avec leurs maris. » Outre que cette coutume est encore celle de tous les peuples d'Asie , on en trouve quelques traces chez les juifs. Sara n'était point du repas que Abraham donna aux trois Anges : elle le prépara et resta dans sa tente. (*Genèse*, ch. 18.) Quand Isaac désira de manger du gibier de la chasse d'Esau , et que Rebecca y substitua deux chevreaux , elle les apprêta , les fit porter par Jacob à son mari , mais n'en vint point manger avec lui. (*Genèse* , ch. 28.) Au repas que Joseph donna à ses frères , il y avait des Égyptiens , mais il n'y avait point de femmes , quoiqu'il fût marié et qu'il eût deux enfans. (*Genèse*, ch. 43 , v. 32 , et ch. 46 , v. 27.) Je ne crois pas avoir vu dans tout l'Ancien Testament un seul exemple où une femme juive ait mangé avec son mari , ni en général des juives avec des hommes. Et encore aujourd'hui , dans leurs nœces , les hommes sont séparés des femmes , soit pour manger , soit pour danser , ce qu'ils appellent la *Danse des commandemens*.

§. XXXIV. « Lorsque la fille accordée n'est pas en âge d'être mariée, le futur époux l'a laisse dans la maison de ses parens sans lui rien donner, et sans que cela empêche les parens de la donner à un autre, s'il se présente quelqu'un qui soit plus de leur goût que celui à qui il l'avait promise. » Cette coutume paraît être encore tirée des juifs, qui fiançaient leurs filles avant qu'elles fussent en état d'être mariées. Le cas n'est pas clairement exposé dans la loi; car il n'y est parlé que de fiancées auxquelles on a fait injure ou violence, ce qui suppose en elles un âge nubile. (*Exode*, ch. 22, v. 16, *Deutéronome*, ch. 22, v. 23 et suiv.) Mais M. *Jurieu*, D. *Calmet* et *Seldenus* que j'ai déjà cités, remarquent que les juifs ont fait de tout temps un grand cas du mariage, dans la pensée qu'une femme n'est qu'une demi-femme sans un mari, comme l'homme qui n'a point de femme n'est que la moitié d'un homme; et que celui qui néglige le précepte de la multiplication du genre humain est homicide. Ainsi les anciens juifs mariaient leurs enfans de très-bonne heure. L'âge nubile des garçons, suivant les rabbins, est dix-huit ans, et même plutôt, mais pas plus tard; ils peuvent se marier à treize ans accomplis. Quant aux filles il est permis de les fiancer

dès leur bas âge ; mais non de les marier avant douze ans accomplis. Pour l'ordinaire, les filles avant leur mariage restaient enfermées et cachées chez leurs parens. Cependant la loi suppose qu'elles pouvaient sortir , puisqu'un homme qui aurait trouvé une jeune fille vierge non fiancée et eu commerce avec elle, devait l'épouser et donner au père cinquante pièces d'argent. (*Exode*, ch. 22 , v. 16, et *Deutéronome* 22, 28 et 29.) A l'égard d'une fiancée, il est à croire qu'elle pouvait non-seulement aller en ville , mais même aux champs , puisqu'au premier cas elle et celui qui la déshonorait, étaient punis de mort tous deux , tandis qu'au second cas l'homme était le seul qu'on faisait mourir, parce que la loi supposait qu'aux champs personne n'était venu à ses cris , pour la secourir, au lieu qu'en ville, elle n'avait pas été secourue faute d'avoir crié. Au reste on voit par là que les Juifs fiançaient leurs filles avant qu'elles fussent nubiles, comme font aujourd'hui les nègres du royaume de Juda.

§. XXXV. « Si dans la suite la femme abandonne son mari, car elle est toujours maîtresse de le faire, ses parens sont obligés de rendre au mari les frais qu'il a faits. » C'est aussi le sentiment des docteurs juifs, suivant M. *Jurieu*,

D. Calmet et Seldenus, que des femmes juives pouvaient et peuvent, non pas toujours, mais lorsqu'elles sont mariées au-dessous de l'âge de puberté, qui est douze ans et demi, se séparer de leurs maris, sans autre raison du dégoût ou de l'aversion qu'elles ont pour eux; bien entendu que ces femmes ou leurs parens restituaient aux maris la dot qu'elles en avaient reçue.

§. XXXVI. « Mais si le mari répudie sa femme, ce qui se fait sans autre cérémonie que de la mettre hors de sa maison, il faut qu'il paie aux parens de sa femme le double de ce qu'il en a dépensé pour le festin des nûces. » Voilà encore une imitation du divorce qui était permis aux juifs par la loi au *Deutéronome*, ch 24, v. 1. « Quand quelqu'un aura pris une femme, et se sera marié avec elle, s'il arrive qu'elle ne trouve pas grâce aux yeux de cet homme, parce qu'il aura vu quelque chose de mal-honnête en elle, il lui écrira une lettre de divorce, et la lui ayant mise entre les mains, il la renvoyera hors de sa maison. » Cette loi ne parle point de dédommagement pour la femme, parce que si le mari l'avait trouvée vierge, elle gardait ce qu'il lui avait donné d'avance pour la dot de sa virginité; et s'il la renvoyait, faute de l'avoir

trouvée telle , elle était lapidée. (*Deutéron* , ch. 22 , v. 20 et 21.)

§. XXXVII. « Si un esclave a envie d'épouser une fille esclave d'un autre particulier que son maître , il la demande au maître , sans être obligé d'en parler aux parens de la fille ; on la lui accorde sur - le - champ ; mais les enfans mâles qui proviennent de ce mariage appartiennent au maître de la fille , et les filles au maître de l'époux. » Voyons ce que dit la loi des juifs dans l'*Exode* , ch. 21. « Si vous achetez un esclave hébreu , il vous servira durant six ans , et au septième il sortira libre sans vous rien donner. S'il est venu avec son corps seulement , il sortira avec son corps ; s'il avait une femme , sa femme aussi sortira avec lui. Si son maître lui a donné une femme qui lui ait enfanté des fils ou des filles , sa femme et ses enfans seront à son maître , mais il sortira avec son corps. Que si l'esclave dit : j'aime mon maître , ma femme et mes enfans , je ne veux point être mis en liberté ; alors son maître le fait venir devant ses juges , et le fera approcher de la porte ou du poteau , et son maître lui percera l'oreille avec un poinçon , et il demeurera son esclave pour toujours. »

Toute la différence qui se trouve entre

cette loi et l'usage des nègres de Juda vient de deux choses : l'une, que ces derniers n'ayant point adopté l'année sabbatique des Juifs de sept en sept ans, sont perpétuellement esclaves; et l'autre que le cas marqué par le *P. Labat* n'est pas le même que, dont parle la loi; car n'est-il pas vrai que, dans le premier cas, le partage des enfans des deux esclaves n'a lieu entre les deux maîtres que parce que la femme n'appartient point au maître du mari; au lieu que la loi adjuge tous les enfans et même la femme au maître du mari, parce qu'elle suppose que c'est lui qui lui a donné cette femme, soit qu'il l'ait achetée pour la marier avec lui, ou qu'elle fût déjà auparavant esclave dans sa maison. Ainsi, qu'on ôte la différence qui se trouve entre les deux cas, on verra que la loi des Juifs et l'usage des nègres reviennent au même, c'est-à-dire, ou que le maître de deux esclaves nègres, homme et femme, devient le seul maître de leurs enfans, ou bien que le maître d'une esclave Juive mariée avec un esclave Juif, appartenant à un autre maître, partageait avec ce dernier maître les enfans des deux esclaves, comme le maître de l'esclave négresse les partage aussi avec le maître de l'esclave nègre qu'elle épouse; et

quant à la manière dont ce partage d'enfans se fait entre eux, je le trouve si sagement imaginée, que je ne saurais croire qu'il soit de l'invention des nègres, ignorans et grossiers comme ils sont. L'instinct naturel pouvait leur dicter que les enfans devaient appartenir au maître du père, et les filles à celui de la mère; mais c'est tout le contraire, et cela sans doute dans la vue d'avantager le maître de l'esclave négresse, pour obliger l'esclave nègre à ne prendre une femme que dans la maison de son propre maître. Chez les Juifs, avant la loi écrite, l'exemple d'Agar, chassée de la maison d'Abraham avec son fils Ismaël, montre que le fils de l'esclave ou de la servante était à elle et non pas au père; depuis, par cette même loi, le maître du mari esclave, en l'affranchissant, gardait ses enfans; mais c'est qu'il gardait aussi la mère esclave qu'il lui avait donnée pour femme; et cela prouve encore que les enfans nés dans l'esclavage, s'ils n'appartenaient pas entièrement au maître, étaient censés du moins appartenir plus à la mère qu'au père. C'est tout ce que je trouve dans la loi écrite à ce sujet. Mais on sait qu'outre la loi écrite, les Juifs avaient, et ont encore la loi orale, beaucoup plus étendue, et selon eux plus ancienne que

l'autre. Or , il est possible que ce soit de cette source que les nègres ont tiré l'usage dont il s'agit, par leur commerce avec les Juifs facteurs de Salomon. Si cela n'est point, je ne sais de quel peuple ils l'ont tiré. Ce devrait être assurément des Français, qui ont été les premiers des modernes à aller commercer, et même s'établir sur cette côte d'Afrique, dans le XIV^e. siècle. Mais les Français y auraient porté les usages de leur nation, et n'y auraient point introduit tant de coutumes qu'on a vu et qu'on verra encore ci-après, avoir été tirées des Juifs; du moins est-il sûr qu'il n'y ont pas introduit un partage d'enfans, qui est tout à fait contraire à leur jurisprudence; car comme ils suivent cet axiome du droit romain, *partus sequitur ventrem*, un père libre ou le maître d'un père esclave n'ont jamais eu aucun droit sur les enfans d'une mère esclave appartenant à un autre maître. Tel était le sort des serfs, lorsqu'une partie de la France était esclave de l'autre, et tel est encore celui des nègres leurs esclaves, en Amérique. Ecoutez ce que porte le *Code Noir*, fait par Louis XIV, au mois de mars 1685, pour les îles françaises, et confirmé par Louis XV, au mois de mars 1724, pour la Louisiane : « Les enfans qui naîtront des ma-

riages entre les esclaves , seront esclaves et appartiendront aux maîtres des femmes esclaves, et non à ceux de leurs maris , si les maris et les femmes ont des maîtres différens. Voulons, si le mari esclave a épousé une femme libre , que les enfans , tant mâles que filles , suivent la condition de leur mère , et soient libres comme elle , nonobstant la servitude de leur père , et que si le père est libre et la mère esclave , les enfans soient esclaves pareillement ». Voilà tous ce que j'avais à dire sur cet article ; et si cela ne suffit pas pour prouver que l'usage des nègres de Juda , par rapport au partage des enfans nés de leurs esclaves , est tiré des Juifs , j'espère au moins qu'il n'en sera pas de même de l'article qui suit.

§. XXXVIII. « Les nègres de Juda semblent avoir emprunté des Juifs la loi qui sépare de tout commerce les femmes qui ont leurs infirmités ordinaires. Elles sont obligées, sous peine de la vie , de se retirer de la maison de leurs maris , ou de leurs parens , dès qu'elles s'aperçoivent de cette infirmité ; elles ne peuvent avoir aucun commerce avec personne , pendant que cela dure. Selon le nombre des femmes ou filles qui sont dans une famille , il y a une ou plusieurs cases au bout de l'enceinte où

elles demeurent, sous la conduite de quelques vieilles femmes qui ont soin d'elles, qui les servent, qui ont soin de les bien laver, avant qu'elles rentrent dans la maison et dans le commerce du monde ». Cette coutume est visiblement tirée de la loi des Juifs. Personne n'ignore ce qui en est dit au Lévitique, chap. 15, et je me crois dispensé de le transcrire ici. Toute la différence qu'il y a entre les Juifs et les nègres à cet égard, c'est que la peine de mort établie contre les négresses n'avait pas lieu contre les Juives; mais ce n'est pas le seul article où les nègres me paraissent avoir renchéri en matière de pureté sur les Juifs. On a déjà vu plus haut qu'ils l'ont fait par rapport aux vents qui sortent du corps, par la bouche ou autre part.

§. XXXIX. « La plupart des Européens qui ne connaissent les royaumes d'Afrique que par des relations peu véritables et encore moins sensées, croient que les nègres vendent leurs enfans. C'est une fable, c'est une fausseté : il n'y a point de peuple au monde qui les aime plus tendrement... Il est vrai qu'ils vendent leurs femmes, mais ils mettent une différence infinie entre elles et leurs enfans; ils regardent les premières comme leurs esclaves, ou un peu moins; et

comme ils en peuvent avoir autant que bon leur semble, ils les retiennent dans leur devoir par la crainte de ce châtiment politique... Ils vendent aussi les enfans de leurs esclaves; ils font partie de leurs biens, ils en peuvent donc disposer; mais pour leurs propres enfans, quand même ils les auraient eu de leurs esclaves, ils les regardent comme libres, et ne mettent aucune différence entr'eux et ceux qu'ils ont eu de leurs femmes légitimes, si tant est qu'on puisse donner ce nom aux femmes des nègres de Juda. Voilà encore un article qui augmente la conformité de lois de Juda avec celle des hébreux.» Qu'on ne s'y trompe point, ce n'est pas moi, c'est le *P. Labbat* qui parle ainsi: Et ces *règles*, ajoute-t-il, *sont générales pour tout le monde, depuis le roi jusqu'au dernier de ses sujets.* Or, puisqu'elles sont conformes, de l'aveu du *P. Labbat*, aux lois des juifs, et qu'il est convenu plus haut que le judaïsme n'a point pénétré en ce pays-là, c'est-à-dire, qu'il n'y a point d'habitans de la nation juive, n'est-il pas visible que les nègres n'ont pu tirer cet usage, comme tant d'autres, que de ces anciens juifs qui allaient commercer chez eux pour le compte de Salomon?

§. XL. « On y voit un très-grand nombre

de perroquets ; ils sont tous gris avec quelques plumes rouges à la tête, au bout des ailes et à la queue ; ils s'appriivoisent aisément et apprennent facilement à parler.... C'est aussi le pays des singes : on en voit de plusieurs espèces..... Il y en a aux environs de Jaquin, qui sont très-jolis ; ils sont dociles, ils retiennent les leçons qu'on leur donne et apprennent une infinité de choses... » Voilà d'assez bonnes raisons pour avoir engagé Salomon à préférer ces singes et ces perroquets de Juda, à ceux des Indes, quand bien même ces derniers, comme tous les animaux en général, n'auraient pas été adorés en ce pays-là, et par conséquent n'auraient pu être vendus aux étrangers.

§. XLI. « *Le chevalier des Marchais* a remarqué, dans les différens voyages qu'il a faits en Juda, que les nègres....., malgré la vénération si marquée qu'ils ont pour le grand serpent et pour sa très-nombreuse famille, reconnaissent un Être suprême, créateur de toutes choses, infiniment plus grand et plus puissant que le serpent. Ils disent qu'il habite dans le ciel, d'où il gouverne tout l'univers ; qu'il est tout puissant et infiniment bon et juste. Ils ont recours à lui dans les grandes calamités publiques, ou pour obtenir la santé de quelque

personne considérable. Il est vrai pourtant que ce n'est qu'après qu'ils ont inutilement invoqué le serpent, et ont tout mis en œuvre pour en obtenir ce dont ils ont besoin. Ils s'adressent alors au grand Dieu, ils le prient; ils passent les jours entiers et les nuits à chanter et à danser à son honneur, et, après lui avoir sacrifié toutes sortes d'animaux, ils lui immolent enfin des hommes et de jeunes enfans des deux sexes. On se souvient encore que le capitaine Asson, qui vit encore aujourd'hui, offrit au dieu du ciel un sacrifice d'hommes et d'enfans, pour obtenir la santé à son père. » On voit dans ce passage des idées très-saines d'un seul dieu tel qu'il était connu des Juifs, avec un mélange monstrueux de sacrifices impies et des plus barbares. Cela prouve, ce me semble, qu'ils ont été instruits jusqu'à certain point, et non par des chrétiens, mais par des juifs, et apparemment par ceux que Salomon y envoya, tant parce qu'il n'y a point de Juifs dans le pays, et qu'on ne se souvient pas qu'il y en ait eu, qu'à cause que ces sacrifices d'hommes et d'enfans étaient alors plus communs parmi les nations idolâtres qu'ils ne l'ont été depuis.

§. XLII. « Les mœurs, les coutumes et la religion des nègres du royaume d'Ardres, sont

presque les mêmes de celui de Juda , excepté qu'ils n'adorent pas le serpent. Au contraire ils cherchent les serpens doux , les tuent et les mangent. » Le royaume d'Ardres est voisin de celui de Juda. La conformité des mœurs , des coutumes et de la religion dans lesquelles le judaïsme , comme on l'a vu , entre pour beaucoup , marque qu'il a été introduit dans l'un et dans l'autre royaume , plus anciennement que le culte du serpent , qui ne leur est pas commun à tous deux ; et c'est ce qui continue de me confirmer dans l'opinion que le judaïsme y a été introduit par les facteurs de Salomon.

§. XLIII. « Le sieur d'Elbée , étant hors de table , fit , selon la coutume , jeter au peuple plusieurs poignées de bouges ; c'est la monnaie du pays connue à Juda. » Si l'on pouvait découvrir depuis quel temps cette monnaie est en usage chez les nègres d'Ardres et de Juda , ou du moins prouver que l'usage en est plus ancien que la découverte du cap de Bonne-Espérance , par les Portugais , j'en pourrais tirer une nouvelle induction bien favorable à mon opinion ; car ces bouges , nommées autrement *cauris* , sont des coquilles blanches qui ne se pêchent qu'aux îles Maldives , où les nègres n'ont jamais songé à les aller chercher , mais

pour lesquelles ils donnent en échange tout ce qu'on peut traiter chez eux. Et je concevrais comment ces coquilles auraient pu commencer à être introduites chez eux par la flotte de Tarscis, qui les y apportaient aux facteurs de Salomon, les ayant prises à Hetziongueber, des retours de la flotte d'Hiram, qui pouvait les prendre aux Maldives, devant lesquelles elle passait pour aller à Ophir.

§. XLIV. « Ils arrivèrent assez tard à Offra. Bien des gens confondent Jaquin avec Offra, et ils n'ont pas tout-à-fait tort; car ces deux lieux sont très-voisins, et la ville d'Offra s'étant augmentée considérablement depuis cinquante à soixante ans, elles se sont trouvées unies et ne faire qu'une ville, que les européens nomment indifféremment *Offra* ou *Jaquin*, et plus communément Jaquin qu'Offra. C'est dans cette ville que demeure le vice-roi du royaume, et où les européens qui trafiquent ordinairement dans le pays, ont leurs comptoirs et leurs magasins.» Je parlais tout à l'heure d'*Ophir*, que j'ai supposé dans mes dissertations précédentes, avoir été la Chersonnèse d'or, située au-delà du golfe de Bengale en Asie, et voici à présent une ville d'*Offra*, située dans le royaume d'Ardres en Afrique. N'était-ce pas plutôt celle-ci qui était

la véritable Ophir ? Non , car la flotte d'Hiram en rapportait de l'or, et il ne s'en trouve point dans le royaume d'Ardres : elle rapportait aussi des pierres précieuses, et il ne s'en trouve pas même sur aucune côte d'Afrique, au lieu qu'on trouve abondamment ces deux choses dans la presque île au-delà du Gange. Mais comme le nom de *Jaquin*, qui est celui d'une rivière d'où la ville a tiré le sien, paraît avoir été donné à cette rivière, et celui d'*Eufrate* à une autre rivière voisine, l'un par allusion à l'une des deux colonnes qui étaient au parvis du temple de Salomon, l'autre par analogie avec le véritable Eufrate d'Asie; de même le nom d'*Offra* aura été donné, non pas d'abord à la ville, qui n'est peut-être pas fort ancienne, mais à toute l'île ou presque île où elle est située, pour faire allusion à la véritable *Ophir*, qui étant, comme j'ai dit, la Chersonnèse d'or des anciens, située au-delà du golfe de Bengale, était aussi par cette raison une presque île.

§. XLV. « Le roi d'Ardres, les grands seigneurs, et généralement tous ceux qui le peuvent, ont plusieurs femmes. Le roi en a un très-grand nombre; cependant il n'y a que la première, c'est-à-dire celle qui lui a donné le premier enfant mâle, qui ait le titre de reine.

Cette qualité lui donne une très-grande autorité au près du roi, et sur toutes les autres femmes..... qu'elle regarde bien moins comme ses compagnes que comme ses esclaves. Elle porte cela si loin, que selon son bon ou mauvais plaisir, elle les vend pour esclaves sans consulter sur cela le roi son époux; et le prince qui sait que c'est un droit attaché à la qualité de reine, ne s'y oppose pas ou ne fait pas semblant de le savoir quand cela arrive. »

Je ne m'arrêterai pas à cette pluralité de femmes dont parle ce passage, parce que j'ai déjà fait voir suffisamment à l'article VI, que les nègres ont pu tirer cet usage des juifs au temps de Salomon. A l'égard de la supériorité de la première qui a donné au roi le premier enfant mâle, ils ne peuvent l'avoir aussi tirée que des juifs; car outre que le mahométisme n'a point pénétré dans le royaume d'Ardres, non plus que dans celui de Juda, comme l'assure le *P. Labat*, il est certain que chez les mahométans, la sultane qui met au monde le premier enfant mâle, n'a aucune supériorité sur les autres sultanes pendant la vie du sultan, mais seulement après sa mort, lorsque son fils monte sur le trône, comme l'interprète Janakaki Francopulo me l'a assuré, au lieu que chez

les juifs la stérilité étant un oprobre pour toutes les femmes, et à plus forte raison pour la première qui était la seule légitime, on peut juger de là quelle supériorité cette première femme ne devait pas acquérir sur les autres, lorsqu'elle avait donné à son mari le premier enfant mâle, puisqu'elle ne perdait pas même cette supériorité, malgré sa stérilité, vis-à-vis d'une servante qui avait donné le premier fils à son maître, parce que ce fils était censé appartenir non à la concubine, mais à la femme légitime qui l'avait eu, disait-elle, sur ses genoux par sa servante, comme l'écriture le dit par rapport à Agar, de Rachel envers Bilha, et de Lea à l'égard de Zilpa; de sorte que gardant toujours cette supériorité, si la femme venait ensuite à avoir elle-même un fils, l'adoption cessait, et ce fils devenait non-seulement l'aîné, mais aussi le seul héritier, comme on le voit par l'exemple d'Isaac, vis-à-vis d'Ismaël. Pour ce qui est du droit acquis à la femme légitime, mère d'un premier né, de vendre ses servantes, je croirais qu'il a été aussi pratiqué chez les juifs avant et depuis la loi écrite, parce que ces servantes étaient des étrangères achetées, ou des filles nées d'elles depuis leur servitude; en quoi ces étrangères différaient des juifs ou juives qui,

pour cause de pauvreté, s'étant vendus à un maître de leur nation, ne pouvaient être par lui revendus à un autre maître, mais s'étaient remis en liberté à l'avènement de l'année du jubilé, suivant le Lévitique, ch. 25. « Alors il sortira de chez toi avec ses enfans, et il s'en retournera dans sa famille, et il rentrera dans la possession de ses pères, car ils sont mes serviteurs que j'ai tirés du pays d'Égypte, c'est pourquoi ils ne seront point vendus comme on vend les esclaves. » Donc les juifs vendaient leurs esclaves, qui n'étaient autres que le serviteur et la servante, comme il paraît par ce qui suit : « Et quant à ton serviteur et à la servante qui seront à toi, achète-les des nations qui sont autour de vous. Vous achèterez d'elles le serviteur et la servante. Vous pourrez aussi en acheter d'entre les enfans des étrangers qui demeurent avec vous, même de leurs familles qui seront parmi vous, lesquelles ils auront engendrées en votre pays, et vous les posséderez ; et vous les aurez comme un héritage pour les laisser à vos enfans après vous, afin qu'ils en héritent la possession, et vous vous servirez d'eux pour jamais. » Etant donc un héritage ils pouvaient être vendus, comme il a été dit plus haut ; mais pour qu'une femme eût le droit de

les vendre, il faut supposer que ce terme d'éritage comprenait tant les meubles que les immeubles ; et en ce cas les esclaves chez les juifs étaient réputés meubles, comme ils l'ont été aussi chez les Romains , et comme ils le sont encore chez les modernes, entr'autres chez les Français dans leurs colonies de l'Amérique , suivant cet article du Code Noir de Louis XIV et de Louis XV. « Déclarons les esclaves être meubles, et comme tels, entrer en la communauté, n'avoir point de suite par hypothèque, et partager également entre les cohéritiers, sans préciput ni droit d'aînesse, n'être sujets au douaire coutumier, au retrais féodal et lignager, aux droits féodaux et seigneuriaux, aux formalités des décrets, ni au retranchement des quatre-quints, en cas de disposition à cause de mort ou testamentaire. N'entendons toutefois priver nos sujets de la faculté de les stipuler propres à leurs personnes et aux leurs de leur côté et ligne, ainsi qu'il se pratique pour les sommes de deniers et autres choses mobilières. Dans les saisies des esclaves, seront observées les formalités prescrites par nos ordonnances, et les coutumes pour les saisies des choses mobilières. » Il resterait à savoir ce que devenait chez les juifs la famille d'une mère esclave

qu'on vendait. La loi écrite n'en dit rien ; mais il est à croire que la loi orale y avait suppléé. Le Code Noir a encore à ce sujet une disposition très-sage : « Ne pourront être saisis et vendus séparément, le mari et la femme et leurs enfans impubères, s'ils sont tous sous la puissance du même maître ; déclarons nulles les saisies et ventes qui en seront faites ; ce que nous voulons avoir lieu dans les aliénations volontaires , à peine contre ceux qui feront lesdites ventes, d'être privés de celui ou de ceux qu'ils auront gardés, lesquels seront adjugés aux acquéreurs, sans qu'il soit tenu de faire aucun supplément du prix. »

» Mais s'il est vrai , pourrait-on me dire,
» que ce qu'il y a de commun entre les coutumes des Juifs et celles des nègres de Juda ,
» ait été porté effectivement chez ces derniers
» par les facteurs de Salomon et des autres rois
» ses successeurs, comment ces coutumes, lorsqu'ils cessèrent d'y trafiquer, ne se sont-elles
» pas détruites, ou par quel moyen se sont-elles perpétuées depuis tant de siècles ? Est-ce que ces nègres si parfaitement noirs, seraient des descendans de ces mêmes facteurs juifs , naturellement blancs ? » Oui , c'est cela précisément , du moins je le suppose ; le

commerce des rois Juifs , aux côtes d'Afrique , ayant cessé tout à coup , leurs facteurs qui s'y virent abandonnés , se mêlèrent peu-à-peu avec les négresses , et de ce mélange sortirent bientôt de véritables nègres et négresses. Pour prouver la vérité de cette supposition , je m'en tiens à mon auteur, le *P. Labat* , qui, dans les voyages tant de fois cités , rapporte que les Portugais , ayant été chassés des côtes de Guinée , par les Anglais et les Hollandais , en 1604 , furent contraints de se retirer bien avant dans les terres , et pour s'y maintenir , de s'allier avec les naturels du pays. « C'est , ajoute-t-il , de ces al-
 » liances avec les noirs , que sont venus tant de
 » Portugais qui , à force de s'allier avec des
 » femmes noires , sont devenus à la fin noirs
 » comme charbon , et ne laissent pas de vou-
 » loir qu'on les prenne pour des Portugais na-
 » turels ; en effet , les Portugais d'Europe , soit
 » par politique ou par quelque autre raison ,
 » les regardent comme frères , malgré leur cou-
 » leur noire , les reconnaissent pour fidalques
 » ou gentilhommes , leur donnent l'ordre du
 » Christ , les reçoivent dans les ordres sacrés
 » et leur confient les gouvernemens des places
 » qu'ils se sont conservées dans l'intérieur du
 » pays , etc. » Or , si 120 ans écoulés depuis

la déroute des Portugais jusqu'à l'époque des Voyages rédigés par le *P. Labat* , ont suffi pour rendre ces Portugais si noirs , combien plus le devaient être les descendants des facteurs Juifs confondus avec les nègres , depuis près de vingt-huit siècles ? ainsi il ne faut pas s'étonner si, d'un côté, ils ont conservé tant de lois et d'usages tirés originairement de la nation ju daïque , mais d'un autre , si ces traditions se sont altérées et corrompues dans un si long espace de temps , au point de leur en avoir fait oublier la source.

Quoique je borne ici ce parallèle des coutumes des nègres de Juda , et de celles des anciens Juifs , je pourrais le pousser plus loin en suivant la flotte de Tarscis , autour de l'Afrique ; car il n'est pas à croire que Salomon ait restreint l'établissement de ses comptoirs chez les seuls nègres de Juda et Serrelionne. Mais sans entrer dans un si grand détail , je me contenterai d'observer, qu'en venant des côtes occidentales de l'Afrique, pour gagner au sud du cap de Bonne-Espérance , on trouve tant en deçà qu'au delà , une côte de six cent milles de long , qu'on appelle la côte de la Cafrerie. Les habitans sont les plus stupides de tous les Africains, vivant à peu près comme des bêtes,

n'ayant ni villes, ni maisons, ni lois écrites ; cependant , écoutez ce que *Dapper* et *Ludolf* nous en apprennent. « Les Hottentots croient » un Être suprême , créateur du ciel et de la » terre, arbitre du monde et qui possède des » perfections incompréhensibles. Ils le nom- » ment d'un mot (1) qui signifie le Dieu des » dieux. Ils disent qu'il ne fait de mal à per- » sonne, et à cause de cela ils ne lui rendent » aucun culte. Ils n'ont point de lois écrites , » mais ils s'aiment fraternellement les uns les » autres, et se gardent mutuellement une fidé- » lité inviolable. On punit aussi chez eux , » sans avoir égard à l'apparence des personnes, » le larcin , l'adultère , l'inceste et le meurtre. » Ils n'ont ni villes , ni maisons ; cependant » dans la montagne de Fura » (que quelques-uns font venir par corruption du mot ophir , parce qu'elle est très-riche en or , mais mal à propos , puisque la flotte d'Hiram , qui allait à Ophir , en rapportait aussi des pierres précieuses qu'on ne trouve point à la côte des Cafres, et n'en rapportait point de l'ivoire qu'elle aurait pu changer à cette côte , où il s'en trouve en abondance), « dans cette montagne,

(1) Gouaja , Gounja , ou Gounya Ticquon.

» ajoutent-ils, on voit encore aujourd'hui des
 » enceintes de pierres de taille , de la hauteur
 » d'un homme, enchâssées les unes dans les
 » autres, avec un artifice admirable , sans y
 » avoir de chaux et sans être travaillées au
 » pied. » Ce qui fait dire à l'auteur qui me
 fournit ce passage (1), que c'était apparemment
 dans ces enceintes que demeuraient les
 Juifs de la flotte de Salomon, c'est-à-dire, selon
 lui , de celle d'Hiram qui allait à Ophir; mais
 non, si ces restes d'édifices prouvent que si les
 Juifs, facteurs de Salomon, y ont demeuré, ce
 ne pouvait être que ceux qui lui envoyaient
 de l'or et de l'ivoire par la flotte de Tarscia ,
 qui en rapportait en effet , sans apporter des
 pierres précieuses.

« Dans la partie orientale des mêmes côtes
 est le royaume de Zosala ou Sofala, où il se
 trouve beaucoup de mines d'or , et des rivières
 qui en charient. Cet or , dit-on , passe pour le
 meilleur, et il est si beau , que celui de l'Eu-
 rope, venant de l'Amérique, ne paraît être que
 du cuivre en comparaison. Il s'y trouve aussi,
 ajoute - t - on , de très - bel ivoire, d'où l'on

(1) Tiré d'un mémoire imprimé dans un livre intitulé
Recueil B. , à Luxembourg, 1752. in-12, p. 164.

conclut que tout ce qui est dit de l'ophir de Salomon convient mieux à ces côtes qu'à tout autre pays ». Mais, encore une fois, cette conclusion est fausse, puisqu'ils ne tiraient point de l'ivoire d'Ophir, et qu'ils en tiraient des pierres précieuses, qui ne se trouvent pas plus à Sofala que dans le reste des côtes d'Afrique.

» Les côtes de Sofala confinent à celles de Zanguebar, et ces dernières à celles d'Ajan. Les unes et les autres donnent encore, non-seulement de l'or et de l'ivoire, sans aucune pierre précieuse, mais même elles ont aussi beaucoup de riches mines d'argent ». Or, comme l'argent faisait partie des retours de la flotte de Tarscis et non de celle qui allait à Ophir, c'est une nouvelle preuve que la dernière ne naviguait point aux côtes d'Afrique, ni la première aux Indes.

» Enfin, les côtes dont je viens de parler bordent le royaume d'Abyssinie, où l'on trouve aussi de l'or, de l'argent et de l'ivoire, que les facteurs de Salomon en pouvaient aussi tirer pour en charger la flotte de Tarscis ». Les Abyssins ont une tradition qui pourrait faire croire que c'est de-là que partit la reine, qui alla trouver Salomon à Jérusalem. Ils disent que cette reine s'appelait Maqueda, et qu'elle eut de lui

un fils nommé Menilehec, qui régna après elle , et duquel est descendue la maison royale, qui , après avoir occupé le trône jusqu'en 960 , en fut privée pendant 340 ans, et le recouvra l'an 1300 , depuis lequel temps elle s'y est maintenue jusqu'à présent. Ils disent que leur bibliothèque d'Embie, qui contient, aussi bien que celle d'Axume, un très-grand nombre de manuscrits, a été fondée par la reine Maqueda elle-même , et qu'il s'y trouve des livres écrits de la propre main d'Enos, d'Abraham, de Salomon et d'Esdras. Ils disent que la même reine leur apprit la loi judaïque, qu'ils retinrent jusqu'au temps où l'eunuque de la reine Candace, baptisé par le diacre Philippe, y apporta le christianisme qui s'y est conservé jusqu'aujourd'hui, et nonobstant lequel ils ont retenu l'usage de la circoncision , conjointement avec celui du baptême , aussi bien que le Sabbat, la pluralité des femmes et le divorce des Juifs. On reconnaît, outre cela , que leur langage approche beaucoup de l'Hébreu et du Chaldéen, et qu'ils lisent et écrivent aussi de la droite à la gauche, de sorte qu'on pourrait croire que ce qui donna lieu à Maqueda d'avoir la curiosité de visiter Salomon, furent les rapports que lui firent de la grandeur et de la sa-

gesse du roi, ces mêmes facteurs négociant pour son compte en Afrique, par la flotte de Tarscis. Mais je suis loin d'adopter cette dernière opinion.

La reine, qui visita Salomon, peut avoir eu le nom de Maqueda, quoique l'Ecriture ne le dise pas; mais elle était reine de Saba; elle vint avec des chameaux, elle lui apporta de son pays cent vingts talens d'or, une quantité infinie d'aromates et de pierres précieuses. Or toutes ces choses, à l'exception de l'or, ne pouvaient venir de l'Abyssinie, car on n'y trouve ni pierres précieuses, ni aromates, ni même des chameaux; et au contraire, tout cela se trouve de l'autre côté de la Mer rouge, dans l'Arabie heureuse, où l'on reconnaît aussi qu'était l'ancienne Saba, nommée aujourd'hui Zibit ou Zebit. C'était donc de cette Arabie que venait Maqueda, et en ce cas, les relations qu'elle avait eues de Salomon ne pouvaient pas lui être venues par la flotte de Tarscis, ni par les facteurs que Salomon avait eus en Afrique, mais bien plutôt par ceux qui passaient devant l'Arabie pour aller avec la flotte d'Hiram à Ophir; et c'est peut-être par cette raison que l'historien du Livre des rois, parlant des présents que la reine de Saba avait faits à Salomon,

dit dans le verset suivant : « La flotte d'Hiram, qui apportait l'or d'Ophir apporta aussi en même temps une quantité de bois très-rares et des pierres précieuses. » Cependant je conçois fort bien comment peut être fondée la prétention des Abyssins, tant pour la généalogie de leurs rois, que pour leur bibliothèque d'Embie, leur judaïsme, leur langage, leur écriture et le reste. Car il faut savoir que les Abyssins ou Abessins sont effectivement sortis de l'Arabie heureuse, que passant de l'autre côté de la Mer rouge ils se sont établis, premièrement sur la côte d'Abex, qui s'étend le long de cette mer et du détroit de Babelmandel; qu'ensuite ils se sont emparés peu-à-peu de la partie supérieure de l'ancienne Ethiopie, qui est l'Abyssinie d'aujourd'hui, mais moins considérable qu'elle l'était avant que les Turcs à l'est et les Giaques au sud, ne l'eussent resserrée par leurs conquêtes dans des bornes assez étroites, qui sont entre les 61 et 73 degrés de longitude, et les 18 et 16 de latitude septentrionale. Et voilà comme les Abyssins y ont transplanté une tradition qu'ils avaient apportée avec eux de l'Arabie heureuse. Mais si ce qu'ils disent de leurs bibliothèques, et surtout des manuscrits de celle d'Embie est vrai, il serait bien à souhaiter que quelque voyageur,

versé dans les anciennes langues orientales pût s'en procurer une copie exactement dessinée. Cela pourrait se faire par le moyen des Hollandais, qui sont beaucoup mieux avec les Abyssins, qu'aucun autre peuple de l'Europe. Il faudrait qu'il s'assurât si le livre d'Enos n'est pas celui d'Enoch, cité par Saint - Jude, dans son Epître catholique; si celui d'Abraham est différent de la Jetsira ou du Livre de la création, qui a été imprimé à Mantoue, en 1552, avec les Commentaires de *R. Saqdias Gaon* et de quatre autres; si celui de Salomon serait ce fameux livre dont parle l'historien *Joseph*; et si enfin, celui d'Esdras est en caractères chaldéens ou carrés qu'on croit qu'il a introduits le premier dans l'hébreu, laissant les anciens hébraïques aux samaritains, qui les regardent encore aujourd'hui comme ceux dont *Moïse* se servit pour écrire la loi que Dieu lui donna.

S U R

ÉLÉONOR D'AQUITAINE.

Par BOURGEOIS (1).

ÉLÉONOR, fille de Guillaume dernier, duc d'Aquitaine, et d'Aynor ou Aenor, sœur de Hugues second, vicomte de Châtelleraud, naquit l'an 1123. Cette princesse reçut de la nature tout l'éclat de la beauté. Elle avait un air insinuant, des manières affables; l'art de régner sur les cœurs par la persuasion; un génie que l'ambition et la vivacité de son caractère tournèrent vers l'intrigue, et un esprit ouvert au savoir, et orné de belles connaissances.

Guillaume son père, ayant fait vœu d'aller à Compostelle, fit son testament avant que de partir. Il institua Eléonor héritière de ses états, et voulut qu'elle épousât le fils aîné du roi de France. Le voyage entrepris par le duc d'Aquitaine, termina ses jours, et le mariage de sa fille

(1) Acad. de la Rochelle, 1747.

avec Louis le jeune, se fit à Bordeaux, quelques mois après.

Les premières années de l'union conjugale coulèrent dans la paix ; mais de si beaux jours se changèrent dans la suite en orages.

Le roi était entré dans le projet d'une guerre sainte contre les infidèles ; nouveau genre d'entreprise militaire, où l'on vit un monde de chrétiens devenir soldats, et la plupart de ces soldats plus brigands encore que guerriers, déshonorer par le crime une religion dont ils allaient défendre la cause.

Louis le jeune se rendit à Vezelay, petite ville de Bourgogne, dans laquelle il avait indiqué un parlement ou assemblée générale. Le saint abbé de Clairvaux y prêcha la croisade ; et déploya le torrent de cette éloquence rapide qui entraînait tous les esprits. La reine Éléonor, et un grand nombre de seigneurs se croisèrent avec le roi.

Ce prince ayant confié la régence du royaume à Suger, abbé de Saint-Denis, sortit de France à la tête de ses troupes, essuya les plus grands dangers dans une marche incertaine que la prudence ne dirigea pas, et arriva enfin en Syrie avec une armée extrêmement affaiblie, et moins

vaincue par les barbares que par les travaux d'une longue et pénible course.

Raimond de Poitiers, prince d'Antioche, oncle paternel de la reine, reçut Louis avec toutes les distinctions dues à la majesté royale. Pour gagner les seigneurs de sa suite, il n'épargna ni caresses ni présens. Avec ces manières nobles et généreuses, il espérait engager le roi à combattre pour lui, et il croyait déjà voir les français uniquement occupés à étendre les barrières de la principauté d'Antioche.

Louis ne seconda point les intentions de ce prince, ni les pressantes instances de Raimond, ni les tendres insinuations de la reine, sa nièce, ne purent vaincre le monarque. Raimond, irrité, opposa à cette obstination le procédé le plus offensant, et fit passer ses sentimens de haine et de courroux dans le cœur de la reine ; triste époque de l'inimitié qui divisa Louis et Éléonor, et qui produisit enfin une séparation éclatante !

Il faut l'avouer toutefois, la reine n'avait jamais eu pour son époux un attachement bien décidé. Le caractère réservé de Louis, et un air de dévotion qu'Éléonor trouvait déplacé, révolutionnaient son humeur vive et enjouée. Elle aimait le plaisir, et Louis, disposé à tout croire et à tout

réaliser, ne pouvait être qu'un fléau redoutable à une princesse trop indépendante et trop fière pour souffrir qu'on la gênât dans ses goûts ou qu'on la soupçonnât.

Ce germe d'antipathie n'attendait qu'une occasion pour se développer : le ressentiment du prince d'Antioche le fit éclore. Le roi qui craignait un attentat de la part de ce prince, sortit brusquement d'Antioche, et força son épouse à le suivre. La reine, irritée, fit alors éclater son chagrin : elle disait hautement que son mauvais destin l'avait associée à un moine et non à un roi. Elle n'eut plus avec lui que des manières dures et sèches.

Comme elle connaissait le faible de son époux, il y a apparence que dans les transports de son dépit, elle voulut le livrer aux tortures de la jalousie, en négligeant ces bienséances austères qui ne supposent pas toujours la vertu, mais dont l'inobservation ternit toujours l'éclat de la réputation, lors même qu'elle n'intéresse pas l'innocence.

La malignité humaine donna bientôt de mauvaises couleurs à l'irrégularité de cette conduite. Des bruits désavantageux se répandirent dans le monde, et la calomnie s'en autorisa pour blesser la gloire de cette princesse. Par malheur

elle avait embrassé trop vivement la querelle de Raimond : l'insultant procédé de ce prince à l'égard du roi, avait soulevé tous les français contre lui; la haine qu'on lui portait, réfléchit sur sa nièce. Quand on est haï, on devient aisément coupable : dans ces conjonctures défavorables, l'imprudence d'Éléonor devait naturellement passer pour un crime.

L'orient retentissait encore de ce murmure général contre la reine, lorsque Guillaume, archevêque de Tyr, entreprit l'histoire des deux premières croisades. Il ne manqua pas d'enchaîner dans le tissu de sa narration, ce que la renommée avait publié contre Éléonor. Les auteurs saisissent avidement ces sortes d'aventures et en font un ornement à leur histoire; persuadés que la curiosité des lecteurs aime à s'en nourrir. D'ailleurs, la prévention ou la malignité du cœur guide souvent la plume d'un historien, même à son insçu, et lui montre, au milieu des fausses clartés d'une prétendue évidence, un fait atroce, qui, étant bien examiné, n'est souvent qu'un problème dans son vrai point de vue.

Guillaume de Tyr ne fut point exempt de ces défauts. On l'accuse en quelques endroits d'avoir parlé des choses et des personnes de soit

temps, plus par prévention qu'avec exactitude.
 Ce fut lui, qui, le premier, ébaucha le portrait désavantageux de la reine Éléonor ; portrait auquel les écrivains postérieurs ajoutèrent de nouveaux traits plus ou moins chargés , selon les touches légères ou grossières de leurs pinceaux (*Le Gendre, Hist. de Fr.*).

Ils la dépeignirent comme une femme ayant assez de charmes pour avoir des adorateurs , et trop peu de sagesse pour en rejeter les hommages ; tantôt avilissant ses amours avec un homme vulgaire , et tantôt donnant trop de prise aux soupçons , par un attachement équivoque pour son oncle ; enfin , assez courageuse pour braver la honte d'une notoriété trop publique.

Jean de Serres , Scipion Dupleix , et l'auteur anonyme de la Vie de Suger , l'ont indignement décriée , en employant contre elle des expressions bassement énergiques. Les têtes couronnées sont justiciables de l'histoire qui les cite à son tribunal , après leur mort ; mais le jugement de rigueur ne doit être porté contre elle que sur des preuves incontestables ; il doit même encore être adouci par des ménagemens. Il faut respecter , jusque dans leurs cendres , l'ombre de leur grandeur évanouie.

L'historien de l'Héritière de Guienne , dans un ouvrage faible et surchargé d'épisodes, entreprend l'apologie d'Éléonor , et fait paraître plus de zèle que de discernement. « Il dit » que Sandebrueil de Sanzai , parent de la » reine , ayant été pris dans un combat, Eléonor écrivit en sa faveur à Saladin , soudan » d'Iconie , et qu'au même temps elle envoya » une somme considérable pour obtenir la délivrance du prisonnier ; que le généreux » soudan renvoya Sauzai et sa rançon , en » adressant à la reine une lettre également polie et remplie de traits ingénieux ; que le roi » ayant appris ce qui s'était passé, et qu'on lui » avait caché, crut entrevoir dans ce mystère » une intrigue toute formée; qu'il se persuada » que le Saladin se travestissait pour venir à » Antioche, satisfaire sourdement sa tendresse, » et lui disputer le cœur de la reine, à la faveur » de son déguisement (*Larrey*). »

Ce fait qui a échappé à tous nos historiens , ne se trouve que dans les Annales de *Belle-Forêt* ; dont l'autorité n'est pas d'une grande considération, et qui n'ose même assurer cette anecdote.

L'anonyme dont nous avons une dissertation sur la Mouvance de Bretagne , a mieux plaidé

la cause de notre reine. Il relève doctement un historien qui prétend qu'il y eut une correspondance criminelle entre Eléonor et Geoffroy, duc de Normandie, tandis que celui-ci faisait sa charge de sénéchal de France à la cour de Louis le Jeune. La justification est victorieuse, et les raisons triomphent de la méprise de l'adversaire (*M. des Thuilleries, D. Lobineau*).

Ce savant critique regarde les autres fautes imputées à Eléonor, comme des faits mal avérés et des conjectures incertaines. *Ce qui m'engagerait, dit-il, à la croire innocente d'infidélité envers Louis, c'est qu'elle n'eut que deux filles de lui en quinze ans qu'ils demeurèrent ensemble, et qu'elle eut depuis, en assez peu de temps, de Henri, six fils et trois filles.*

Si Eléonor avait fait vers le crime tant de pas, et si peu adroitement concertés, il faudrait supposer en elle les mouvemens tumultueux de la passion la plus effrénée; et comment les onze premières années de son mariage, un penchant qui aurait pris sa source dans le tempérament, n'aurait-il laissé échapper aucune étincelle telle qu'un feu oisif sous la cendre? Cependant, nul auteur ne jette sur cette princesse de soupçon injurieux avant l'époque de son arrivée en Orient.

Devenue dans la suite épouse de Henri , elle dévora les chagrins les plus amers. Les désordres de son mari devaient naturellement enhardir à de pareilles faiblesses un cœur déjà déterminé par le penchant , et toutefois nul écrivain ne s'élève contre cette reine. Était-on alors moins médisant ou moins instruit ? Il fallait à l'infortunée Eléonor le court intervalle de temps passé à Antioche , pour y voir couvrir sa réputation d'une tache honteuse , et dont la durée de cinq siècles n'a pu effacer l'empreinte.

Cherchons la cause de ses malheurs dans un entêtement déplacé pour les intérêts de son oncle , dans les malignes suggestions de Raimond qui , le premier , lui présenta l'idée du divorce ; idée que l'indifférence d'Eléonor pour le roi lui rendit chère. Dès-lors les liens de l'hymen lui devinrent odieux. Flattée de l'espérance de les voir briser solennellement , elle se crut en droit de les élargir. Elle mit dans son procédé moins de réserve et observa moins de décence. Louis , qui avait des mœurs pures , n'avait pas l'âme forte. *Mari ombrageux et homme crédule , timide , et naturellement un peu simple dans ses manières et dans sa conduite* , il l'obligea à partir de nuit , d'Antioche , lors-

qu'elle s'y attendait le moins ; et cet éclat fut expliqué au désavantage de la reine (*Le Gendre , le P. Daniel*).

Cependant le calme succéda à l'orage excité par la jalousie du roi et par l'imprudence d'Éléonor. Ce raccommodement fut principalement l'ouvrage des sages conseils de Suger, et la reine eut, dans la suite, une seconde fille; nouvelle preuve de la fausseté des accusations atroces dont on l'a chargée ; car enfin, croirait-on qu'une scandaleuse conduite, que le soleil aurait éclairée comme on l'a prétendu, n'eût pas écarté tout raccommodement, et n'eût pas révolté l'excessive délicatesse de Louis le Jeune, sur le point d'honneur ? (*Voy. Le Gendre.*)

La concorde ne régna pas long-temps entre les époux ; c'était un feu mourant dès sa naissance : il s'éteignit bientôt. La reine, qui se nourrissait depuis long-temps de l'espoir du divorce, n'oublia rien pour en poursuivre la consommation ; elle s'adressa à Rotrou, archevêque de Rouen, lequel ne la croyant pas autorisée à demander cette séparation, lui écrivit une lettre où il établissait l'indissolubilité du mariage.

Le roi, piqué des menées de son épouse,

s'occupa aussi du projet de cette rupture, mais les avis de Suger en éloignèrent l'exécution.

Ce grand homme, qui sut réunir les talens d'un habile ministre aux vertus moins brillantes d'un homme dévoué au sanctuaire, lui fit envisager les funestes conséquences de cette démarche. Il lui remontra, qu'en perdant Eléonor, il perdrait le duché d'Aquitaine, pays qu'il est important de conserver ; qu'il fallait que ses répugnances, ses soupçons et ses chagrins disparussent devant les grands intérêts de l'Etat. A la voix de son guide fidèle, Louis, sur le bord du précipice, s'était arrêté : mais après la mort de son ministre, les mauvais conseils prévalurent ; ses favoris, ou plutôt les partisans de la reine, lui firent entendre qu'il était parent d'Eléonor, et que ne pouvant en conscience vivre avec elle désormais, il devait procéder à une séparation solennelle.

L'illusion de ces raisons était sensible, puisqu'on pouvait aisément remédier au mal, en validant le mariage par l'obtention d'une dispense ; mais il n'était plus question alors de resserrer des nœuds mal formés ; de part et d'autre, on ne pensait qu'à les rompre.

Le roi n'écoula que ses scrupules ou son ressentiment. Il convoqua un concile à Beau-

genci, pour décider cette grande affaire. Toute la discussion fut bornée au rapport des seigneurs, qui attestèrent par serment la parenté ; quelques jours après on prononça la nullité du mariage. Eléonor, dégagée de ses liens, partit pour l'Aquitaine : et après avoir échappé aux pièges de plusieurs prétendans, qui voulaient l'enlever, et qui cherchaient moins par une alliance à satisfaire l'amour que l'ambition, elle accepta la main de Henri, duc de Normandie qui devint peu après roi d'Angleterre. La célébration du mariage se fit cinq ou six semaines après la sentence prononcée à Baugenci. Funeste événement pour la France ; source de ces guerres cruelles, où l'on vit des rois trop voisins pour n'être pas jaloux ; pour ne pas devenir ennemis implacables ; faisant des trêves, et recommençant les hostilités ; concluant des traités, et se réconciliant par un esprit de haine, qui avait besoin du loisir de la paix, pour reprendre les armes.

On a prétendu que le mariage d'Eléonor avec Henri ne fut qu'une intrigue depuis long-temps tramée et sourdement conduite ; car sur cette matière, quel essor ne prend pas la liberté de penser, et jusqu'à quel point ne pousse-t-on pas la licence des conjectures ?

Larrey nous fait voir Henri à la cour de Louis le jeune, occupé à mériter l'estime d'Eléonor, et assez fortuné pour l'obtenir. Il semble qu'une trace de lumière conduise cet auteur jusqu'au cabinet de la reine, où il entend cette princesse annoncer à Henri, prosterné à ses pieds, l'événement prochain du divorce et l'heureuse destinée qu'elle lui préparait. Un fait de cette nature, dépourvu d'autorité, devait être uniquement abandonné à la plume agréable et frivole, qui dans ses fictions a su enter sur le fond de l'histoire les fausses aventures d'Eléonor. (*Madame de Villieu.*)

L'Angleterre semblait promettre à sa nouvelle souveraine un sort plus paisible et des jours plus sereins ; mère de plusieurs princes qui assuraient la succession à la couronne, chérie de son époux, jouissant des respects et de l'amour de ses peuples, reine puissante, que manquait-il à son bonheur ? La durée. Dans cette haute prospérité, de nouveaux revers lui étaient réservés.

Henri, dominé par la fougue de son tempérament, se livrait au plaisir. Il avait cessé de resserrer ses penchans dans les bornes du devoir. Parmi ses maîtresses, Rosemonde Clifford

était celle qui le tenait le plus fortement enchaîné : Henri, étonné de l'éclat du dépit jaloux de la reine, lequel se montrait avec le caractère de l'emportement le plus vif, craignit tout pour l'objet de sa tendresse. Songeant à écarter tous les dangers, il fit construire à Wood-Stock, autour de l'appartement de Rosemonde, un labyrinthe qui n'était accessible qu'à lui et à ses confidens ; mais la haine, éclairée par la jalousie, trouva le fil de ce nouveau dédale. Eléonor en ayant démêlé les détours, fit mourir sa rivale dans cette retraite isolée, où Rosemonde recevait les vœux de Henri, et l'immola comme une victime qu'elle crut devoir à la foi conjugale si souvent violée.

Eléonor craignit que son mari ne lui pardonnât pas cette violence ; la jalousie lui avait dicté un crime ; sa propre sûreté lui en inspira un autre. Une ligue dangereuse se tramait dans l'ombre du secret contre le roi d'Angleterre. Ses enfans entrèrent dans ce noir complot, par les suggestions de leur mère ; entreprise extrêmement odieuse à la vérité, mais la mauvaise conduite de Henri servit de voile ou d'excuse à son épouse pour se dissimuler l'atrocité de cette faute, et le public éclairé, ne confondra jamais avec les forfaits volontaires, enfantés à

loisir dans un cœur perfide, les fautes où l'extrémité de certaines situations entraîne les hommes.

Henri ne perça pas d'abord bien clairement ce mystère ; mais quand il vit que son fils aîné s'était retiré en France , et qu'Eléonor avait fait prendre le même chemin à Geoffroi et à Richard , deux autres de ses fils , il la crut coupable de cette intrigue et la fit enfermer dans une étroite prison.

Un savant moderne ajoute une conjecture au sujet de cette démarche d'Eléonor contre son époux. Le mariage d'Alix de France avec Richard , avait été proposé , ensuite rompu , enfin renoué. La princesse était à la cour d'Angleterre , et toutefois Henri reculait toujours la cérémonie du mariage. Le public , étonné de ces délais , croyait en découvrir les motifs dans les grands sentimens d'amitié que le roi avait pour Alix ; sentimens trop vifs et trop marqués pour ne pas faire soupçonner qu'ils n'allassent au-delà de l'amitié même. Les yeux d'Eléonor durent être, en cette occasion , plus perçans encore que ceux du public. *Si la chose était ainsi, dit le P. Daniel , il n'est pas hors du vraisemblable que cette raison eût engagé la reine à prendre parti contre son mari.*

Ce qui fortifie la conjecture de cet historien , c'est qu'Éléonor empêcha Richard d'épouser Alix, et qu'elle ménagea à son fils un autre mariage avec Berengere, fille de Sunche, sixième du nom, roi de Navarre.

Seize années de captivité expièrent la faute de la reine. Henri mourut; elle sortit de ses fers. Richard, son fils, devenu roi, la fit, pour ainsi dire, monter avec lui sur le trône. Lui ayant confié les soins de l'état, elle apporta à cette grande administration un esprit pénétrant, capable de saisir le nœud des affaires et de le délier. Aussi, pendant l'absence de Richard, occupé dans l'Orient à faire la guerre aux infidèles, elle sut contenir dans le devoir, Jean son fils, qui cherchait, par de sourdes manœuvres, à s'emparer du gouvernement.

Après avoir donné un frein à l'ambition de ce prince, Éléonor travailla vivement à la liberté de Richard. En repassant en Europe, ce roi avait été arrêté à Vienne en Autriche, et livré au duc Léopold, son ennemi. Celui-ci l'envoya à l'Empereur, qui, sans raison, le retint prisonnier durant plus d'un an. Éléonor écrivit d'abord au pape, et le pria d'agir en faveur de son fils. Le pontife, qui craignait de déplaire à Philippe, roi de France, affecta des

lenteurs adroites, et demeura dans l'inaction. La reine, dans les agitations de son chagrin, s'expliqua par une lettre remplie de reproches.

Ensuite elle pourvut à la rançon du prisonnier, et voulut faire elle-même le voyage d'Allemagne, accompagnée des ôtages que l'Empereur avait demandés.

Comme elle possédait de son chef l'Aquitaine, elle vint en France, en faire hommage à Philippe; hommage qu'elle renouvela à Tours, après la mort de Richard.

Ce roi, qui fut tué devant le château de Chalus, en Limousin, coûta bien des larmes à une mère qui avait toujours eu pour ce fils l'affection la plus tendre. Le trône fut occupé par Jean, son frère; prince malheureusement célèbre, trop dur pour régner en père des peuples, et trop mal habile pour régner en tyran; ambitieux jusqu'à vouloir établir le pouvoir arbitraire, et faible jusqu'à dégrader le sceptre, en le soumettant à une puissance étrangère.

Le droit de Jean à la couronne était douteux. Eléonor le fit décider par les suffrages des peuples, qu'elle engagea à prêter le serment de fidélité au nouveau roi. Ce fut moins la tendresse que le desir de régner, qui porta cette reine à soutenir les intérêts de Jean contre Arthur,

son petit-fils. Ce prince était jeune; et il était naturel que Constance, sa mère, en qualité de régente, conduisît les affaires; Eléonor se serait vue réduite à la vie privée, et son ambition eût trop souffert d'être oisive.

Jean, qui devait la couronne aux soins de sa mère, voulut lui en témoigner sa reconnaissance. Il lui laissa la jouissance pleine et entière du Poitou, et il étendit même l'autorité d'Eléonor sur toutes les terres de son obéissance.

Dans le traité de paix qui fut conclu entre les rois de France et d'Angleterre, on stipula que Blanche de Castille, fille d'Alphonse VIII, et nièce du roi Jean, épouserait Louis de France. Eléonor se chargea d'en aller faire la demande, et la mena quelques mois après jusqu'à Fontevrault.

Cependant, les partisans d'Arthur, ayant à leur tête ce jeune prince, prirent les armes, et vinrent assiéger le château de Mirebeau, dans lequel Eléonor s'était renfermée. Jean vint au secours de sa mère, et la délivra.

Trois ans auparavant, et aussitôt après la mort de Richard, Raoul de Mauléon, au père duquel la Rochelle et le château de Talmond, en bas Poitou, avaient été enlevés, était allé à Londres en solliciter la restitution auprès d'E-

léonor. La reine avait déjà senti l'injustice de cette usurpation ; mais la politique, qui trop souvent légitime les attentats, avait fait disparaître ses scrupules. Vraisemblablement son grand âge, qui lui rapprochait la perspective de la mort, réveilla ses inquiétudes.

Elle fit donner main-levée de la terre de Talmond ; et pour le reste, elle proposa un échange qui fut accepté. On donna à Mauléon, le château de Benon, en Aunis, et cinq cents livres de rente annuelle, sur la prévôté de la Rochelle, en conséquence de l'abandonnement de cette ville, qui fut cédée par ce seigneur.

En 1199, Eléonor, qui aimait beaucoup la Rochelle, accorda aux habitans de cette ville les droits de la magistrature municipale. Cette princesse, peu satisfaite de jouir de la souveraineté dans une ville qui n'avait été jusqu'alors qu'un ramas d'hommes n'ayant rien de commun que la demeure, voulut former à la Rochelle un corps de société politique, et l'égalait ainsi à quelques anciennes cités du royaume, qui se gouvernaient par leurs magistrats.

La vieillesse, qui amène les infirmités, annonçait à Eléonor sa fin prochaine. A mesure que le monde lui échappait, elle s'en désabusa : ce fut alors qu'elle prit le voile de religion à

Fontevrault. Elle était malade dans cette abbaye, lorsqu'elle écrivit au roi Jean, en faveur d'Ameri, vicomte de Thouars. Le chagrin de voir aller en décadence les affaires du roi son fils, aigrit son mal. Elle mourut le 30 mars 1204. Son corps fut inhumé dans l'église de Fontevrault, où reposaient les cendres de Henri son époux, et de Richard son fils.

Le nécrologe de cette abbaye, qu'elle combla de ses bienfaits, la représente comme une princesse accomplie, et dont aucune tache n'a terni l'éclat. La reconnaissance a son bandeau comme la haine; le vrai s'altère et se perd sous leurs fausses couleurs.

M É M O I R E

Sur l'époque de l'établissement, sur les fonctions et l'origine du Ministère public en France.

Par M. GEZ (1).

IL est incontestable que l'histoire du gouvernement de Rome, sous lequel les Gaules furent enfin réduites, ne nous offre pas de partie publique, chargée, par état, de la poursuite des crimes, et réunissant les fonctions qu'elle exerce aujourd'hui parmi nous.

La raison en est simple. Durant les beaux jours de la république Romaine, chaque citoyen était une espèce de magistrat préposé à la garde du bien commun, auquel il était permis de s'ériger en accusateur public contre tout citoyen qui l'avait violé et compromis; et c'était servir sa patrie, c'était se montrer vertueux, que de poursuivre en justice réglée celui qui se

(1) Acad. des Inscr. de Toulouse, t. IV. Lu le 12 août 1790.

conduisait comme l'ennemi de tous. De-là, l'usage des actions populaires. Au contraire, sous les empereurs, le rôle de dénonciateur ou d'accusateur, quoique devenu commun et odieux, était un moyen si propre à ouvrir au grand nombre, le chemin de la fortune, qu'on n'imagina pas même de s'y décharger du poids des actions populaires sur un seul et unique citoyen, irréprochable dans ses mœurs et dans ses actions.

On ne voit pas non plus que cet important ministère fût établi avec la réunion et la plénitude de tous ses attributs sous les premières dynasties de nos rois. Et comment cela aurait-il pu être ? Nos chefs et nous, n'étions que des barbares, toujours armés et respirant la discorde, autant éloignés de l'esprit d'une bonne législation que d'un bon gouvernement. Presque tous les différends et toutes les accusations se terminaient, ou par des combats, ou par des épreuves ridiculement superstitieuses, ou par des compositions pécuniaires, non moins ridicules que révoltantes.

Le seul Charlemagne paraissait capable de réformer entièrement l'une comme l'autre ; aussi grand conquérant que grand homme dans l'art de gouverner, il redonna à la nation tous

ses droits , et il la polica autant que les lumières de son siècle le comportaient : cependant , quoique son règne soit , avec celui de Louis XIV , un des plus longs de nos rois , son influence sur la législation s'affaiblit bientôt , et les traces de son génie ne tardèrent pas à s'effacer , parce que ses successeurs , indignes de lui et du sang qui coulait dans leurs veines , n'eurent que peu de vertus , et point de ces rares talens qui doivent caractériser les premiers magistrats du peuple.

Sous la troisième race, ce fut Saint-Louis qui porta le premier coup à la barbarie des combats judiciaires. Il réforma en partie l'administration de la justice , et il aurait sans doute poussé plus loin sa réforme , et peut-être il aurait découvert le ressort puissant du ministère public avec ses principaux attributs , sans la fureur des croisades , qui , en le portant avec toutes ses forces militaires hors de son royaume , le jeta dans les fers d'un sultan d'Egypte , et lui ravit bien des années qui auraient servi à l'amélioration du gouvernement , ainsi qu'au bonheur des sujets pour lesquels il était né.

Il était réservé aux successeurs de Philippe le Hardi , d'introduire dans les divers tribunaux du royaume un accusateur public , dont le ministère terrible et imposant , mais toutefois

impartial et désintéressé, fût capable, quand il serait purgé de toute l'infamie de la délation , de réprimer les méchants, tout comme de tranquilliser les bons citoyens ; et vers la fin du règne de Philippe le Bel , l'idée profonde , l'idée sublime de cet établissement fut conçue d'abord, et développée ensuite. Il fut établi une partie publique , qui , chargée de la poursuite des causes intéressant nos souverains et leur domaine, succédèrent aux baillis et sénéchaux ; car ceux-ci , dans l'origine, étaient tenus de défendre les intérêts du roi , et étaient appelés pour cette raison *actores regis* , *actores publici*, comme les *olim* , qui sont les plus anciens registres du parlement de Paris , en font foi.

Indépendamment des registres postérieurs de cette cour, qui nous apprennent qu'en l'année 1309, Jean de Vassoigne fut avocat du roi, et dans la même année, Jean du Bois, le feuillet 201 *du premier registre du dépôt*, nous montre que dès 1331, sous le règne de Philippe VI, nos rois furent dans l'usage de donner des provisions de cet emploi à titre de commission. Nous voyons aussi qu'en les accordant à Gérard de Montaigu, Philippe de Valois le nomme dans les lettres , *Advocatum nostrum pro nobis et nostris causis civilibus in parlamento, nostro præsentî, cæterisque parlamentis futuris* : ce

qui suppose nécessairement, ou qu'il y avait un autre avocat du roi pour la poursuite et réparation des crimes, ou que c'était le procureur pour sa majesté qui était chargé de cette honorable et pénible fonction.

Il est vrai qu'il ne nous reste pas de monument authentique et précis qu'il y eût en 1331, deux avocats du roi, l'un civil et l'autre criminel ; mais du moins tout le fait présumer, parce que celui qui vaquait aux fonctions civiles du ministère public, était choisi parmi les clercs, et qu'il est de la plus grande vraisemblance que l'autre était pris parmi les laïcs, puisque, dans certaines occasions, la nécessité qui était imposée à ce dernier de conclure à la peine de mort, ne pouvait l'être à son coopérateur, engagé dans le sacerdoce ou la cléricature. Aussi voyons-nous que, dans les lettres du roi Jean, en date du 22 juin 1351, il est fait mention de ses avocats et procureur au parlement : *Procurator noster adque advocati nostri dicti parlamenti*, et que, dans les registres de cette cour, sous la date du 4 juillet 1433, il est question d'un M^r. Jean Rabateau, président laïc des comptes, qui avait été auparavant avocat criminel du roi, et qui vint prêter serment en qualité de conseiller d'état.

Ce qu'il y a de certain, c'est que sous le règne de Philippe VI, il y avait un procureur pour le roi au parlement, à qui le droit de poursuivre en justice les criminels, était attribué, puisqu'en 1329, lorsqu'il fallut agir contre le comte de Beaumont pour raison *des titres faux* dont il appuyait sa prétention sur le comté d'Artois, ce fut à la requête du procureur général du roi que les poursuites s'engagèrent, et sur ses conclusions que ses biens furent confisqués, en même-temps qu'il fut condamné à un bannissement perpétuel. Villaret, dans son Histoire de France (1), a extrait du procès manuscrit qu'il avait sous les yeux, les lettres ajournatoires qui furent adressées ou notifiées au comte, et qui ne laissent point de doute à cet égard ; elles commencent ainsi : « Philippe, par la grâce de Dieu, roi de France : A notre amé et féal..... pair de France ; comme à la requête de notre procureur, nous avons fait ajourner notre féal Robert d'Artois, pour répondre pardevant nous, à notre cour, suffisamment garnie de pairs, à certains articles *criminels* et civils, qui touchent l'état de son corps et de sa personne. »

(1) Hist. de France, de Velly, continuée par Villaret, t. VIII, p. 87.

Quoiqu'il en soit, du temps où les fonctions des gens du roi, furent divisées entr'eux, toujours l'époque où leur ministère paraît avoir été établi, se rapporte à la fin du règne de Philippe le Bel, c'est-à-dire, en 1309; et celle où ils étaient investis du droit de glaive, reste fixée au règne de Philippe de Valois; car on ne peut faire remonter la première en l'année 1303, lors de laquelle Philippe le Bel rendit le parlement sédentaire à Paris. En effet, dans le nombre des magistrats destinés à composer une première chambre, et une autre d'enquêtes dans ce tribunal, les historiens n'en comptent aucun pour remplir le ministère public (1).

Il est bien vrai que *Lafaille* (2), d'après la Chronique de *Bardin*, nous donne une liste des magistrats du parlement de Toulouse, que Philippe le Bel se proposait de créer en cette même année 1303; liste où l'on voit inscrit, comme *procureur général*, un *Antoine de Calmont*. Mais la chronique de *Bardin* est généralement (3) réputée suspecte; et on tient en

(1) *Pasquier*. dans ses *Recherches de la France*, liv. 2 ch. 3; et *Dumoulin*, t. II, *in ordinat. reg.*, part. 3, tit. 1.

(2) *Annales de Toulouse*, t. I, année 1303.

(3) *Voy.* les historiens du Languedoc.

point d'histoire que ce parlement n'eut pas lieu. Au demeurant, les clercs ayant été exclus du ministère public, sans doute incompatible avec les occupations paisibles de leur état, il fut entièrement confié aux avocats et procureur du roi, avec toutes les fonctions qui y sont attachées de nos jours, et qu'ils exercent cumulativement les uns pour les autres.

II. Ces fonctions avaient, comme elles ont encore, pour objet principal, l'intérêt du roi et celui de la société, qui sont ou doivent être inséparables, mais que je spécifierai ici pour en mieux faire sentir les conséquences et les rapprochemens qu'ils me fournissent.

L'intérêt du roi était de conserver le domaine dépendant de sa couronne; et c'est dans cette vue que les gens du parquet ont été chargés d'en surveiller l'administration, d'empêcher qu'il ne fût démembré, d'en poursuivre les détenteurs, ou de repousser leur prétentions, et d'être enfin les demandeurs ou les contradicteurs dans toutes les affaires qui l'intéressent ou qui intéressent le fisc.

L'intérêt de la société était que la tranquillité générale, tant les propriétés que la vie du citoyen ne fussent pas exposées à des dangers, ou compromises par la force des armes ou la

violence des passions; et c'est pourquoi, en ôtant à un chacun la poursuite du crime qui ne l'intéressait pas directement, on l'a remise à des hommes qui, avoués par la loi, et par cela même sans haine et sans penchant comme elle, se portent, tantôt de leur propre mouvement, pour accusateurs publics, et tantôt reçoivent forcément la dénonce d'une action criminelle.

De cet intérêt vraiment majeur pour la société, il est résulté que pour d'autres intérêts accessoires à celui-ci, les gens du roi ont été comme associés à l'autorité législative du temps, et se sont trouvés peu à peu chargés de la surveillance de la haute police et de l'ordre public, du soin de faire enregistrer et exécuter les lois, de promouvoir en quelques cas le renversement des arrêts qui y sont contraires, de maintenir l'ordre judiciaire et celui des tribunaux entr'eux, de mettre sous leur protection et leur défense immédiates, certains corps, comme les églises, les hôpitaux, les communautés, tant civiles que religieuses, et certaines classes de citoyens, comme les mineurs, les interdits et les absens, et de provoquer enfin contre les membres de leur compagnie la sévérité de la censure publique, par des mercuriales faites de mois en mois pour entretenir, sui-

vant l'édit de 1629, « la discipline des parlemens, la modérations des épices, les mœurs, l'honneur, la dignité des juges et l'expédition des causes ». Telles ont été jusqu'ici les fonctions de la partie publique, et tel en a été, pour ainsi dire, le faisceau.

III. Revenons maintenant sur nos pas : nous verrons que, si l'Histoire romaine, et si les premiers temps de la monarchie française ne nous offrent pas de modèle du ministère public, tel qu'il a été réalisé en France sous les successeurs de Philippe-le-Hardi, il en existe quelques traits en certaines époques des gouvernemens divers de Rome, et des deux premières races de nos rois, en sorte qu'on peut dire qu'il doit son origine à des fonctions, qui, éparses d'abord, et confiées à plusieurs mains, ont été réunies et remises à une seule.

Durant l'état républicain de Rome, les censeurs exerçaient sans doute une inspection fort étendue sur les mœurs des simples citoyens, mais ils surveillaient aussi celles, soit des sénateurs, soit des chevaliers, pouvant exclure les uns du sénat, en omettant leur nom dans la lecture du catalogue où ils étaient inscrits, et dégrader les autres, les rabaisser au rang des Plébéiens, en leur ôtant le

cheval que leur fournissait le public, et qui était la marque de leur dignité (1): Parmi nous, la fonction censoriale des gens du roi a été circonscrite dans l'enceinte de leurs tribunaux, de manière qu'elle n'a été consacrée qu'à exciter la juste rigueur des magistrats les uns envers les autres, et à promouvoir quelquefois leur exclusion de la compagnie; mais cette fonction particulière n'est pas moins une image de la censure romaine.

Sous les empereurs romains, il y avait un avocat du fisc, *Patronus fisci*, dont les fonctions étaient distinctes de celles du procureur de César, *procuratoris Cæsaris*, établi dans chaque ville principale. Le premier était partie dans les causes concernant les revenus du trésor et le domaine de l'empereur. On ne pouvait les décider sans lui, et qu'en sa présence, suivant une loi du code (2). A l'égard du second, il en était le simple surveillant, et il jugeait quelquefois comme vice-président, les affaires engagées à ce sujet entre l'empereur et les ci-

(1) *Gravina*, de l'Esprit des lois romaines, tom. III, p. 24.

(2) *L. 2, Cqd. si adversus Fiscum.*

Tom. IV. Hist. mod.

toyens , ainsi que le témoignent les lois du même recueil et du Digeste (1).

Après la conquête des Gaules par les empereurs romains , ces charges ou emplois y furent maintenus , et durant la seconde race de nos rois , les officiers qui les exerçaient furent connus sous le nom d'*actores dominici*, *actores fisci*, *actores publici*. C'est ainsi qu'ils sont qualifiés dans les capitulaires de Charlemagne, recueillis par *Baluze*, aux livres 4 et 7 (2); de là , sans contredit est émanée cette partie des fonctions du ministère public dans les affaires et causes qui intéressent le fisc du prince ou le domaine de la couronne.

Sous l'empereur Justinien, le patron ou avocat du fisc pouvait et devait suivre en justice la délation qui lui était faite , respectivement du moins à cette branche de revenus ; et lorsqu'il y était forcé , la nécessité de son ministère l'exemptait de la peine que , sans cela , il eût encourue s'il eût succombé : il y en a un texte du jurisconsulte *Paul*, dans la compilation de

(1) *Passiem*, ff. de *Offic. Procur. Cæs.* et *L. 2, Cod. de pœnis*.

(2) Capitulaire 44, du liv. 4; troisième du même liv. et le 290 du livre 7, p. 786, 775 et 1090.

cet empereur (1). De-là est infailliblement dérivée, et même a été étendue à toutes les actions criminelles, cette fonction de la partie publique, qui consiste à recevoir et faire transcrire dans un registre la dénonce du délateur ; ce qui tend à l'exempter de la peine de la calomnie.

Remarquons au surplus, pour le rapprochement de l'objet le plus important et le plus caractéristique du ministère public, que durant la première race de nos rois, Egidius, évêque de Rheims, ayant été soupçonné d'avoir trahi Childebert son prince, et d'avoir, en recevant des bienfaits de l'ennemi, formé des projets contre l'Etat, Childebert, au rapport de *Grégoire de Tours* (2), convoqua un concile pour juger le prélat accusé, et nomma le duc Emodius pour le poursuivre et agir contre lui comme partie publique. En quoi il se montra bien différent de Chilpéric, qui, suivant le même *Grégoire de Tours*, ne rougit pas de jouer le rôle d'accusateur contre l'évêque Prétexat, et soutint jusqu'au bout ce personnage odieux.

(1) *L. 5, ff. de Hist. quæ ut indig. auferuntur.*

(1) *Lib. 10, Histor. cap. 19.*

ception fidelle des deniers publics. Ses fonctions à cet égard, consistaient dans la *contrainte*, qu'il exerçait contre ceux qui *refusaient de payer les tributs*, et dans la *confiscation* qu'il était autorisé à faire de leurs biens, lorsqu'ils s'opiniâtraient dans ce refus; mais les juges étaient obligés de veiller à ce que les Saïons n'abusassent pas en ce point de l'autorité que leur donnait leur charge. Outre cela, chaque Saïon devait faire jouir le roi des biens confisqués sur les proscrits, et se *rendre partie* contre ceux qui les revendiquaient; mais, en pareil cas, il devait se conduire de manière à ne pas faire gémir l'innocence, et à ne pas se rendre complice de délations calomnieuses.

« Comme les Saïons étaient les hommes du roi et de l'état, aussi-bien que ceux du peuple, les intérêts de l'un et de l'autre leur étaient également confiés ». Ici l'auteur continue de détailler au long d'autres fonctions que ces officiers exerçaient; et il finit par dire : « Enfin ils étaient les protecteurs des possesseurs contre les brigands, qu'ils forçaient de comparaître en justice, pour s'y voir condamner à la restitution et à une amende convenable, et ils tenaient ensuite la main à ce que la partie pu-

blique et la partie civile fussent pleinement satisfaites (1) ».

Si donc, ce qu'on ne peut contester d'après cet auteur, qui a pour garant *Cassiodore*, les Saïons étaient les hommes du prince et de l'état, les gardiens des lois et les exécuteurs des sentences, les patrons du fisc et ses agens, pour faire rentrer les tributs et le produit des confiscations, les protecteurs enfin des propriétaires contre les brigands, et les parties de ceux-ci pour les amener en justice, les faire punir par des amendes, il faut avouer que leurs fonctions, qu'avaient séparément exercées aussi divers autres officiers durant l'empire romain et les deux premières races de nos rois, ont été les élémens de la plupart de celles de notre ministère public; que même certaines ont été le germe de la plus importante de ce ministère, je veux dire le droit d'exercer la vindicte publique. Car il n'a plus resté qu'à l'appliquer à la poursuite du crime proprement dit, qui est l'extrême et la plus étendue violation des lois.

Dernier trait sans doute d'une bonne légis-

(1) *Origines*, etc. t. II, liv. 5, ch. 29, paragraphe 3, p. 64; édition de la Haye, 1757.

lation , qui , à cet égard , nous est incontestablement propre , et qui nous honore assez pour n'avoir pas besoin de méconnaître avec M. de *Montesquieu* (1) , toutes les traces qui nous ont conduit à ce terme. Grande et salutaire idée d'ailleurs , qui ne sert pas moins à désarmer les haines particulières , qu'à revêtir d'une forme plus religieuse et plus auguste l'accusation de toutes sortes de crimes , en élevant au rang de ministre de la société entière , celui qui en poursuit , jusqu'aux pieds de la justice , la réparation et la vengeance.

(1) *Esprit des Lois* , t. III , in-12 , liv. 28 , ch. 36.

SUR RAOUL,

PREMIER DUC DE NORMANDIE,

Par DURVILLE (1).

LA France était montée au plus haut degré de gloire et de grandeur sous Charlemagne ; mais la faiblesse et la piété mal entendue de Louis le Débonnaire , les querelles de ce prince et de ses enfans , la mollesse et le peu de génie de la plupart de ses successeurs , le partage du royaume , la sanglante journée de Fontenai (2), où périt l'élite de la noblesse française , l'autorité souveraine que les grands seigneurs usurpèrent ; toutes ces causes réunies mirent enfin à deux doigts de sa perte cet état si fertile et si florissant.

Charlemagne , par la guerre qu'il avait faite aux Saxons , s'était attiré un ennemi redoutable dans Godefroi , roi de Dannemarck . Il était beau-père de Witikind leur duc , qui , chassé

(1) Acad. de Caën , 1755.

(2) En 842.

de ses états par le monarque français , s'était retiré en Dannemarck pour implorer la protection de Godefroï. Ce prince arma pour le venger ; mais la terreur du nom de l'empereur , et le bonheur de ses armes dissipèrent bientôt ces ennemis , qui furent obligés de demander la paix , et de remettre à un autre temps le soin de leur vengeance. L'occasion ne tarda pas à se présenter ; la beauté et la fertilité du pays attirèrent bientôt du fond du Nord différentes troupes de Normands qui firent payer cher aux Français le succès des armes de Charlemagne. Ce nom de Normands , qui signifie *habitans du Nord* , était commun aux Danois , Suédois et Norvégiens.

Les historiens nous les représentent comme des hommes farouches , intrépides , endurcis à la fatigue , avides de sang et de rapine , et que la nécessité de quitter leur pays rendait encore plus intraitables , par le besoin qu'ils avaient de vivre aux dépens d'autrui.

Leur pays ingrat et presque toujours glacé⁽¹⁾ , mais prodigieusement peuplé , pouvait à peine fournir à la nourriture de la moitié des

(1) *Thom. VValsingen in hypodigmate Neustriæ. Mém. hist. et crit. de Mézerai, p. 11.*

habitans. Les pères choisissaient dans le nombre de leurs enfans celui qu'ils destinaient à être leur héritier; la loi forçait les autres à s'expatrier et à chercher ailleurs une subsistance que leur pays leur refusait.

Ces nombreuses peuplades, sous la conduite des chefs expérimentés, inondèrent la France au commencement du neuvième siècle; elles portèrent partout l'horreur et la désolation. Envain Charlemagne et Louis son fils avaient établis des vaisseaux gardes-côtes pour les éloigner de nos parages; les obstacles ne firent qu'irriter leur cupidité, et leur fureur s'augmenta par la destruction des faibles barrières qu'on avait opposées à leur violence.

Après ces cruelles exécutions, rassasiés de sang et chargés de butin, ils se retiraient dans leurs pays, ou bien ils allaient chercher d'autres victimes de leur cruauté.

Quelques-uns d'entr'eux avaient tâché de s'établir dans les provinces qu'ils avaient désolées; mais ils avaient trouvé pendant un siècle entier un obstacle insurmontable dans la valeur des Français. Hastinc, l'un de leurs chefs, avait cependant obtenu le comté de Chartres, mais c'était au seul Raoul ou Rhou qu'était

réserve l'honneur d'y faire un établissement solide.

Ce prince était fils de Guyon , souverain d'une partie du Bas-Dannemarck. Il avait pris sous sa protection une troupe de Normands , destinés à quitter leur patrie. Ce procédé déplut à Godefroi. Il y a bien de l'apparence que la valeur de Raoul , déjà reconnue , et le voisinage d'une troupe de braves , qui n'avaient rien à perdre , l'inquiétèrent ; peut-être même fut-il bien aise d'avoir ce prétexte pour s'emparer de ses états. Il résolut donc de les chasser par la force. Cette guerre dura cinq ans , et elle ne finit que par la mort de Guyon et de Gourin , l'un de ses enfans , qui furent tués dans une rencontre avec un grand nombre des leurs.

Raoul abbatu par cet échec , se sauva dans ses navires avec l'élite de ses troupes , et ne pensa plus qu'à chercher une nouvelle patrie sous un climat plus heureux.

Ce fut vers l'an 873 que ce prince sortit de Dannemarck et vint aborder en Angleterre (1). Les Anglais s'opposèrent à son débarquement ,

(1) *Rapin Thoiras* recule de quelques années son arrivée en Angleterre.

et ce ne fut qu'après avoir gagné deux batailles qu'il put s'établir dans le pays.

Ici nos historiens nous représentent Raoul incertain de ce qu'il deviendrait, voulant tantôt reprendre la route de Dannemarck pour revendiquer, les armes à la main, son bien et ses états, tantôt voulant achever de conquérir l'Angleterre, tantôt enfin jetant un regard d'envie sur la France, dont la richesse et la beauté le tentaient. Il fut enfin tiré de cette perplexité, par un songe divinement inspiré, car c'était le goût du temps, de faire intervenir le ciel dans les événemens qui paraissaient extraordinaires. Il rêva donc, disent nos chroniqueurs, que, couvert de lèpre, il avait été guéri par les eaux d'une fontaine de France; qu'une nombreuse troupe d'oiseaux de toute couleurs et de différent sexe se rangeait à son obéissance, et qu'après s'être lavé des mêmes eaux, ils faisaient leurs nids et se repaissaient des mêmes viandes que lui.

Ce songe, suivant l'usage ordinaire, eut plusieurs interprétations; mais aucune ne lui plut tant que celle que lui donna un prisonnier anglais. Il lui dit que la fontaine signifiait l'eau du baptême qui devait le laver en France, de la lèpre de ses péchés; les oiseaux étaient les

différens peuples auxquels il commanderait, qui , régénérés comme lui dans ces eaux salutaires, se repaîtraient des mêmes viandes spirituelles, et travailleraient à rebâtir les églises ruinées par ses compatriotes , et qui était représentées par les nids.

Cette explication lui fut d'autant plus agréable qu'elle flattait son inclination particulière de venir en France. La conquête lui en paraissait plus facile que celle du Dannemarck ou de l'Angleterre, dont les peuples étaient réunis contre lui.

Il s'affermir dans ce dessein, et prit le parti de rechercher l'amitié d'Alfred, roi d'Angleterre, dont il avait paru vouloir usurper la couronne. Il lui renvoya tous les prisonniers qu'il combla de faveurs, et les fit accompagner par un ambassadeur chargé de dire à l'Anglais qu'il était fâché de ce qui s'était passé, qu'il n'était point venu dans l'intention d'envahir ses états, mais seulement pour hiverner en ses ports, en attendant l'occasion favorable de passer en France, où son destin l'appelait ; que les vents l'avaient conduit chez lui, non comme ennemi, mais comme un homme qui cherche du secours ; que , s'il avait combattu contre ses gens, ce n'avait été que par nécessité, et

pour repousser la force par la force ; enfin , qu'il lui demandait son alliance et son amitié.

Un langage si modéré et si extraordinaire dans un vainqueur , rassura Alfrède , qui était inquiet du voisinage de ces étrangers , et à qui la perte de deux batailles faisait appréhender la ruine totale de son royaume. Il fut charmé d'en être quitte à si bon marché , et répondit aux prévenances du Danois ; il lui envoya sur le champ des ambassadeurs pour l'inviter à venir à sa cour ; ce qui fut accepté par Raoul. Les deux rois passèrent l'hiver dans les plaisirs ; ils y cimentèrent leur union et une amitié qui leur fut dans la suite également utile.

Raoul cependant ne perdait point de vue son projet. Au milieu des plaisirs de la cour il ne négligea point le radoub et le ravitaillement de ses vaisseaux , et , tout se trouvant en état , aux premiers beaux jours du printemps , il prit congé de son nouvel allié , et fit voile vers les côtes de la Neustrie , où il espérait prendre terre ; mais la Providence , avant de lui donner cette Province , voulait éprouver son courage , et le destinait à d'autres travaux. Une tempête cruelle partagea ses vaisseaux , et les mit longtemps en danger de périr. Ils se rejoignirent

cependant vers l'embouchure du Rhin, dans lequel ils entrèrent, et portèrent l'allarme chez les habitans des rives de ce fleuve.

Ceux de Spire, Worms et Mayence crurent avoir bon marché d'étrangers battus de la tempête, et qui étaient dans le désordre inévitable en pareille rencontre; et voulant venger sur Raoul les désastres que leur avaient causé auparavant d'autres troupes de Normands, ils se hâtèrent de l'attaquer, mais ce fut à leur perte; car après un long et rude combat, ils furent obligés de lui céder la victoire, et le laissèrent maître du champ de bataille et de leur pays, qu'il ravagea entièrement.

Cependant ces peuples, en fuyant, avaient emporté tous leurs vivres pour arrêter Raoul. Dans cette extrémité, il eut recours à son allié le roi d'Angleterre. Ce prince, fidèle à ses engagements, lui envoya sur-le-champ vingt-quatre vaisseaux chargés de vivres et de soldats volontaires anglais, qui étaient charmés de venir apprendre à vaincre sous un capitaine aussi brave et aussi expérimenté.

Ce renfort répandit la terreur sur les bords du Rhin, et ces peuples se crurent incapables de résister par eux-mêmes à un ennemi si dangereux. Dans cette détresse ils eurent recours à

leurs voisins, et demandèrent du secours à *Renier au Long-Col*, comte du Hainaut, et à *Rimbaud* ou Radbod, duc de Frise; mais leurs forces réunies ne rendirent que plus brillante la victoire que Raoul remporta sur eux, et ne retardèrent point ses progrès.

Il s'avança dans le pays, et pour se venger d'une résistance inutile, il le dévasta entièrement. Les églises furent le premier objet de sa colère; leurs richesses immenses furent pillées, ce qui fit donner aux Normands le surnom de *fléau de Dieu*.

Tant de victimes immolées à leur ressentiment n'assouvirent point encore leur vengeance. *Renier* et *Rimbaud* avaient osé prendre le parti des malheureux : il fallait en faire un exemple. *Raoul* passe dans la Frise. *Rimbaud*, dont l'armée avait été extrêmement affaiblie dans le dernier combat, fait à la hâte de nouvelles levées, enrôle tous ceux qui étaient en état de porter les armes, et vient hardiment présenter la bataille aux Normands. Mais que peut une multitude sans expérience contre des troupes aguerries et accoutumées à vaincre ? Raoul, dans cette occasion, ne prit conseil que de son courage : il ordonna à ses gens de se tenir serrés et d'attendre de pied ferme l'ennemi qui,

se confiant sur le nombre , donna tête baissée et sans ordre dans le piège qu'on lui avait tendu. Aussi les Frisons furent-ils totalement défaits ; Rimbaud leur duc, fut tué dans la mêlée, et les Normands firent une prodigieuse quantité de prisonniers.

Cette dernière perte leur ôta entièrement le courage : ils ne pensèrent plus qu'à implorer la clémence du vainqueur ; ils se soumirent à lui et offrirent de lui payer un tribut, ce qu'il accepta, et leur donna pour les gouverner, Sigefroi, l'un de ses lieutenans , qui acheva de se rendre maître du pays , et s'y établit si bien , que Charles le Gros , roi de France , fut obligé dans la suite de le lui céder entièrement à titre de royaume , que la mort lui enleva peu de temps après.

Renier ne fut pas plus heureux que Rimbaud. Raoul, après avoir subjugué les Frisons, tourna ses armes contre lui , et entra dans le Hainaut. La victoire se fixa pour lui. Il combattit le comte près de Bavay, et soumit ensuite ses principales villes. Valenciennes, Maubeuge, Beaumont ouvrirent leurs portes. Renier lui-même fut pris dans une embuscade qu'il avait dressée à Raoul, qui, de son côté, y perdit douze

chevaliers des premiers de son armée , lesquels furent pris par les *Hennuiers*.

La femme de Renier s'en servit fort à propos pour traiter de la rançon de son mari. Elle les renvoya à Raoul , chargés de présens considérables et de tout ce qu'elle avait pu ramasser d'or et d'argent dans son pays , en dépouillant même les églises de leurs meubles les plus précieux.

Raoul , frappé de cette action , ne voulut point se laisser vaincre en générosité ; il rendit la liberté à Renier , avec la moitié de ses présens , le renvoya dans ses états et s'en fit un ami , qui , par reconnaissance , lui jura de ne jamais prendre les armes que pour son service.

Ces brillantes expéditions n'ôtèrent point à Raoul l'idée de conquérir la Neustrie. Il remonte dans ses vaisseaux et vient chercher l'embouchure de la Seine, dans laquelle il entre (1), et débarque à Émendreville, au-dessus de Jumieges, où il y avait pour lors une chapelle de Saint-Vaast. Il y laissa le corps de Sainte Hermentrude, qu'il avait apporté de Frise. On dit même qu'il l'offrit sur l'autel ; soit qu'il eût déjà quelques principes de chris-

(1) Le 18 décembre 877.

ianisme, soit, comme il est plus probable, qu'il voulût par cet acte de piété gagner le cœur des Neustriens, pour les soumettre plus facilement.

Cette politique lui réussit. Les habitans de Rouen lui députèrent aussitôt leur archevêque Franco, pour se jeter entre ses bras, le suppliant seulement de les traiter avec douceur et justice, de se faire chrétien et de les laisser vivre suivant les lois de leur pays. Le prince, content de leur soumission, accepta leurs offres, et donna des ordres formels d'épargner un peuple qui se soumettait de si bonne grace.

Pendant qu'une partie des villes de Neustrie suivait l'exemple de la capitale, Raoul fit son entrée dans Rouen, par la porte Saint-Martin, et, pour contenir les habitans, prévenir toute révolte, et garder une conquête de si grande importance, il fit bâtir un château, où il laissa bonne et sûre garnison. Ensuite il marcha droit à Paris, après avoir emporté d'assaut Hasdans, aujourd'hui le Pont-de-l'arche, et passé la garnison au fil de l'épée.

Renaud, duc d'Orléans, et Hastenc, comte de Chartres, vinrent au devant de lui, et se campèrent au confluent de la rivière d'Eure et de la Seine.

Ce Hastenc était né en Champagne ; depuis long-temps il s'était joint aux Normands, et sa valeur l'avait rendu digne de les commander. Il avait à leur tête fait des ravages incroyables, et s'était rendu si redoutable, que l'empereur Charles le Chauve ne crut point acheter trop cher la paix et son amitié, par la cession du comté de Châtres.

Ce fut lui qui, à la tête des Normands qu'il commandait, prit et saccagea la ville de Lune, aujourd'hui *Porto venere*, sur la côte de Gênes, en Italie, par un stratagème dont on n'a point vu d'exemple. Arrivé devant cette ville, il envoya quelques-uns de ses gens demander à l'évêque du lieu la permission de s'y loger, pour se refaire des grandes fatigues qu'ils avaient essuyées sur mer, ajoutant que leur chef, vieux et mourant, demandait la grace du baptême. La charité et le zèle du prélat ne lui permirent pas de se défier de la bonne foi de ce pirate ; il lui accorda sa demande, et Hastenc, accompagné de l'élite de ses troupes, et porté par ses Normands comme un homme qui ne pouvait plus marcher, se fit baptiser avec tout l'éclat et la pompe que le peu de temps permit d'employer. Retourné à ses vaisseaux, il fit publier quelques jours après la nouvelle de sa

mort. Quelques principaux officiers de son armée vinrent prier l'évêque de lui rendre les honneurs de la sépulture qu'il méritait un prince nouveau chrétien, ajoutant que, près d'expirer, il avait légué des sommes considérables à son église. Leur demande leur fut accordée : on apporta Hastenc tout armé, dans un cercueil, accompagné de ses troupes en armes. L'évêque lui-même faisait la cérémonie, au milieu de laquelle Hastenc se jeta hors du cercueil, et ayant donné le signal convenu avec ses gens ; on fit un massacre horrible, et d'autant plus aisément que la curiosité avait en quelque façon rassemblé tout le peuple. Le pillage fut immense dans l'église et dans la ville ; et ce qui avait échappé à l'épée du traître fut conduit en esclavage.

Ce fut cet homme devenu l'ami des Français, que Renaud, duc d'Orléans, choisit avec deux autres seigneurs qui entendaient la langue danoise, pour parlementer avec Raoul, et savoir qu'elles étaient ses prétentions. Sa réponse fut des plus fières, et les étonna au point que le brave Hastenc, même, leur conseilla de ne point hasarder le combat sans un ordre exprès du roi. Cette timidité dans le comte de Chartres, fit soupçonner sa fidélité, et croire que

l'attachement qu'il conservait encore pour ses anciens compagnons , lui avait dicté cet avis , pour les favoriser sous main ; mais Renaud n'écoutant que son courage, résolut de livrer bataille.

Pendant ces pourparlers , les Normands employèrent utilement le temps à se fortifier dans leur camp , en sorte que lorsqu'ils furent attaqués par les Français , ils les repoussèrent avec perte et les obligèrent de fuir. Le chevalier Roland fut tué dans cette affaire. C'était un des premiers officiers de l'armée française , et qui avait le plus conseillé l'attaque. Raoul , profitant de sa victoire , poursuivit les fuyards jusqu'à Meulan , qu'il prit de force et pillâ. Il se trouva par cet avantage maître du plat pays. Il ravagea les deux bords de la Seine , et en enleva tout ce qu'il put trouver pour ravitailler ses navires ,

Cependant le duc d'Orléans fit de nouvelles levées dans l'intention de prendre sa revanche , et plein de la vengeance qu'il méditait , il vint attaquer les Normands à l'improviste , mais il eut encore le malheur d'être entièrement défait et d'y perdre la vie , ce qui fit dissiper son armée , dont la plus grande partie tomba entre les mains du vainqueur.

Tant de succès consécutifs enflèrent le cour-

rage de Raoul. Paris avait été l'écueil des armes de ses compatriotes; il résolut au printemps suivant d'en former le siège. Cette ville, composée seulement alors de ce qu'on nomme aujourd'hui la Cité, était naturellement défendue par la Seine qui l'entoure; bien pourvue d'ailleurs d'hommes et de vivres; elle résista pendant deux ans entiers à tous les efforts des assiégeans, qui furent enfin obligés d'en lever le siège, et de chercher des conquêtes plus faciles.

Dès le commencement du siège, Raoul avait détaché une partie de son armée sous la conduite du comte Bothon ou Boson, pour aller s'emparer de la ville de Bayeux, capitale du Bessin, qu'il regardait comme une entreprise aisée; mais elle fut vaillamment défendue par Berenger, comte du Bessin; il fit même Boson prisonnier; et le prix de sa liberté fut la levée du siège et une trêve d'un an qu'il lui accorda. Il fallait que le nom Normand fût bien redoutable alors, pour qu'un général dans les fers donnât encore des lois, et qu'on se contentât pour sa rançon d'une trêve d'aussi peu de durée. Malheureusement pour ceux de Bayeux elle expira dans le temps de la levée du siège de Paris, ce qui fit que Raoul tourna toutes ses forces contre cette ville infortunée. Elle ne put

résister cette fois à la bonne fortune des Normands conduits par Raoul. Elle fut emportée l'épée à la main, et souffrit tout ce qu'une ville prise d'assaut dans ce siècle barbare devait attendre de la fureur d'un soldat effréné. Tout le pays fut ravagé après la mort de son généreux défenseur, le comte Bérenger, et la belle Pope sa fille fut le partage du prince victorieux. Il la mit au nombre de ses femmes ou concubines, et en eut deux enfans : un fils qui lui succéda, et une fille.

Parmi tous ces avantages, Raoul ne pouvait oublier Paris. Plus cette ville était défendue avec vigueur, et plus il jugea digne de lui de la joindre à ses conquêtes : il résolut donc de tenter encore fortune de ce côté et de l'assiéger pour la seconde fois ; mais auparavant il prit Lisieux et Evreux, qu'il pillà et ravagea tout le pays par où il passa : il gagna en même-temps quelques seigneurs français. La crainte du pillage les fit aller au-devant de lui et promettre de lui payer tribut ; le plus grand nombre cependant demeura attaché à son roi, et cette fidélité sauva pour la seconde fois la capitale.

Tandis que Raoul était devant Paris, Alfred, roi d'Angleterre et son allié, lui envoya des ambassadeurs. Ses sujets révoltés voulaient le dé-

trôner, et il demandait un prompt secours. Raoul sacrifia sans peine la gloire qui lui serait revenue de la prise de Paris, à la reconnaissance et à l'intérêt d'un ami qui lui avait rendu de si grands services : peut-être était-il bien aise de trouver un prétexte honorable pour abandonner une entreprise, dont l'issue était au moins douteuse. Quoiqu'il en soit, avant que de partir il résolut de donner un assaut général, mais les Français se défendirent si bien, que les Normands se retirèrent avec perte, et remontèrent dans leurs vaisseaux pour voler au secours de l'Anglais.

L'arrivée de cette armée fit bientôt changer de face aux affaires d'Angleterre. Raoul, accoutumé à vaincre, fit plier tout ce qui s'opposait à sa valeur ; il reprit les places qu'Alfred avait perdues ; tout ce qui osa lui résister fut passé au fil de l'épée. Il contraignit enfin les rebelles de rentrer dans leur devoir, d'attendre tout de la clémence de leur souverain, et de lui prêter un nouveau serment de fidélité.

Un service si essentiel toucha sensiblement Alfred : sa reconnaissance le porta à vouloir partager son royaume avec Raoul, et à lui offrir telle portion de ses terres qu'il voudrait choisir ; mais il ne voulut rien accepter, et se

contenta de la permission d'emmener tous les volontaires Anglais qui voudraient suivre sa fortune. Cette permission lui fut d'autant plus facilement accordée, qu'Alfred était bien aise d'éloigner une jeunesse inquiète qui aurait pu lui susciter encore bien des affaires.

Cette expédition tint Raoul près de deux ans en Angleterre, après quoi il prit congé du roi, et repassa en France, où son armée considérablement augmentée se trouva en état de faire plusieurs entreprises à la fois. Il la partagea en trois. Une partie sous la conduite de Gelon son parent, fut destinée à entrer dans la Loire, et une autre partie dans la Garonne, sous les ordres du comte Bothon; tandis qu'avec la troisième il se réserva la Normandie qu'il ne pouvait perdre de vue, et où il était déjà bien établi.

Les deux premières divisions, pendant le cours de trois ou quatre années, firent des ravages affreux dans la Bretagne, la Touraine, le Maine et l'Anjou; toutes les villes qui tombaient entre leurs mains étaient impitoyablement brûlées; après qu'on avait massacré ou conduit en esclavage le peu d'habitans qui osaient y rester, car le plus grand nombre prenait la fuite à leur approche, emportant avec

eux les reliques des saints leurs protecteurs, qui étaient leurs effets les plus précieux.

Pendant ces expéditions, Raoul laissant ses vaisseaux à Rouen, dont il avait fait sa place d'armes, tourna ses pas vers Saint-Lô, petite ville du Bessin. Il y entra, disent quelques-uns de nos historiens, par trahison, le jour de la Toussaint, et massacra une partie des habitants, avec Algeronde, trente-sixième évêque de Coutances, qui s'y était retiré. Cette dernière conquête, qu'il fit vers l'an 890, lui assura tout le reste de la Neustrie, après quoi il se répandit comme un torrent dans la Picardie, et pilla Noyon, Beauvais, Amiens et Corbie. Delà, après avoir emporté Cambrai et Arras, il prit d'assaut la ville de Trèves, qu'il brûla : ensuite il passa à Metz, dont il fut obligé de combattre les habitants qui étaient venus à sa rencontre. Ils furent vaincus, et leur valeur ne servit qu'à augmenter sa gloire ; et le butin immense qu'il rapporta de ces expéditions fut mis en dépôt à Rouen, où il était en sureté, et où il fut bien aise de venir se reposer des fatigues qu'il avait essuyées.

Son voisinage remit l'allarme dans Paris, et le conseil de Charles-le-Simple, qui régnait alors en France, jugea à propos de lui demander une

trêve de quelque temps , pendant laquelle on aviserait aux moyens de faire une paix solide , et de délivrer le royaume d'un fléau qui le désolait depuis tant d'années.

Franco, Archevêque de Rouen, fut chargé de cette négociation. Il y avait déjà long-temps que ce digne prélat avait gagné la confiance de Raoul , qui savait estimer la vertu partout où elle se rencontrait. Mais dans cette circonstance il lui fut d'autant plus aisé de réussir que le Normand , dans un âge déjà avancé , commençait à se fatiguer de cet état violent de courses et de guerres continuelles, et que d'ailleurs ses soldats avaient besoin de quelque repos pour reprendre haleine.

La trêve fut donc signée entre les Français et les Normands, et il y eut une suspension d'armes de trois mois. Il y a même grande apparence qu'il s'en serait dès-lors suivi une paix solide, si les Français avaient été aussi esclaves de leur parole que ceux qu'ils traitaient de barbares. Mais Richard, duc de Bourgogne , et Ebles, comte de Poitou , leur persuadèrent que la faiblesse de Raoul l'avait seule déterminé à cette surséance, et qu'il était facile dans ces circonstances de se défaire d'ennemis aussi dangereux. Le succès ne répondit point à leurs

promesses ; ils portèrent personnellement la peine due à leur mauvaise foi, et Raoul les punnit, en faisant saccager, par ses lieutenans, la Bourgogne et l'Auvergne. Il les rejoignit peu de temps après à Saint - Benoît sur Loire , où , malgré cette jonction, il fut battu et obligé d'abandonner le butin et les prisonniers qu'il avait faits. Les chroniques de ce temps attribuent cette victoire à la protection miraculeuse de Saint-Benoît, qu'elles font même combattre en habit monacal, à la tête des escadrons français ; mais ceux-ci n'en tirèrent pas l'avantage qu'ils devaient en espérer ; c'est ce qui nous fait voir la grande différence qu'il y a entre des troupes aguerries et une milice, quelque nombreuse qu'elle soit, quand elle est sans ordre et sans discipline. Les Français ne faisaient alors la guerre qu'à leurs dépens et par corvées. Ils se décourageaient au premier échec. Le gain d'une bataille leur était de peu d'utilité, faute de savoir en profiter ; et leurs défaites, au contraire, qui étaient presque toujours des boucheries, les mettaient pour long-temps hors d'état d'agir, et laissaient leur pays ouvert et presque sans défense à la discrétion du vainqueur.

Ce fut sans doute par ces raisons, que mal-

gré la défaite de Saint-Benoît sur Loire, Raoul se trouva encore en état d'alarmer Paris, par le ravage qu'il fit aux environs. Il prit Etampes, Melun et Villeneuve, où il eut encore à combattre une nouvelle armée, ou plutôt une multitude prodigieuse de paysans mal armés et sans chef. Sa cavalerie seule eut tout l'honneur de cette journée, où le massacre fut si grand, que nos historiens assurent qu'il n'en resta point assez pour porter chez eux la nouvelle de leur défaite.

La prise et le pillage de Château-Dun, furent le fruit de cette victoire, après laquelle les Normands vinrent assiéger Chartres, qu'ils voulaient emporter d'assaut. Les assiégés se défendirent vigoureusement. Pour comble de bonheur pour eux, les Français et les Bourguignons, à qui ils avaient demandé du secours, arrivèrent dans le moment même de l'assaut, et chargèrent les ennemis par derrière. Ceux-ci se voyant enveloppés, ne songèrent qu'à vendre cher leur vie; il y en périt un grand nombre; Raoul s'enfuit à Rouen, et les autres se sauvèrent sur une montagne voisine, où ils se retranchèrent à la hâte.

Les anciens historiens font encore intervenir

le ciel au secours des Chartrains, et voici comment ils racontent cet événement :

« Pendant que les troupes étaient aux mains, Gosseume ou Josseume, évêque de Chartres, revêtu de ses habits pontificaux, sortit, disent-ils, à la tête des bourgeois, portant pour bannière une chemise de la vierge, qu'on conserve dans cette ville. A la vue de cette relique, Raoul et ses gens furent frappés d'aveuglement; la peur les saisit, et les Chartrains en firent un massacre épouvantable ».

Quoiqu'il en soit de ce miracle vrai ou supposé, les Normands n'avaient point encore couru autant de risque, et, si les Français avaient su tirer parti des circonstances, ils n'eussent été de long-temps en état de rien entreprendre.

Ebles, comte de Poitiers, à qui les Chartrains avaient demandé du secours, ne partagea point l'honneur de cette journée; il n'arriva que sur le soir, et il voulut du moins forcer ceux qui s'étaient retirés sur le mont *des Loges*; il les attaqua donc aussitôt que ses troupes furent rassemblées. Les Normands se battirent en désespérés, et ce fut leur salut; la nuit vint à leur secours, et le comte auquel le duc de Bourgogne et les Chartrains s'étaient joints, se contenta de les investir, espérant bien en avoir

bon marché le lendemain. Cependant les ennemis se voyant sans ressource, employèrent la ruse où la force devenait inutile. Tandis que les vainqueurs réparaient par le sommeil leurs forces épuisées par les combats de la veille, quelques Normands des plus hardis, par le conseil d'un chevalier Frison, qui était dans leur camp, passèrent doucement à travers les ennemis, puis revinrent à eux avec un grand bruit de trompettes, auquel ils joignirent le cliquetis de leurs boucliers. Les Chartrains, éveillés par ce bruit, furent saisis d'une terreur panique, croyant que c'était Raoul qui revenait au secours des siens, et la terreur de son nom sauva les Normands, qui, dans la première alarme, se firent jour à travers les ennemis, et passèrent sur le ventre de ceux qui voulaient s'opposer à leur retraite.

Lorsque le jour fût venu, les Chartrains s'aperçurent qu'ils avaient été trompés ; ils voulurent réparer leur honte, et poursuivre les fuyards ; mais ceux-ci, pour se mettre à l'abri de cette poursuite, avaient égorgé sur leur route tous les troupeaux, et autres animaux qu'ils avaient pu rencontrer, et après les avoir écorchés, ils avaient suspendu leurs peaux le long du chemin. Ce stratagème effraya telle-

ment les chevaux , que les poursuivans furent contraints de laisser les fuyards se retirer jusqu'à Rouen , où leur arrivée modéra le chagrin que Raoul avait de sa défaite.

Cet échec ne fit que redoubler le courage des Normands et les animer à la vengeance. Il leur fut d'autant plus facile d'en faire ressentir aux Français les cruels effets , que les divisions intestines de la cour de France , l'indolence de Charles le Simple qui régnait alors , et les vues ambitieuses de Robert , comte de Paris , laissaient un champ libre à leur fureur. Tout fut pillé et saccagé depuis Blois jusqu'à Senlis ; Paris seul en fut excepté , et ce fut toujours l'écueil des Normands.

Tant de ravages et de provinces désolées lassèrent à la fin la patience des Français. Les plus sensés sentirent bien que dans un royaume aussi divisé , et , sous un règne aussi faible , il devenait impossible de se défaire , par la force , d'hôtes aussi dangereux ; d'autant plus qu'on savait bien , et Raoul s'en était expliqué assez clairement , que son projet était de faire en France un établissement fixe , et qu'il ne mettrait bas les armes , et n'entendrait à aucun accommodement sans ce préliminaire.

Les états assemblés résolurent donc de lui of-

frir en paisible propriété, une province dont il était déjà le maître, et qu'il n'y avait plus d'apparence de pouvoir lui ôter. Ce fut encore Franco qui fut chargé de cette négociation. Il possédait la confiance de Raoul, et il avait depuis long-temps jeté dans son cœur les premières semences du christianisme. Il vint donc le trouver à Rouen, de la part de Charles, et lui proposa l'amitié de ce prince, sa fille Gisele en mariage, et la cession de la Neustrie, à charge seulement d'hommage envers la couronne de France; l'on n'y ajouta d'autre condition que de se faire chrétien.

Ces propositions furent acceptées par Raoul, et pour ratifier ce traité, on convint d'une entrevue des deux princes à Saint - Clair - sur - Epte; ils s'y trouvèrent au jour indiqué, chacun à la tête de son armée, la rivière entre eux deux.

Ce fut là que fut signée et acceptée la donation entière de la Neustrie, depuis les rivières d'Epte et d'Andelle jusqu'à la mer; et comme cette province était dénuée d'habitans, que le malheur des temps avait écartés, Raoul exigea qu'on lui céderait pour un temps la Bretagne, afin d'en tirer des vivres et des habitans. D'au-

très disent qu'on lui en céda seulement la souveraineté ou la suzeraineté.

Quoiqu'il en soit, Raoul fit en personne hommage de la Neustrie , qui depuis ce temps s'est appelé Normandie , du nom de ses nouveaux maîtres.

Il fiança aussi la princesse Gisèle ; mais comme elle était encore fort jeune, le mariage fut remis après le baptême du prince.

Gerlon ou Gélon, son proche parent, eut pour sa part le comté de Blois , et épousa une dame de la cour de Charles , et de lui sortirent les anciens comtes de Champagne.

Tous les articles arrêtés à l'entrevue de Saint Clair , furent exécutés par les Français et les Normands , avec toute la bonne foi possible. Raoul ramena à Rouen, Robert, comte de Paris, qui devait être son parrain au baptême. Ils furent reçus dans cette capitale avec de grandes démonstrations de joie ; et le nouveau duc traita le comte avec toute la magnificence dont on était capable dans ce temps-là.

Raoul , après s'être fait catéchiser par Franco, reçut enfin le baptême , et cette sainte action fut imitée par presque tous les Normands de sa suite. Le comte de Paris le tint sur les

fonds , et lui donna son nom de Robert, ce qui resserra les nœuds de leur alliance.

Après son baptême, le nouveau duc accomplit son mariage avec Gisèle. Il donna ensuite des marques de sa piété et de sa ferveur , par les grandes donations dont il enrichit les églises de Rouen , Bayeux et Evreux , et les abbayes de Saint-Denis et de Saint-Ouen , dont il obtint les reliques du roi de France , qui furent rapportées avec grande solennité.

Il récompensa libéralement les braves soldats et les capitaines qui l'avaient si bien secondé dans ses entreprises , et à qui il était redevable de la couronne ducale. Bothon fut fait comte du Bessin.

Après toutes ces dispositions il songea à repeupler sa province , que la guerre et la terreur du nom normand avaient rendue déserte. Il fit publier une abolition générale de tous les crimes , avec une promesse de donner des terres à tous ceux qui voudraient s'y établir ; et cet expédient réussit au point que dans peu d'années la Normandie , cette province si fertile , reprit son premier lustre.

L'année suivante , il eut quelques démêlés avec les Bretons , qu'il contraignit par la voie des armes , à lui faire hommage de ce duché.

Ce fut la dernière expédition militaire de Raoul : il ne s'appliqua plus qu'à régler son état par de bonnes lois. Il établit dans cette vue diverses cours de justice, entr'autres celle de l'échiquier ou parlement, qui ne se tenait cependant qu'aux temps et aux lieux indiqués par le prince, et c'est à cette année 913 ou 914, qu'on doit faire remonter l'origine et l'antiquité de cette cour souveraine, qui a conservé cette forme jusqu'en l'année 1499, que Louis XII la rendit sédentaire.

Il établit aussi l'office de grand sénéchal de Normandie, auquel ressortissaient tous les appels des vicomtes et baillifs; mais par provision seulement, et en attendant la séance de l'échiquier. Le larcin fut le crime qu'il fit punir le plus sévèrement, et c'est une chose surprenante que des peuples qui n'étaient accoutumés à vivre que de rapine et de brigandage, aient sitôt changé d'inclination, au point que nos historiens rapportent qu'une chaîne d'or, que le duc avait fait suspendre à un arbre, dans une forêt voisine de Rouen, et sur le bord d'un chemin, y demeura trois ans sans que personne osât l'enlever. Cette forêt se nomme encore aujourd'hui la *forêt de Roumare*, du nom de ce célèbre justicier. Il était si respecté de ses

sujets , que son nom seul , prononcé par une partie , suffisait pour amener l'autre en jugement , sans qu'on osât aller au contraire. Cette coutume s'est conservée jusqu'à nous dans toute sa force , et c'est ce que nous appelons *clameur de haro* ; par corruption de ces mots ; *ha Raoul !*

Cependant Raoul avançait en âge , et n'avait point d'héritiers de sa femme Giséle , morte quelque temps auparavant , de chagrin de la prison de son père Charles le Simple , et de quelques soupçons que son mari avait conçus de sa fidélité. Dégagé par cette mort des liens d'un mariage stérile , il songea à légitimer les enfans qu'il avait eu de la belle Pope , qu'il avait quittés lors de son baptême et de son mariage avec Giséle. Pour cet effet , il l'épousa solennellement , et ayant assemblé tous les comtes et barons du duché , il leur fit reconnaître Guillaume son fils , pour son héritier et son successeur.

Tous les seigneurs assemblés lui prêtèrent le serment de fidélité ; de ce nombre furent Alain et Béranger , comtes de Bretagne , et le jeune prince , de son côté , promit de garder leurs libertés , et de les maintenir en leurs privilèges.

Raoul , après avoir ainsi mis ordre à ses af-

faïres domestiques et à la succession au duché , vécut encore environ un an , et mourut en paix accablé d'ans , de travaux et comblé de gloire l'an 917. Il fut inhumé en la chapelle de Saint-Romain , dans l'église cathédrale de Rouen , avec cette épitaphe que les historiens nous ont conservée.

*Rollo ferus , fortis , quem Gens Normantica mortis
 Invocat articulo ; Clauditur hoc tumulo.
 Ipsi provideat tua sic clementia , Christe ,
 Te ut semper videat Cœtibus Angelicis.*

Quelques-uns ont dit que Maùrille , qui de moine de Fécamp , était devenu archevêque de Rouen , fit transporter son corps dans cette abbaye , où il lui fit ériger un tombeau vers l'an 1060 , avec une inscription qu'il fit mettre dessus en vers latins , rimés selon le goût du temps.

Raoul était né prince , mais ce ne fut qu'à son courage qu'il dut l'honneur de commander les braves normands qui l'accompagnèrent dans toutes ses expéditions. Il était d'une belle figure , d'un air fier et martial , affable avec ses amis , terrible à ses ennemis ; grand politique , mais fidèle à ses promesses ; diligent , infatigable et

connaissant bien le prix du temps: prompt à récompenser, inflexible à punir. L'honneur guida toujours ses châtimens ou ses bienfaits; il fut le mobile de toutes ses actions. Bon ami, il sacrifiait sans peine ses intérêts à ceux de ses alliés: ennemi redoutable, il n'abandonna jamais la vengeance que lorsqu'il vit ceux qui l'avaient offensé, soumis ou vaincus. Sa vie fut une chaîne perpétuelle de peines et de combats; il fit la guerre durant quarante ans, dont environ trente en France. Il y arriva comme un exilé, mais, par sa valeur et sa bonne conduite, il s'y fit un établissement brillant, dont sa postérité a joui pendant près de trois siècles.

S U R
LES TOURNOIS, LA TABLE RONDE,
ET LE VŒU DU PAON;

Par FONCEMAGNE *et* LACURNE-DE-SAINTÉ-
PALAYE (1).

IL arrive quelquefois dans nos assemblées que la lecture d'un mémoire, dont la longueur n'égale pas celle de la séance, occasionne un entretien relatif à l'objet qu'on y traite, et qui remplit utilement ce qui reste de temps à s'écouler, jusqu'à ce que la compagnie se sépare, Dans ces sortes d'entretiens, on examine de vive voix des questions incidentes ou principales. Chacun fournit sa citation ou sa remarque : l'une conduit à l'autre ; la conversation s'anime, mais comme elle a toute la liberté qui lui est propre, il y règne souvent ce désordre que n'ont pas des discussions par écrit, où tout s'enchaîne et se suit méthodiquement. Pour y remédier, quelqu'a-

(1) Ext. de l'Ac. des Insc., t. XVIII.

cadémicien au fait de la matière, et plus souvent le secrétaire se charge d'en rapporter le précis dans la séance suivante.

Nous devons à cet usage, exactement pratiqué par M. de Boze, plusieurs articles intéressans recueillis par ses soins, et qu'il a de temps en temps insérés dans l'Histoire de l'académie. C'est un exemple que nous nous proposons de suivre autant qu'il nous sera possible.

Dans une séance de l'académie, il s'éleva une discussion sur quelque point de l'Histoire de France, dans laquelle il s'agissait incidemment de nos anciens usages militaires; elle fit naître un entretien sur les tournois et la chevalerie. M. de Foncemagne offrit de le résumer; il était naturel qu'il s'en chargeât, puisqu'il avait eu la principale part à la conversation, qui se trouvait rouler sur un des objets de ses études. Voici le résultat d'une partie de son travail; il embrasse sommairement deux questions qui concernent, l'une l'époque de l'institution des tournois, et l'autre celle à laquelle les événemens historiques commencent à nommer les chevaliers de la table ronde.

1.^o De quel temps, dit M. de Foncemagne, est l'institution des tournois? Il ne tiendrait qu'à nous de faire remonter l'origine des tour-

nois jusqu'au milieu du 9.^e siècle, et d'en attribuer l'établissement au fils de Louis le Débonnaire. L'historien *Nithard* parle ainsi des combats ou des jeux, dont les deux frères, Louis le Germanique, et Charles le Chauve, se donnèrent plusieurs fois le spectacle vers l'année 842 ; après avoir juré cette alliance qui est devenue si célèbre par la formule de leur serment. *Ludos etiam hoc ordine soepe causâ exercitii frequentabant..... subsistente hinc inde omni multitudine, primum pari numero Saxonorum, Vasconorum, Austræsiarum, Britan-norum, ex utraque parte veluti invicem adversari sibi vellent, alter in alterum veloci cursu ruebat..... et plus bas, eratque res digna..... spectaculo.*

Quoiqu'il paraisse assez clairement, par la suite du texte de *Nithard*, que l'Allemagne fût le théâtre de ces jeux, les Allemands qui s'attribuent l'invention des tournois, n'ont cependant pas osé appuyer leur prétention sur ce passage, peut-être parce que ces deux princes étaient français ; ils disent donc que l'empereur Henri I, surnommé l'Oiseleur, qui mourut en 936, en fut l'auteur : quelques-uns, avec plus de fondement, en font honneur à un autre Henri, qui est postérieur d'un siècle au premier. En ca

cas les Allemands auraient peu d'avantage sur les Français, chez qui l'on voit les tournois vers le milieu du II.^e siècle, par Geoffroi, seigneur de Preuilli en Anjou. *Anno 1066*, dit la Chronique de Tours, *Gaufridu de Pruhaco, qui torneamenta invenit, apud Andegavum occiditur.*

Nous gagnerions près d'un demi siècle, si nous voulions adopter ce qu'on lit dans la Chronique de *Lambert d'Ardres*, citée par M. du Cange, que Raoul, comte de Guines, étant veu en France, pour fréquenter les tournois, y reçut un coup mortel ; car M. du Cange prouve que Raoul vivait quarante ou cinquante ans avant le seigneur de Preuilli.

De ce petit nombre d'observations il s'ensuit deux choses ; l'une qu'à prendre la date la moins ancienne, qui est celle de Geoffroi de Preuilli, mort en 1066, les tournois étaient connus en France, vers le milieu du onzième siècle ; l'autre, que les Français pourraient être fondés à disputer aux Allemands l'honneur d'avoir institué les tournois. Et par rapport à ce dernier point, j'ajouterai qu'un historien étranger parlant des tournois, les appelle des combats français, *confictus Gallici* ; tant il était persuadé qu'ils étaient nés en France. *Henri-*

cus rex Anglorum junior, dit Mathieu Paris, sous l'an 1179, mare transiens, in conflictibus Gallicis et profusioribus expensis triennium peregit, regique majestate prorsus deposita, totus est de rege translatus in militem.

Deuxième question. En quel temps les monumens historiques commencent-ils à parler des chevaliers de la Table ronde ; et quel est à peu près la date de l'institution de cette chevalerie ?

Il faut remarquer d'abord que le nom de tournois, *hastiludium*, était générique, qu'il renfermait plusieurs espèces d'exercices ou jeux militaires, et que la Table ronde était une de ces espèces. Un passage de *Mathieu Paris* sera la preuve de cette observation. *Milites.....* dit cet écrivain, sous l'an 1252, *constituerunt unanimiter, non ut in hastiludio illo quod communiter.... Torneamentum dicitur, sed potius in illo ludo militari qui mensa rotunda dicitur, vires suas attentarent* : où l'on voit *Mensa rotunda* et *Torneamentum*, opposés l'un à l'autre comme deux espèces distinctes et comprises sous le nom plus étendu d'*hastiludium*.

Le *P. Ménestrier* a dû entendre ainsi ce passage, qu'il n'a cependant pas cité. La Table ronde, dit-il, était une espèce de fête d'armes,

comme les joutes et les tournois. Sans doute on la nomma Table ronde, de ce que la fête commençait par un festin où les chevaliers étaient assis autour d'une table ronde, afin de prévenir toute dispute sur les rangs ; ou bien de ce que les lices étaient en forme d'amphithéâtre.

Cette observation supposée, je pense que l'espèce peut être de même date que le genre ; c'est-à-dire que l'institution de la Table ronde peut être aussi ancienne que celle des tournois. *Albéric des Trois Fontaines* en parle sous l'année 1135, comme d'une chose qui n'était pas nouvelle alors, et c'était le temps où il vivait : *Rex Navarræ rediens in campaniam cruce signatur, et cum eo multi Barones ; Flandriæ Barones apud hesdinium, ubi se exercebant ad tabulam rotundam, cruce signantur*. Ce passage fortifie d'ailleurs la conséquence que j'ai tirée de celui de *Mathieu Paris*, et montre que la table ronde était originairement, non pas un ordre de chevalerie, mais une sorte de fête ou de jeu militaire. On put dans la suite donner aux chevaliers qui y assistaient le nom de chevaliers de la table ronde,

Mais ne pourrait-on pas aller plus loin, et dire par exemple, que la table ronde doit

être aussi ancienne que le plus ancien ordre de chevalerie ? L'usage de manger autour d'une table de figure ronde, put et dut, peut — être , s'introduire aussitôt que l'on vit s'établir les assemblées de chevalier. Or le plus ancien ordre connu est, je pense , celui du *bain* ; c'est du moins celui en faveur duquel j'ai actuellement de plus anciens témoignages. *Le Moine de Marmoutier* , dans la vie de Geoffroi, comte d'Anjou, qui épousa Mathilde, fille de Henri I^{er}, roi d'Angleterre, rapporte que Geoffroi alla trouver Henri à Rouen , pour être fait chevalier du bain. Ce fait doit être du commencement du douzième siècle. Henri monta sur le trône en 1100. Au reste, l'ordre du bain semble avoir pris naissance en Angleterre; et c'est aussi en Angleterre que les romanciers ont prétendu qu'avait été institué l'ordre de la table ronde , par le fabuleux *Artur*. Pourquoi ne dirait-on pas que ces deux ordres n'en sont réellement qu'un seul dans l'origine , tantôt appelé l'ordre du bain, parce que le *bain* était une des cérémonies prescrites à celui qui devait être armé chevalier, tantôt appelé l'ordre de la *Table ronde* , à cause de l'usage de manger autour d'une table de figure ronde ? Pourquoi même ne penserait-on pas que ni l'un ni l'autre ne sont dans

l'origine de vrais ordres, et qu'il a plu aux romanciers d'ériger en ordre de chevalerie, certains usages qui étaient propres aux chevaliers. Le peu que je viens de dire suffira pour donner une idée de l'étendue de la matière.

Dans les temps de chevalerie, l'engagement de concourir aux entreprises militaires était scellé par des actes religieux. Soit qu'on s'enfermât dans une place pour la défendre, soit qu'on l'investît pour l'attaquer, soit enfin qu'en pleine campagne, ou se trouvant en présence de l'ennemi, des sermens inviolables et des vœux, dont rien ne pouvait dispenser, obligeaient également les chefs, et ceux qu'ils commandaient à répandre tout leur sang plutôt que de trahir ou d'abandonner les intérêts de l'Etat.

Le plus authentique de tous les vœux (1) était celui que l'on appelait le vœu du paon (2) ou du faisan. Ces nobles oiseaux,

(1) Ext. de l'Ac. des Insc., t. XX, troisième mémoire de *Lacurne*, sur l'ancienne Chevalerie.

(2) Au sujet de ce vœu, voyez le roman intitulé : *Des Vœux du Paon et le Retour du Paon*, manuscrit du roi, n. 7973, 7989, 7990 et 7990 bis.

Le paon avait été anciennement très-considéré, à l'occasion d'un seigneur de Montmorenci, qui, du temps

car on les qualifiait ainsi , représentaient parfaitement, par l'éclat et la variété de leurs couleurs , la majesté des rois et les superbes habillemens dont ces monarques étaient parés pour tenir ce que l'on nommait *tinel* , ou cour plénière. La chair du paon ou du faisan était , si l'on en croit nos vieux romanciers , la nourriture particulière des preux et des amoureux. Leur plumage avait été regardé , par les dames des cercles de Provence , comme le plus riche ornement dont elles pussent décorer les troubadours ; elles en avaient tissé les couronnes qu'elles donnaient , comme la récompense des talens poétiques , consacrés alors à célébrer la valeur et la galanterie. Enfin , selon *Mathieu Paris* , une figure de paon servait de but aux chevaliers qui s'exerçaient à la course des chevaux et au maniement de la lance.

Le jour donc que l'on devait prendre l'engagement solennel , un paon ou bien un faisan , quelquefois rôti , mais toujours paré de ses plus belles plumes , était apporté majestueusement par des dames ou par des demoiselles , dans un grand bassin d'or ou d'argent , au milieu de la nom-

de Philippe-le-Bel , portait sur son timbre cet oiseau faisant la roue. *Généalogie de la maison de Montmorenci* , par Duchesne. (Note de M. de la Curne.)

breuse assemblée de chevaliers convoqués. On le présentait à chacun d'eux, et chacun faisait son vœu sur l'oiseau; ensuite on le reportait sur une table, pour être enfin distribué à tous les assistans. L'habileté de celui qui tranchait consistait à le partager de manière que tous pussent en avoir. L'auteur de l'ouvrage intitulé *les Vœux du paon*, qui tout romancier qu'il est, n'avance rien en cela que de vraisemblable, nous apprend que les dames ou demoiselles choisissaient un des plus braves de l'assemblée pour aller avec elles porter le paon au chevalier qu'il estimait le plus preux. Le chevalier choisi par les dames mettait le plat devant celui qu'il croyait mériter la préférence, coupait l'oiseau et le distribuait sous ses yeux. Une distinction si glorieuse, attachée à la plus éminente valeur, ne devait s'accepter qu'après une longue et modeste résistance. Ainsi que les chevaliers de l'ordre du Saint-Esprit protestent qu'ils n'en sont pas dignes, le chevalier à qui l'on déferait l'honneur d'être reconnu pour le plus valeureux, paraissait toujours croire qu'il l'était moins que personne. Pour satisfaire pleinement le lecteur sur le détail de cette cérémonie singulière, je vais la rapporter en abrégé, telle qu'on la fit à Lille, en 1453, à

la cour de Philippe-le-Bon , duc de Bourgogne, pour la croisade contre les Turcs qui venaient d'achever la conquête de l'empire d'Orient par la prise de Constantinople. *Mathieu de Couci* et *Olivier de la Marche*, témoins oculaires de cette fête , nous en ont laissé une description très-ample et très-détaillée.

Le temps nécessaire pour les apprêts et pour attendre les chevaliers , s'était passé en divers festins donnés par les principaux seigneurs. Le dernier fut celui du duc de Clèves , où l'on proclama le banquet de son oncle , le duc de Bourgogne, qui devait se donner dix-huit jours après , suivant la coutume. Par un degré fait exprès, une dame monta sur la table où le duc de Bourgogne avait pris place , se mit à genoux devant lui , et posa sur la tête de ce prince un chapelet , c'est-à-dire une couronne ou guirlande de fleurs. L'usage d'offrir dans les bals un bouquet à la personne qui doit donner le bal suivant , est apparemment un reste de l'ancienne coutume.

Cette première cérémonie fut l'annonce des hauts-mystères de religion et de chevalerie qui devaient se manifester dans le banquet , où le duc de Bourgogne réunit toute sa cour et toute la noblesse de ses états.

Enfin le jour du banquet arriva. Si la magnificence du prince fut admirée dans la multitude et l'abondance des services , elle éclaira surtout dans les spectacles , connus alors sous le nom d'entre mêts , qui rendirent la fête et plus amusante et plus solennelle. On vit paraître dans la salle diverses décorations , des machines, des figures d'hommes et d'animaux extraordinaires ; des arbres, des montagnes , des rivières , une mer , des vaisseaux. Tous ces objets entremêlés de personnages, d'oiseaux et d'autres animaux vivans , étaient en mouvement dans la salle et sur la table , et représentaient des actions relatives au dessein que le duc avait formé. C'étaient les fêtes du palais d'Alcine de notre ancienne cour. On ne peut imaginer sans étonnement qu'elle devait être l'étendue de cette salle, qui contenait une table si spacieuse, ou plutôt un vaste théâtre, avec tout le terrain nécessaire pour faire mouvoir tant de machines et tant de personnages, sans compter la multitude de convives et la foule des spectateurs.

Tout-à-coup entra un géant, armé en Sarasin de Grenade et à l'antique ; il conduisait un éléphant qui portait un château dans lequel était une dame éplorée et vêtue de longs habits

de deuil , en forme de religieuse ou de femme dévote. Quand elle se vit dans la salle , au milieu de l'assemblée , elle récita un triolet pour ordonner au géant d'arrêter ; mais celui-ci la regardant d'un oeil fixé , continua sa marche jusqu'à ce qu'il fût arrivé devant la table du duc. Dans ce moment , la dame captive , qui représentait la religion , fit une longue complainte en vers , sur les maux qu'elle souffrait sous la tyrannie des infidèles ; elle se plaignit de la lenteur de ceux qui devaient la secourir et la délivrer. Cette lamentation finie , Toison d'Or (roi d'armes de l'ordre de la Toison) précédé d'une longue file d'officiers d'armes , portant sur le poing un faisan en vie , orné d'un collier d'or , enrichi de pierreries et de perles , s'avança vers le duc de Bourgogne , et lui présenta deux demoiselles , dont l'une était Yolande , fille bâtarde de ce prince , et l'autre Isabeau de Neufchâtel , fille du seigneur de Montaignu , chacune accompagnée d'un chevalier de la Toison-d'Or ; en même-temps le roi d'armes offrit au duc l'oiseau qu'il portait , au nom des mêmes dames qui se recommandaient à la protection de leur souverain ; *afin* , disent les auteurs de la relation , *de se conformer aux anciennes coutumes , suivant lesquelles ,*

dans les grandes fêtes et nobles assemblées, on présente aux princes, seigneurs et nobles hommes, un Paon, ou quelque autre noble oiseau, pour faire des vœux utiles aux dames et demoiselles qui implorent leur assistance. Le Duc, après avoir écouté attentivement la requête du roi d'armes, lui remit un billet dont la lecture fut faite à haute voix, et qui commençait par ces mots : Je voue à Dieu mon créateur tout, premièrement, et à la très-glorieuse Vierge sa mère, et après aux dames et au faisan, etc. Le reste contenait des promesses authentiques de porter la guerre chez les infidèles, pour la défense de l'Église opprimée. Mathieu de Couci, et Olivier de la Marche, ne laissent point se retirer la dame et son cortège, sans expliquer tous ces personnages allégoriques, et le château, qu'ils disent être le château de la foi. Le vœu du duc fut un signal auquel toute sa cour répondit par d'autres vœux diversifiés à l'infini : chacun tendait à signaler son courage contre les Turcs, par quelque exploit rare et singulier, soit seul, soit avec un autre chevalier qui faisait le même vœu, peut-être en vertu de quelque une des associations ou fraternité d'armes dont nous parlerons dans la suite. Tous s'imposaient des pénitences arbitraires, qu'ils juraient de conti-

nuer jusqu'à l'entier accomplissement de leur vœu. Les uns, par exemple , devaient ne point coucher dans un lit ; les autres ne point manger sur nappe ; ceux-ci s'abstenir de viande ou de vin certains jours de la semaine ; ceux-là , ne porter jamais certaine partie de leur armure , ou la porter jour et nuit , et quelques autres se vêtir d'étamine ou de haire, etc.

La conclusion des vœux fut célébré par un nouveau spectacle. Une dame vêtue de blanc , en habit de religieuse, et portant sur ses épaules un rouleau dans lequel était écrit en lettres d'or, *Grâce-Dieu*, vint remercier l'assemblée, et présenter douze dames conduites par autant de chevaliers. Ces dames, qui figuraient différentes vertus , dont chacune portait son nom sur l'épaule, dans un billet ou brevet, devaient être les compagnes du voyage, pour en assurer le succès. Elles passèrent successivement en revue , et présentèrent l'une après l'autre leur brevet à *Grâce-Dieu*, qui en faisait lecture, et récitait à chaque fois un couplet de huit vers. Il n'est point hors de propos de les nommer ici, pour faire encore mieux connaître quelles vertus constituaient le parfait et véritable chevalier : foi, charité, justice, raison, prudence,

tempérance, force, vérité, largesse, diligence, espérance et vaillance étaient leurs noms ; *et toutes enfin commencèrent à danser en guise de momeries et à faire bonne chère, pour remplir et rachever plus joyeusement la fête.*

SUR L'USAGE

DES ANCIENS ET DES MODERNES,

De proposer des Énigmes à deviner ou à résoudre.

Par Dom PERNETTY (1).

LES anciens, surtout les Orientaux, ne présentaient leurs pensées, leur morale, leurs connaissances dans la physique, dans la métaphysique, et même dans la religion, que sous le voile de l'apologue, de l'allégorie, des fables, des énigmes ou des hiéroglyphes. Soit que ce goût pour le mystérieux fût un effet du climat, soit qu'il fût inné chez eux, ils semblaient l'avoir sucé avec le lait. Les Egyptiens, les Phéniciens, les Grecs, les Chinois, et les autres nations, même les moins policées, dès la jeunesse, se faisaient un devoir de ne pas s'expliquer simplement et naturellement (2); peut-être vou-

(1) Ac. de Berlin, t. XVI. 1773.

(2) *Omnes tam barbari quam Græci veritatem ænig-*

laient-ils par-là montrer de la subtilité d'esprit ; peut-être aussi les plus éclairés avaient-ils dessein de ne pas mettre à la portée de tout le monde, ce qu'ils croyaient devoir cacher au peuple, sous le voile du mystère, afin qu'il n'y eût qu'un petit nombre d'initiés qui en connus-
sent le véritable sens. On voulait que tous les objets, jusqu'aux préceptes les plus froids et les plus didactiques, fussent annoncés avec un ton de grandeur, ou présentés par des discours énigmatiques, qui en imposassent aux têtes, même les plus raaisies.

Plusieurs causes également puissantes paraissent avoir influé sur l'invention et l'usage de cette manière d'enseigner et d'écrire obscurément. Ce goût pour le mystère, devenu général, par l'éducation, et comme naturel chez les Orientaux, se trouvait étayé par l'amour propre et nourri par la jalouse politique des lettrés et des législateurs, qui voulaient se réserver la connaissance des choses ; joignez à cela le mé-

*matibus et symbolis et allegoriis itidem et metaphoris aliis-
que modis consimilibus tradiderunt. Clemens Alexandr.
Strom., lib. V.*

*Populum fabulis pascebant sacerdotes ægyptii, ipsi
autem sub nominibus deorum patriorum philosophabantur.
Origenes contræ Celsam.*

pris pour le vulgaire, qu'ils affichèrent dans ce temps-là, comme dans la suite. Seuls dépositaires de l'histoire, de la théologie, des connaissances physiques et métaphysiques, de la médecine et de la morale, comment se seraient-ils généreusement dépouillés de cette considération, de cette estime, de ce respect, et de cette immense autorité qu'ils s'étaient acquis? Ils voilaient la face de la vérité, comme n'étant pas faite pour être connue du peuple, ou comme s'il était honteux pour elle de se montrer telle qu'elle est.

L'énigme était chez les anciens, une proposition exprimée en termes équivoques; on la proposait à deviner. Chez les modernes, c'est une petite pièce dans le même goût, le plus souvent en vers où, sans nommer la chose qui en fait l'objet, on la désigne obscurément par ses causes, ses effets, ses propriétés, et par des expressions tellement équivoques, qu'il est très-aisé de prendre le change.

L'invention de l'énigme a donc pour elle la gloire de l'antiquité, puisque les rois orientaux, dès les temps les plus reculés, se faisaient un mérite d'en proposer et d'en résoudre. Mais cette espèce de jeu d'esprit, quand il n'avait que la subtilité pour principe, était-elle bien propre

à établir le mérite et la gloire d'un monarque ?

D'autres motifs paraissent un peu mieux fondés. Dans ces premiers temps, où les connaissances des hommes par rapport à la physique et à la métaphysique étaient peu étendues, les propriétés des êtres n'étant que d'un très-petit nombre, la difficulté de s'expliquer clairement, on l'envie de cacher au vulgaire au moins une partie de ces connaissances, fit imaginer à ceux qui se donnaient le nom de sage, les allusions, les paraboles et les énigmes, pour se rendre d'autant plus estimables, que leurs connaissances seraient moins communes.

On vit donc la mode, je pourrais dire la manie des énigmes en vigueur, même parmi les Hébreux, comme chez les autres nations. On se présentait, ou l'on s'envoyait des énigmes à résoudre, pour éprouver la sagacité les uns des autres ; on attachait des récompenses à leurs véritables interprétations, et l'on décernait des peines contre ceux qui entreprenaient de les résoudre et qui n'y réussissaient pas.

Cet usage tomba insensiblement en désuétude et en discrédit, pour ne se relever et ne paraître avec un certain éclat que dans le 17.^e siècle. On commença alors à mettre dans la composition des énigmes plus de finesse et de goût ;

les gens de lettre un peu distingués, du siècle dernier, se laissèrent même entraîner au torrent de cette mode.

Pour interdire au commun des hommes tout espoir d'acquérir l'intelligence des oracles de la religion, des principes fondamentaux des arts et des sciences, les prêtres égyptiens inventèrent l'écriture hyéroglyphique ; ils enseignèrent presque tout dans l'obscurité des fictions et des énigmes, qui, sous le nom de mythologie, ou d'art d'imaginer et de débiter des fables, contenaient souvent de grandes vérités et des savantes instructions. Les Grecs et les Juifs, dans leurs voyages en Égypte, avaient appris les sciences et les arts qui y étaient en vigueur, ils imitèrent les Égyptiens dans leur manière de les enseigner.

Il est donc certain que l'usage, non-seulement de proposer des énigmes, mais d'envelopper de ses voiles toutes les sciences est très-ancien. Les Égyptiens amusaient le peuple par des fables, et cachaient leur philosophie sous le voile des noms des divinités de leur pays. *Philon* déclare même nettement, dans la vie de Moïse, que ce législateur des Hébreux y avait appris la géométrie, la musique, la philosophie symbolique, l'astronomie et les mathématiques. *Saint-*

Thomas d'Alexandrie, liv. 1 de *Strom*, sexprime dans les mêmes termes que *Philon*, et y ajoute la médecine et la connaissance des hiéroglyphes, que les prêtres n'enseignaient guère qu'aux enfans des rois du pays et aux leurs propres.

On peut juger par là, de l'estime quel'on faisait des énigmes, des symboles, des hyéroglyphes et des fables. Ce goût passa des maîtres aux disciples, et de là aux peuples. Une infinité d'auteurs en rendent témoignage. Il est à croire qu'ils trouvaient un vrai plaisir dans cette manière d'enseigner mystérieusement les sciences, puisqu'elle a duré si longtemps, et que les prêtres, les laïques, les rois et les sujets, les femmes même cherchaient à s'y distinguer.

Il serait plus que difficile de distinguer le temps où l'on a commencé à employer les énigmes pour voiler sa pensée, et quelle est la nation qui, la première, en a fait usage? Les plus anciens auteurs n'en disent rien; on en trouve même fréquemment dans leurs ouvrages. C'est ce qui a donné la torture à ceux qui ont entrepris de les commenter pour les rendre plus intelligibles. Nous ne pouvons au moins douter, et les monumens les plus anciens nous autorisent à le croire, que les énigmes ne fussent

beaucoup à la mode, chez les Egyptiens , chez les Phéniciens , les Hébreux et les Arabes. On n'oserait encore assurer si les Hébreux portaient cette façon de parler chez les Egyptiens, ou si les Hébreux la trouvèrent établie en Egypte. Il me semble cependant qu'il n'est guère vraisemblable , qu'une seule famille , telle que celle de Jacob , ait pu l'introduire dans un pays où elle ne fut d'abord que précairement, où elle fut dans la suite si méprisée, où enfin cet usage était déjà fort connu , puisque la théologie même et la philosophie des Egyptiens, n'étaient du temps de ce patriarche des Israélites , qu'un tissu de fables et de fictions.

On sait d'ailleurs que chez eux les arts mêmes , ainsi que les sciences ne s'enseignèrent peut-être jamais que par des énigmes , des hiéroglyphes et des symboles, parce qu'ils faisaient mystère de tout. Etais-ce simplement par goût, était-ce pour donner un certain relief à leurs discours, ou pour faire parade d'esprit et de subtilité, ou enfin pour ôter au peuple le moyen de pénétrer dans les sciences , en leur cachant sous le voile du mystère la voix qui y conduit? Je croirais que tous ces motifs y ont eu bonne part. On peut consulter là - dessus S.

Clément d'Alexandrie, l'*OEdipe égyptien* du *P. Kircher*, ainsi que son Obélisque de Pamphile. On voit dans ces auteurs, et dans tous ceux qui ont traité ces matières - là, combien les prêtres égyptiens étaient réservés dans l'enseignement de leurs sciences, et que lorsqu'ils faisaient tant que de se relâcher là-dessus, à l'égard de quelqu'un, ils commençaient toujours à enseigner par des énigmes, des paraboles, etc., dont ils donnaient ensuite l'explication.

Salomon se fit une grande réputation de science et de subtilité, tant à proposer des énigmes qu'à les expliquer. Cette réputation s'étendit jusque dans les parties méridionales de l'Asie et de l'Afrique. Dans l'un des royaumes de ces pays-là régnait la reine Saba, comme nous l'apprend l'Ecriture sainte (1 roi, ch. 10. et dans le 2°. liv. des Chroniques, chap. 9.). Cette reine, dit-on, sur la réputation de *Salomon*, partit de ses états avec une suite d'hommes, de chameaux, et munie d'une quantité immense de présens de toute espèce. Elle eut diverses conférences avec ce roi des Juifs, admira la subtilité de son génie, sa science en tout genre, et lui donna des présens, après avoir

eu de lui l'interprétation des énigmes qu'elle lui avait proposées.

On ignore quel était précisément le pays où régnait Saba. Les uns pensent que c'était l'Éthiopie, d'autres la Perse, d'autres la Chaldée mais cette incertitude même des auteurs prouve que l'usage des énigmes était de mode dans tous ces pays-là.

Cette reine a passé pour si ingénieuse dans ce genre, que plusieurs l'ont prise pour la femme qui fut nommée la sybille de Perse. Varron lui donne le premier rang (1). Berosé de Babylone fut son père, suivant d'autres, et on l'a aussi nommée la sybille de Lenner, que l'on dit avoir passé de Babylone en Italie. Si l'on comparait bien les auteurs entr'eux, on serait tenté de penser que la sybille Erytrée, celle de Phrygie, celle de Cumes et celle de Perse ne furent toutes qu'une et même personne. Pau-

(1) *Post denuo in fatidicarum foeminarum numerum conscripserunt hebræi, qui supra Palestinam sunt, gentilem suam sabam nomine, quam Beroso patre, matre Erymanthe genitam tradunt.*

Suidas aussi en parle en ces termes : *Sibylla Chaldaea, quæ a quibusdam hebræa nominatur et persica, suo nomine sambahthe dicta, a beatissimo Noa oriunda, de Alexandro magno vaticinata est; cujus meminit Nicenor, qui vitam Alexandri conscripsit.*

sania (*in Phocæis*), avance qu'elle eut beaucoup de relation avec les Hébreux , dans les livres desquels elle apprit , dit-il , beaucoup de choses , et qu'ils la nomment Saba.

Salomon regardait les hiéroglyphes , les proverbes et les énigmes comme un objet digne de l'étude d'un homme sage. Il s'adonnera , dit-il , prov. chap. 1 , aux paraboles , il s'appliquera à interpréter les expressions , les sentences et les énigmes des anciens sages ; il pénétrera dans les détours et les subtilités des paraboles , il discutera les proverbes , pour y découvrir ce qu'il y a de plus caché , etc.

Revenons aux Egyptiens. Tout avait chez eux un air de mystère ; leurs maisons , leurs temples , leurs instrumens , les habits même qu'ils portaient dans les cérémonies de leurs culte , dans les pompes et fêtes publiques étaient , pour ainsi dire autant d'énigmes à deviner pour les étrangers ; leurs gestes étaient des symboles et des représentations de quelque chose de grand.

Ils avaient puisé ce goût dans les instructions du plus grand homme qui eût paru jusqu'alors , Egyptien lui-même , nommé *Ptath* ou *Thoth* , par ses compatriotes , *Taut* par les Phéniciens , et *Mercurès Trismégiste* par les Grecs. Il avait des connaissances très-étendues dans les scien-

ces et dans les arts. Il se proposa d'en instruire, non-seulement sa nation , mais tous ceux que l'amour de l'étude conduirait en Egypte , et par eux le monde entier. Ayant cependant compris qu'il n'était pas à propos de découvrir absolument les mystères de la nature et de son auteur , à des peuples aussi peu capables d'être frappés de leur grandeur , qu'ils étaient peu susceptibles de leur connaissance, persuadé d'ailleurs que le vulgaire les tournerait en abus , il s'avisa d'inventer des symboles si subtils , des énigmes si difficiles à interpréter, que les génies les plus pénétrants seraient les seuls qui pourraient y voir clair , pendant que le commun des hommes n'y trouverait qu'un sujet d'admiration.

Ayant néanmoins dessein de transmettre ses idées avec clarté et dans toute leur pureté , il ne voulut pas les laisser sans déterminer leur signification, et sans les communiquer à quelques personnes discrètes. Il fit donc choix d'un certain nombre d'hommes, qu'il avait éprouvés , et qu'il avait reconnu les plus propres à être les dépositaires de son secret, et seulement entre ceux qui pouvaient aspirer au trône , comme plus intéressés à la garder. Après les avoir établis prêtres , ils les instruisit des arts

et des sciences, en leur expliquant les hyéroglyphes, les énigmes et les symboles qu'il avait imaginés. On pourrait donc le regarder comme l'inventeur de cette manière d'exprimer, ou plutôt de voiler la pensée.

Le grand secret qu'observèrent les prêtres, et les hautes sciences qu'ils professaient, les firent considérer et respecter de toute l'Egypte, tant pendant les longues années qu'ils n'eurent que peu ou point de communication avec les étrangers, qu'après qu'on eût accordé à ceux-ci l'entrée de l'Egypte et la liberté du commerce. Elle fut même, dès les temps les plus reculés, comme le séminaire des arts et des sciences. Le mystère que les prêtres en faisaient irritait encore plus la curiosité. *Pythagore*, toujours avide de s'instruire, consentit même à souffrir la circoncision, pour être admis au nombre des initiés. Il puisa au moins dans ce pays les principes des sciences, et son système de la métempsychose, qu'il ne nous a laissé qu'énigmatiquement, comme il l'avait appris. Les commentateurs ne s'en étaient guères doutés; aussi l'ont-ils mal compris; ce qu'il est aisé de prouver.

Peu accoutumé à réfléchir sur les choses qui ne tendent pas à la ruine de ses intérêts ou au

risque de sa vie , le peuple laissait à ceux qui avaient le plus de loisir , le soin de penser et de l'instruire. Quelque bizarres ou extravagantes que fussent les idées qu'on lui présentait , il adoptait tout ; il prenait tout à la lettre , les absurdités même les plus grossières , et les puérilités les plus ridicules , dès qu'elles lui étaient débitées par ceux qui étaient préposés pour l'instruire. Les prêtres égyptiens ne raisonnaient guère avec lui que symboliquement , et cet usage des Égyptiens , chez toutes les nations , nous en avons la preuve palpable dans les anciens auteurs grecs. *Orphée* se métamorphosa , pour ainsi dire , en prêtre égyptien , il s'appropriasi bien , et reproduisit leurs idées de manière que les hymnes dont on le dit auteur , annoncent plutôt un prêtre égyptien qu'un poète grec. Le disciple , devenu maître , donne ordinairement ses leçons et ses instructions de la manière qu'il les a reçues. *Orphée* avait été instruit par des fables et par des énigmes , comme tant d'autres le furent après lui ; il en usa de même. Il s'agissait de mystères ; ils écrivirent mystérieusement.

Jamblique semble nous l'insinuer au commencement de son ouvrage. Les écrivains d'Égypte , dit-il , pensant que *Mercuré* avait tout

inventé, lui attribuaient tous leurs ouvrages. *Mercur*e préside à la sagesse et à l'éloquence. *Pythagore*, *Platon*, *Eudoxe*, et plusieurs autres se rendirent en Egypte, pour s'instruire par la fréquentation des prêtres de ce pays là. Les livres des Assyriens et des Egyptiens sont remplis des différentes sciences de *Mercur*e, et les colonnes les présentent aux yeux du public. Elles sont pleines d'une doctrine profonde; *Pythagore* et *Platon* y puisèrent leur philosophie.

La destruction de plusieurs villes et la ruine de presque toute l'Egypte, par Cambyse, dispersèrent beaucoup de prêtres, qui se retirèrent dans les pays voisins et dans la Grèce. Ils y portèrent leurs sciences et leurs arts; mais ils continuèrent sans doute la méthode d'enseigner usitée parmi eux, c'est-à-dire, sous le voile de l'énigme et l'obscurité du mystère; afin que le vulgaire, en voyant ne vît rien, et en entendant ne comprît rien, ou bien peu de chose. De-là toutes ces fables qui ont inondé plusieurs parties de la terre pendant tant de siècles, et dont on voit malheureusement des restes, en des pays encore sauvages.

Ces mystères cachés sous tant d'enveloppes, mal entendus, mal interprétés, se répandirent

dans la Grèce , dans l'Arabie , et de proche en proche , dans toute la terre. Les philosophes même ne furent pas toujours exempts de la timidité qu'inspire la faiblesse humaine. *Socrate* et quelques autres en sont une preuve bien convaincante. Ils adoptèrent ou bien parurent adopter les absurdités des fables ; ce qui fit dire à un prêtre d'Egypte , gémissant sur la crédulité des Grecs ; les Grecs sont des enfans et seront toujours des enfans. (*Platon* , dans son *Timée*.)

Les objets de ces énigmes , de ces hiéroglyphes et de ces fictions , étaient Dieu et ses attributs , la nature , ses principes et ses opérations. On ne croyait pas qu'il fût convenable de révéler au peuple des mystères si relevés et si sublimes. La nature de l'énigme et de l'hiéroglyphe est de conduire à la connaissance d'une chose par la représentation d'une autre assez différente pour être propre à donner le change. *Pythagore* , si nous en croyons *Plutarque* (*Lib. de Osor. et Iside.*) , fut tellement saisi d'admiration , quand il vit la manière dont les prêtres d'Egypte enseignaient leurs sciences , qu'il résolut de les imiter. Il y réussit au point que ses ouvrages sont remplis d'équivoques , et que ses sentences sont voilées par des détours et par des expres-

sions tout à fait obscures et mystérieuses. Moïse même, qui, suivant le texte sacré, fut initié dans toutes les sciences des Egyptiens, écrivit, si nous en voulons croire *Rambam*, d'une manière énigmatique. « Tout ce qui est » contenu dans la loi des Hébreux, dit cet auteur, est écrit dans un sens allégorique ou littéral, exprimé par des termes qui résultent de quelques calculs arithmétiques, ou de quelques figures géométriques, des caractères changés ou transposés, ou rangés harmoniquement suivant leur valeur. Tout cela résulte des formes des caractères, de leur jonction, de leur séparation, de leur inflexion, de leur courbure, de leur position droite, de ce qui leur manque, de ce qu'ils ont de trop, de leur grandeur, de leur petitesse, de leur ouverture, etc. »

Les hiéroglyphes des Egyptiens étaient, pour la plupart, de véritables énigmes. On prétend qu'ils en avaient de quatre sortes, variées suivant leurs objets. La première était celle des caractères de l'écriture vulgaire, connue de tous, et employée dans le commerce de la vie. La seconde n'était en usage que parmi les sages, pour traiter des mystères de la nature. La troisième était un mélange de caractères et de

symboles, et la quatrième était le caractère sacré, connu des prêtres seulement, pour écrire sur la divinité et ses attributs, et sur ce qu'il y avait de plus secret et de plus sublime dans la nature. On ne doit donc pas confondre ces différentes manières, que les Égyptiens ont employées pour peindre et corporifier leurs pensées. Ce défaut de distinction a occasionné les méprises et les erreurs où sont tombés nombre d'antiquaires qui, n'ayant qu'un objet en vue, ont expliqué tous les monumens antiques conformément à cet objet.

Les Chinois ont adopté des Égyptiens, ou ont imaginé aussi ces façons différentes d'écrire; et les savans de ce pays-là ont pris le nom de *lettrés*, de ce que pour le devenir, il faut faire un effort prodigieux de mémoire pour loger dans son magasin la quantité de caractères différens ou symboliques dont leur écriture est composée. Mais si l'on doit juger du progrès qu'ils ont fait dans les sciences, par les livres que nous avons d'eux, il ne paraît pas qu'ils soient devenus fort savans. On les a beaucoup exaltés sur la perfection de leurs lois et de leur morale. On n'y trouve cependant rien de mieux que dans les ouvrages de *Platon* et de tant

d'autres. Quant à la physique, aux autres sciences, ils n'en approchent que de très-loin.

Pour n'avoir pas distingué ces quatre sortes d'écritures énigmatiques, et mis de la différence dans leurs objets, les dissertations nombreuses, foïn d'y jeter quelques jours, n'ont servi qu'à les rendre plus obscurs.

Pour réussir à cet égard, il faudrait d'abord savoir bien distinguer ces quatre sortes de caractères énigmatiques, et leurs objets particuliers, en avoir des modèles sous les yeux et les comparer. Malheureusement il ne nous reste proprement de certain sur tout cela que les fables et les énigmes, comme l'avait prévu *Hermès*, cité dans l'*Asclépius* d'*Apulée*. « Le temps viendra, disait *Hermès*, où les Egyptiens paraîtront avoir inutilement adoré la divinité avec la piété requise, et avoir observé en vain son culte avec tout le zèle et toute l'exactitude qu'ils devaient.... 'O Égypte, ô Égypte ! il ne restera de ta religion que les fables ! Elles deviendront même incroyables pour nos descendans. Les pierres gravées et sculptées seront les seuls monumens, mais des monumens équivoques de ta piété ».

Cette obscurité, sur le culte des Egyptiens, s'est répandue sur tous les autres objets de leurs

caractères énigmatiques. Tout homme sensé, qui fera réflexion aux absurdités des fictions énigmatiques sur les dieux, ne saurait s'empêcher de les regarder comme des êtres imaginaires, imités chez les Grecs et autres nations. Toutes les absurdités qui fourmillent dans ces fables prouvent bien que leurs auteurs n'ont pas voulu y parler d'une divinité réelle. Écoutons entr'autre l'hymne du stoïcien *Cléante*, conservée par *Stobée*.

« O toi qui as plusieurs noms, mais dont la force est une, infinie, ô Jupiter !.... Je te salue ; car il est permis à l'homme de t'invoquer....

» Cet univers suspendu sur nos têtes, et qui semble rouler autour de la terre, c'est à toi qu'il obéit....

» Génie de la nature, dans les cieux, sur la terre, sur les mers, rien ne se fait, ne se produit sans toi, excepté le mal qui sort du cœur du méchant....

» Seuls parmi tous les êtres, les méchants rompent la grande harmonie du monde. Malheureux, ils cherchent le bonheur, et ils n'aperçoivent pas la loi universelle qui, en les éclairant, les rendrait tout-à-la-fois bons et heureux....

» O dieu qui verses tous les dons !....

» Ni l'habitant de la terre, ni l'habitant des cieux n'a rien de plus grand que de célébrer dans la justice, la raison sublime qui préside à la nature ».

Orphée et les autres, qui transportèrent les fictions égyptiennes dans la Grèce, les y débiterent sous d'autres noms et les habillèrent à la grecque, mais énigmatiquement, de la manière et dans le sens qu'ils les avaient apprises en Egypte. Celles qui, dans ce dernier pays, furent imaginées pour expliquer symboliquement ce qui se passe dans la nature, ses principes, ses procédés, ses productions et même quelques opérations d'un art secret qu'imitait la nature, pour parvenir par des voies inconnues au peuple, au même but que la nature même, doivent s'expliquer dans le même sens, chez les uns et chez les autres, conformément à l'intention de leurs auteurs. Ceux qui ont donc eu cet objet en vue ont personnifié, à la manière des Egyptiens, les principes qu'elle emploie, ainsi que ses opérations, ils les ont présentés sous différentes faces, ils les ont enveloppés, ils les ont cachés sous des voiles divers, suivant leur génie, quoiqu'ils n'entendissent tous que les mêmes choses. Parmi ces

principes généraux de physique, ils insérèrent adroitement des leçons de politique, de morale; quelquefois un fait historique leur a servi pour former une allégorie; mais tout cela n'était qu'accidentel, et comme étranger à la chose qu'ils avaient en vue, et lui servait de voile, sans en être ni la base ni l'objet.

Ce serait donc se mettre inutilement en frais pour expliquer ces fictions énigmatiques par leur moyen. Ceux qui ont cru devoir le faire par l'histoire, ont été dans la nécessité d'admettre l'existence réelle de ces dieux, de ces déesses, héros, héroïnes, au moins comme ayant été des rois, des reines dont on raconte les actions. Mais la difficulté de ranger le tout suivant les règles de la saine chronologie, oppose à leur travail un obstacle invincible; c'est un labyrinthe dont ils ne se tireront jamais.

L'objet de l'histoire fut ou a dû être dans tous les temps de proposer des modèles de vertus et des exemples propres à former les mœurs. On ne peut guère penser que les auteurs de ces fables se soient proposé cet objet, puisqu'elles sont remplies de tant d'absurdités et de traits si licentieux, qu'elles sont infiniment plus propres à corrompre les mœurs qu'à les former. Il serait pour le moins fort inutile de se don-

ner la torture pour leur trouver un sens moral ; il vaut donc mieux avoir recours au sens physique, et y chercher les causes, les effets et les opérations de la nature.

Diodore de Sicile (lib. 1, c. 2), nous y engage lui-même, quand il nous dit : « Que les Egyptiens, qui présentaient Osiris et Isis pour des dieux, disaient que ces divinités parcouraient le monde sans cesse ; qu'ils nourrissaient, faisaient croître tout pendant le printemps, l'été et l'hiver, et que la nature de ces dieux contribue infiniment à la génération et au mouvement des animaux, parce que l'un est igné et spirituel, l'autre humide et froid ; que l'air est commun à tous deux ; enfin que tous les corps en sont engendrés, et que le soleil et la lune perfectionnent la nature des choses ».

Plutarque (de Iside) nous assure de son côté, que tout ce que les Grecs nous chantent et nous débitent des géans, des titans, des crimes de Saturne et des actions des autres dieux, du combat d'Apollon contre Python, des courses de Bacchus, des recherches et des voyages de Cérès, ne diffèrent point de ce qui regarde Osiris et Isis, et que tout ce qu'on a inventé de semblable, avec assez de liberté, dans les fictions que l'on divulgue, doit être entendu de

la même manière que ce qui s'observe dans les mystères sacrés, que l'on ne peut sans crime dévoiler au peuple.

Ce que l'on cachait au peuple, comme incapable d'en être instruit, ainsi que des autres connaissances qui en sont une suite, était le principe actif de toute la nature, sous les d'*Osiris* et d'*Isis*. Les prêtres amusaient le peuple par des fables, et ils philosophaient sous le voile des noms de leurs dieux (Origène contre Celse). Le nom d'*Osiris* signifiait un feu caché, suivant le *P. Kircher*, dans son *Œdip. Egypt.* tom. I. p. 176. *Macroben* nous donne *Isis* pour la nature en général.

« Cette grande déesse, dit-il (*Métamorp.* l. II), dont la douceur de l'haleine surpasse tous les parfums de l'Arabie heureuse, daigna me parler en ces termes : Je suis la Nature, mère des choses, maîtresse des élémens ; le commencement des siècles, la souveraine des dieux et des déesses ; c'est moi qui gouverne la sublimité lumineuse des cieux, les vents salutaires des mers, le silence lugubre des enfers. Ma divinité unique agit et est honorée dans tout l'univers, sous divers noms et par différentes cérémonies..... Mais les Egyptiens, qui sont instruits de l'ancienne doctrine, m'honorent

avec des cérémonies qui me sont propres , et m'appellent de mon vrai nom, la reine *Isis*.

Cet esprit qui était porté sur les eaux avant le débrouillement du cahos ténébreux, fut dans ce temps-là , comme il l'est encore , et le sera toujours , l'instrument qui donne la forme à tous les êtres de l'univers. Il répandit la lumière, réduisit de puissance en acte les semences des choses auparavant confuses , et par une altération continuée , une alternative constante de coagulation et de résolution, il entretient ou change la manière d'être de tous les individus. Répandu dans toute la masse, il en anime toutes les parties, et par une continuelle et secrète opération, il donne le mouvement et la vie à tous les êtres , selon le genre et l'espèce auxquels il les a déterminés ; c'est proprement l'âme du monde, le premier principe vivifiant de tout, et qui l'ignore ou le nie , ignore les lois de l'univers.

Ces lois , qui sont celles de la nature , sont donc les causes des changemens qui s'opèrent sans cesse ; ce changement de manière d'être des parties, au-lieu d'altérer le tout, est précisément ce qui le conserve.

*Huic accidit uti cui que in sua corpora rursum
Dissolvat natura ; neque ad nihilum interimat res.*

Lucrèce.

Zoroastre, avec *Héraclite* ont appelé ce moteur universel, esprit igné, feu invisible, l'âme du monde. C'est de lui qu'a parlé *Virgile*, lorsqu'il a dit (Eneid. liv. 6) : dès le commencement un esprit igné fut infusé dans le ciel , la terre, la mer, et les astres titaniens : il leur donne la vie et les conserve ; âme répandue dans tous les corps, elle donne le mouvement à toutes les parties ; de-là sont venues toutes les espèces d'êtres vivans, hommes, quadrupèdes, oiseaux , poissons. Cet esprit igné est le principe de leur vie, son origine est céleste , et il leur est communiqué par la semence qui les produit. *Virgile* devait ajouter : qu'il y est entrenu par l'air que tous les êtres respirent ; car chaque individu respire à sa façon, et l'air en est l'habit et le véhicule. L'ordre qui règne dans l'univers est une suite des lois de la nature, qui forme, altère, corrompt, forme de nouveau, et détruit sans cesse pour donner successivement l'être à des individus semblables ou différens ; mais cette destruction apparente n'est qu'un changement de manière d'exister ; car tous les êtres ont une existence commune avec le tout dont ils sont les parties animées et vivantes par le même principe qui vivifie la masse entière.

Ce sont ces principes physiques qui ont fait l'objet et la matière de la plupart des énigmes des anciens, et que *Pythagore* a présentées sous le nom de métempsychose, si mal entendue, et par conséquent si mal interprétée par les auteurs et les commentateurs, tant anciens que modernes.

On a défini la métempsychose, une translation d'un être vivant dans le corps d'un autre individu, qui n'était vivant qu'en puissance. On dit, et cela est peut-être vrai, que *Pythagore* puisa son système chez les prêtres égyptiens ; mais, ni ceux-ci, ni les académiciens grecs, disciples de *Pythagore*, n'entendirent par ce terme la translation de l'âme intelligente d'un homme dans le corps d'un autre homme ou d'un animal, mais la translation, ou plutôt la transfusion totale ou partielle de l'âme animale ou animante d'un être dans un autre être, que la nature a formé de nouveau pour lui donner une vie conforme à sa manière d'exister suivant son genre ou son espèce.

Tout se résout en ce dont il est composé, tout retourne à son principe, chaque individu est en puissance dans le monde, avant que de paraître sous sa forme individuelle, et retournera dans son temps, et à son tour, au même point

d'où il est sorti, pour renaître sous la même forme ou sous une différente.

Lorsque le mixte se dissout par le vice des élémens corruptibles dont il est composé, la partie éthérée qui lui donnait la vie, l'abandonne et retourne à sa patrie. Il se fait alors un dérangement, un désordre et une confusion dans les parties du cadavre par l'absence de celui qui y entretenait l'union et l'ordre. La corruption s'en empare jusqu'à ce que cette matière reçoive de nouveau les influences célestes, qui, rapprochant et réunissant les élémens éparés et errans, les rendent propres à une nouvelle génération. Dans la dissolution des corps des animaux, leurs esprits vivifiants se séparent de la substance grossière qui les tenait emprisonnés; mais ils ne restent pas dans l'inaction, la nature les tient toujours en haleine, elle les réunit. Des corps des animaux tombés en putréfaction entière, que nous appelons *morts*, se nourrissent les plantes; les principes des animaux s'identifient avec elles: d'autres animaux se nourrissent de ces plantes, et par un cercle continuel de révolutions, les uns se changent, se métamorphosent dans les autres; ce qui fait que rien ne périt dans le monde, et que son volume n'augmente ni ne diminue, malgré

l'augmentation possible, et même réelle, de ses individus spécifiques; parce qu'il ne s'y fait qu'un changement de formes. Ainsi le loup peut être converti en agneau, l'agneau en loup, le foin en bœuf, le bœuf en homme, l'homme en foin, par une corruption combinée des principes constituans, que l'esprit vivifiant emploie quand il donne à la matière la forme qui convient à l'individu qu'il doit animer, ou qu'il l'entretient dans sa manière d'être.

Cet esprit est la lumière même; la chaleur sensible ou insensible en est l'effet; elle cause la raréfaction et le mouvement, par conséquent la vie; son défaut est suivi de la condensation. Toutes les générations, végétations, et accrétions ne se font que par son moyen. Après avoir agi sur les parties de la masse ténébreuse, et les avoir raréfiées plus ou moins, elle pénètre enfin jusqu'au centre pour l'amener dans son tout, la féconder et lui faire produire tout ce que l'univers présente à nos yeux. Chaque individu conserve dans son intérieur une étincelle de cette lumière, les esprits des êtres vivans en sont des rayons. Dans l'homme, l'esprit qui l'anime semble être ou tenir le milieu entre l'âme et le corps; c'est lui qui par sa vertu ignée et lumineuse, vivifie et meut le corps

sous la conduite de l'âme dont il est le ministre.

Quelquefois rebelle à ses ordres, il suit ses propres fantaisies et son penchant, et la conservation du corps lui est confiée. Il travaille les alimens grossiers que nous prenons des végétaux et des animaux, par le moyen des laboratoires pratiqués dans l'intérieur du corps. Il meut ce corps et le conserve autant de temps que la faiblesse des organes le permet ; il y est entretenu par la respiration : c'est pourquoi la mort succède à la vie, dès que la respiration est interceptée. Tout le monde le sait, tout le monde reconnaît cet esprit pour principe de la vie, puisqu'on dit communément d'un homme qui vient de mourir, qu'il a rendu l'esprit, qu'il a perdu le jour et la lumière.

Cette vapeur ignée, cette parcelle de lumière anime donc le corps de l'homme et en fait jouer tous les ressorts. En vain cherche-t-on le lieu particulier où l'âme fait sa résidence, où elle donne ses ordres, où elle dicte ses lois. C'est le séjour particulier de cet esprit qu'il faudrait chercher ; mais inutilement voudrait-on le déterminer ; toutes les parties du globe sont animées ; il est répandu partout. C'est un feu qui donne la vie animale et le mouvement au corps et qui se dissipe dans l'air,

pour retourner à son principe, d'où il va de nouveau travailler à la génération de quelque autre individu, qu'il animera encore ; mais conformément à la combinaison de ses organes, et suivant son génie et son espèce. Voilà la véritable métempsycose, et son énigme dévoilée. Cet esprit se fait tour-à-tour, et se spécifie dans les hommes et dans les animaux, suivant les organes qu'il y a pratiqués, ainsi que dans les autres êtres. C'est un instrument au moyen duquel les animaux voient, goûtent, flairent et entendent. Cette différence des organes constitue la diversité de leurs caractères et de leur manière d'agir.

D'après ce que nous venons de dire, il est aisé d'expliquer l'influence réciproque du corps et de l'âme ; car les affections de l'âme dépendent de l'organisation du corps. Si ces organes sont grossiers, lourds, pesans, les affections de l'âme seront dures, fortes, bruyantes ; ils ne seront émus que par les odeurs fortes, la vivacité des couleurs, les sons bruyans, les alimens austères, les liqueurs pénétrantes ; pendant que ceux dont les sens ont plus de finesse et de sensibilité, aimeront les couleurs douces, une musique tendre, harmonieuse, des odeurs suaves, des mets sucrés. De la différente sensi-

bilité des organes dépend aussi l'essence du tempérament. Une certaine constitution organique forme les caractères gais , comme une autre combinaison de la texture des organes dispose l'homme à la mélancolie , et le rend pensif et chagrin. Nous recherchons tout ce qui nous affecte agréablement; nous nous éloignons de tout ce qui nous fait une impression contraire ; et cette différence d'impression dépend de la diversité des organes. Mais c'en est assez pour expliquer ce qui a fourni matière à beaucoup d'énigmes des anciens philosophes. On ferait un traité du physique de l'homme , des animaux , des végétaux et des minéraux , si l'on voulait expliquer l'énigme de la métempsychose dans toute son étendue. Revenons à notre sujet.

La passion des énigmes passa de l'Egypte en Grèce ; elle s'y introduisit aussi de la Phénicie et de l'Arabie. Ce fut , dit-on , Amphidamas , aïeul d'un des sept capitaines généraux qui périrent au siège de Thèbes , qui la porta en Grèce. Si cependant nous devons en croire l'historique des temps fabuleux , je penserais que Cadmus l'y porta le premier. C'est le sentiment de *Bochart*. Cadmus , après avoir cherché inutilement sa sœur Europe , s'arrêta dans

la Béotie, où il fonda la ville de Thèbes. On peut voir là dessus, *Hérodote*, *Diodore de Sicile* et *Strabon*. *Saint Augustin* fait la même remarque dans sa *Cité de Dieu*.

La fable ou l'histoire du sphinx en est une preuve. Les Grecs feignirent que dans la Béotie était un monstre horrible que l'on nomma sphinx. C'était, suivant *Diodore de Sicile*, un animal à deux formes. Il se transporta à Thèbes, où il proposait des énigmes à deviner, et faisait périr ceux qui ne pouvaient les résoudre. On proposa pour prix, à celui qui y réussirait, Jocaste et la couronne de Thèbes. Œdipe fut le seul qui en vint à bout. Cette énigme était ainsi conçue : Quel est l'individu qui se soutient d'abord sur quatre pieds, puis sur deux, enfin sur trois ? Œdipe l'expliqua et nomma l'homme.

Le sphinx a été pour les savans une énigme même. *Hésiode* le disait fils de la chimère ; *Pausanias* dit que c'était la fille de Laïus. Elle avait beaucoup de discernement, de prudence et d'esprit, et c'est pour cela qu'on la représentait sur le casque de Jupiter.

Je croirais que le sphinx ne fut autre chose que l'énigme même, ou plutôt l'emblème et le symbole de l'énigme. Les Egyptiens plaçaient

le sphinx dans la plupart des monumens dont la religion était l'objet, pour annoncer que ce qu'ils enseignaient à son égard , était couvert du voile de l'allégorie et de l'énigme. Ils en usaient de même à l'égard de leurs lois, car ils plaçaient aussi le sphinx à la porte du lieu où les procès se jugeaient.

La proximité de l'Egypte et de la Phénicie, fit passer l'énigme d'un peuple chez l'autre. L'histoire réelle ou fabuleuse de ces temps-là , nous apprend que ces peuples se faisaient un plaisir de se transmettre les connaissances acquises dans les sciences et dans les arts. Bacchus , Osiris , Sésosiris , Cérès et Triptolème portèrent , jusque dans l'Inde , l'art de l'agriculture ; Cadmus, l'écriture en Grèce ; c'était une énigme véritable , puisqu'encore actuellement , l'écriture n'est comprise que par ceux à qui on l'a interprétée. L'objet des énigmes fut donc anciennement de cacher au vulgaire les mystères de la religion , des sciences et des arts. Ces mystères ont passé jusqu'à nous à l'ombre de l'énigme. On a pris les choses à la lettre comme le vulgaire des anciens peuples , et la plupart des savans s'y sont laissés tromper.

Les fictions se multiplièrent chez les Grecs plus que chez les autres peuples. Leurs poètes en

augmentèrent le nombre à l'infini. Quant aux énigmes proposées pour faire parade de sagacité d'esprit, *Plutarque* et *Platon* nous apprennent que les Lacédémoniens y excellaient. La réputation de Clobalim à cet égard , fit surtout beaucoup de bruit dans tous les pays où Chilon et les autres sages avaient voyagé. Elle n'était pas moins connue en Egypte , en Phénicie , en Ethiopie , qu'en Grèce et dans l'Asie mineure , dont elle était originaire. Voici son énigme la plus célèbre , concernant l'année : C'est une femme dont le visage est mi-parti de blanc et de noir , qui sont séparés par une ligne perpendiculaire , tirée du haut du front jusqu'à la gorge ; et pour symbole elle avait sur le côté blanc la lune en son plein ; sur le côté noir , la lune en son déclin. Cette femme eut douze fils dont chacun eut soixante filles , dont trente étaient blanches et trente noires. Cette femme était donc l'année ; ses douze fils , les douze mois ; les trente filles blanches de chaque mois était les jours ; les trente noires sont le symbole des trente nuits.

Plutarque rapporte aussi qu'Omasis , roi d'Egypte , en fit proposer une à Bias , qui avait pour objet de boire la mer entière ; Bias accepta , si l'on voulait en retirer les fleuves.

Ménandre et *Dios* parlent aussi des énigmes que s'étaient proposées Salomon et Hiram, roi de Tyr. L'historien *Joseph* dit que de son temps il possédait encore les lettres de ces deux monarques, à ce sujet.

L'énigme passa chez les Romains ; on en trouve quelques exemples dans les Géorgiques de *Virgile*.

Anciennement, c'était encore l'usage de proposer des questions énigmatiques à la fin des repas de société. On en trouve les preuves dans les Nuits attiques, d'*A. Gellius*, liv. 18, ch. 2. On voit dans *Aristophane*, de quelle espèce étaient ces énigmes, lorsqu'il dit : Cléonyme ne présentera-t-il point d'énigme ? Quelqu'un d'entre les convives pourrait proposer celle-ci : Quel est l'animal qui a perdu son bouclier sur terre, dans l'air et dans la mer ?

Voyons maintenant quelles étaient les récompenses ou les peines. Dans les repas, la récompense était un baiser, une couronne, une louange bien exprimée et des applaudissemens ; un mets délicat ou toute autre chose de cette espèce. Si l'énigme n'avait pas été devinée, la couronne qui devait en être le prix, était consacrée au dieu dont on célébrait la fête ce jour-là. Les peines imposées consistaient à boire un

verre de vin mêlé de quelques gouttes de saumure, quelquefois de l'eau claire, les mains derrière le dos.

On trouve dans *Athénée* plusieurs des énigmes proposées à résoudre pendant le repas. *Alexis*, sans doute, l'un des convives, mit en avant celle-ci, sur le sommeil ou le songe. Elle pourra faire juger des autres. « Il n'est ni mortel ni immortel ; il participe des deux. Il n'existe donc ni comme homme, ni comme divinité ; car à peine est-il né qu'il disparaît ». Et celle-ci : « un homme qui n'est pas homme a frappé d'une pierre qui n'est pas pierre, un oiseau qui n'est pas oiseau, perché sur un arbre qui n'est pas de bois ». C'est un eunuque qui tue avec une pierre ponce une chauve-souris perchée sur une plante arborisée.

Les Orientaux avaient le même usage qu'avaient les Grecs. L'Ecriture sainte a conservé l'énigme que Samson proposa aux Philistins.

Ce goût pour les énigmes, s'est renouvelé chez les modernes, mais sous une autre forme. On leur a donné le nom de proverbe, et c'est en effet un proverbe ancien qu'il faut deviner sur les discours et les gestes propres à rappeler le proverbe à la mémoire. Mais on n'a, dans ces circonstances, que l'amusement pour ob-

jet. Pour dire le vrai, si l'on en excepte les problèmes de mathématiques qui peuvent avoir leur utilité, les énigmes, de quelque nature qu'elles soient, ou sont des mystères inintelligibles, ou de pures fictions, ou de simples jeux d'esprit, plus capable d'amuser que d'instruire (1).

(1) Nous avons inséré dans notre recueil ce *Mémoire*, sans admettre, encore moins garantir les assertions qu'il contient sur la création, la génération, etc.

M É M O I R E

*Sur l'Origine de la dynastie des Sophis en Perse,
du nom de Kisilbasch, ou Tête rouge, que
les Turcs donnent aux Persans, et de l'ini-
mitié qui règne entre ces deux nations.*

Par M. TERCIER (1).

PLUSIEURS causes peuvent produire l'aversion que les peuples limitrophes ont les uns pour les autres. Des coutumes différentes, des sentimens opposés sur la religion, le souvenir des guerres entretiennent des inimitiés que plusieurs siècles ne peuvent éteindre. L'Asie est, à cet égard, dans le même cas que l'Europe. Personne n'ignore combien les Persans sont odieux aux Turcs, qui les regardent comme des hérétiques, auxquels ils donnent plusieurs noms injurieux, celui de *Kizilbasch*, ou *Tête-rouge* est un des plus usités. Ce nom doit son origine à une révolution, qui a placé

(1) Ac. des Ins. et Belles-Lettres, t. XXIV, 1748.

sur le trône de Perse une nouvelle dynastie , que nous avons vu s'éteindre , et qui , par des guerres de religion , a mis l'empire ottoman dans un grand péril.

Je divise ce Mémoire en trois parties. La première contiendra l'état de la Perse, pendant un siècle avant la naissance d'Ismaël, le premier roi de la dynastie des Sophi. Dans la seconde , je donnerai l'histoire de la révolution qui soumit toute la Perse à ce prince , et l'on verra dans la troisième, les troubles qui s'élevèrent dans les même temps en Natolie , et qui étaient une suite de ceux de Perse C'est à ces troubles qu'il faut rapporter le nom de *Kisilbasch* ou *Tête-rouge*.

P R E M I È R E P A R T I E.

La Perse était soumise depuis longtemps aux califes de Bagdad , lorsqu'elle fut enlevée par le tartare Ulakou, qui, l'an 1258 de J.-C., ruina cette ville, et détruisit l'empire de ces princes. Les turcomans de la dynastie du Mouton-noir avaient profité des débris de la vaste monarchie des califes, et régnaient en Perse.

Sultan Weis, ou Avis-Elkoni faisait sa résidence à Bagdad , dont Tamerlan lui avait fait

présent. Il avait à sa cour Cara - Muhammed , que, pour récompense de ses services, il nomma chef des Turcomans de la tribu du Mouton-noir. Après la mort de Cara Muhammed , Cara-Issuf, son fils, obtint du sultan la même dignité. Le premier usage qu'en fit cet ingrat turcoman fut d'attaquer sultan Weis , à qui son père avait été redevable de sa puissance, et de le chasser de Bagdad.

Tamerlan marchait pour lors contre l'empereur Bajazet; informé de l'ingratitude de Cara-Issuf, il donna ordre à son petit-fils Abu-Beker de l'en punir; ce jeune prince remit sultan Weis en possession de son gouvernement. Il en jouit peu de temps; Miron-Schah, un des fils de Tamerlan, l'en chassa de nouveau pour y mettre son fils Abu-Béker, le même qui l'avait rétabli auparavant. Cara-Issuf se retira en Egypte, où le sultan Malek-El-Nassr le retint prisonnier jusqu'à la mort de Tamerlan. Lorsque la liberté lui fut rendue, il en employa les premiers momens à rassembler quelques troupes, avec lesquelles il prit le chemin de la Perse, et marcha contre Abu-Béker. Sultan Weis, toujours attentif à profiter des occasions de rentrer dans son gouvernement, saisit cette conjoncture, et pendant que Abu-Béker

allait au-devant de Cara-Issuf, il attaqua Bagdad et la prit. Abu-Beker fut défait à Nakschirouan, par Cara-Issuf, qui s'empara de Tauris, et après avoir pourvu cette ville de tout ce qui est nécessaire pour une longue défense, il vint livrer une seconde bataille à son ennemi. Sultan Weis y fut tué, et laissa, par sa mort, Bagdad au pouvoir du vainqueur. Tous ces événemens eurent lieu l'an 1413.

Cara-Issuf possédait de vastes états, et menaçait la Syrie; s'étant présenté devant Anatab, Schahrok, le dernier des fils de Tamerlan, lui en fit lever le siège. Après cet échec, il mourut à Oion, près de Tauris, en 1420.

De six fils qu'il laissa, le second, nommé Émir Scandar, s'empara de tous les états de son père, en 1421. Toujours malheureux dans la guerre que Schahrok continuait à lui faire, il fut assassiné par un de ses fils, qui, désespéré de ses revers continuels, crut, par une façon de penser bien singulière, que lui ôter la vie était le moyen le plus sûr de les faire finir.

Joonschah, par la mort de son frère qu'il avait trahi, se vit assuré dans la possession de ses états. Il soumit toute la Perse à son obéissance, et fit la guerre à plusieurs petits princes voisins. Osun Asembek, l'un de ses généraux,

l'attendit dans un défilé, le tua et prit ses deux fils; l'aîné, nommé Muhammed, fut mis à mort, et le second eut les yeux brûlés. Ainsi finit en Perse, l'an 1469, la dynastie du Mouton-Noir. Osun-Azembek, connu en Europe sous le nom d'Usum-Cassan, était turcoman de la tribu du Mouton-Blanc.

La perfidie et l'assassinat le firent monter sur le trône; il s'y soutint par sa conduite et par sa valeur, et surtout par une libéralité presque sans bornes. On peut juger de la politique adroite et cruelle de ce prince, par sa conduite envers son fils Ugurli-Mahomet.

De mauvais conseils l'avaient engagé dans une révolte contre son père, et à se retirer chez Bajazet, qui lui promettait tous les secours de l'empire ottoman, pour le mettre sur le trône de Perse. Voulant éteindre cette révolte, Azembek fit répandre le bruit qu'il était dangereusement malade du chagrin qu'elle lui causait. Quelques jours après, l'on dit qu'il était mort, et l'on fit même sa pompe funèbre. Trois courriers furent successivement expédiés à Constantinople, pour presser Ugurli-Mahomet de venir prendre possession du trône, avant que ses frères, qui étaient éloignés pussent le prévenir. Il se rendit à Tauris avec peu de suite,

où ses prétendus amis le reçurent et le menèrent au palais, où son père le fit étrangler en sa présence (1). Usun Cassan, mourut le 5 janvier 1480, après avoir régné onze ans.

Sultan Kali, l'aîné de ses fils, lui succéda : deux de ses frères se révoltèrent ; il leur livra bataille, la perdit, et fut tué par son frère Macksud, après un règne de six mois. Yacubeg s'empara, en 1481, des états de son frère ; il envoya des secours à Fahrok, roi de Schirouan, que Haydar était sur le point de chasser de ses états, et qui fut défait par Soliman Beg ; c'est de cet Haydar qu'était fils Ismael, qui fut chef de la dynastie des Sophi, dont voici l'origine :

Sheik Haydar, père d'Ismael, prétendait descendre en ligne directe d'Ali, par la branche de Houssein, son second fils, qui est, selon les Persans, celle des Imans. Haydar, dans l'ancien persan, signifie *lion* ; ce nom est un de ceux que lui donnent les sectateurs d'Ali. Lorsque Tamerlan vint en Perse, après avoir vaincu Bajazet, il emmena avec lui un grand nombre

(1) Voyez la relation de *Catenio Zeno*, de son ambassade en Perse, fol. 217 du tom. II de la collection de *Rainusio*, imprimée à Venise l'an 1572, et la relation de *Gio-Maria Angioletto*, même vol., fol. 70.

d'esclaves de la Caramanie, tous destinés à la mort, quand quelque occasion mémorable s'en présenterait (1) ; tel était son dessein , en entrant dans Ardeuil , où il se reposa quelques jours.

Scheik-Sephi vivait alors dans cette ville. Tout le pays le regardait comme un saint, et le respectait infiniment à cause de sa vertu. Tamerlan, instruit de sa grande réputation, voulut le voir, le visita plusieurs fois, et le pressa en partant de lui demander ce qui lui ferait plaisir. Slheik-Sephi, instruit du cruel projet de Tamerlan, de faire mourir tous ses prisonniers, le pria d'accorder à ses instances la vie de ces malheureux. Le prince tartare y consentit , et en fit présent au Scheik, pour en disposer à volonté. Slheik-Sephi les pourvut d'habits et d'argent, et les renvoya chez eux. Un tel acte de

(1) C'est un usage, chez quelques peuples de l'Orient, de réserver le supplice des criminels pour les jours de cérémonie. On lit dans la relation du voyage des ambassadeurs envoyés par Schochrok, le dernier des fils de Tamerlan, à l'empereur du Catai, que quand ces ambassadeurs eurent audience de l'empereur, on conduisit au pied du trône 700 criminels chargés de chaînes; l'empereur en fit mettre la plupart en prison; il y en eut peu de condamnés à la mort.

générosité lui attira beaucoup de crédit parmi toutes les nations voisines. Ces esclaves qu'il avait délivrés de la mort le visitaient souvent , et le comblaient de présens , pour lui marquer la reconnaissance qu'ils conservaient d'un si grand bienfait. Leurs descendans firent la même chose à l'égard de ceux de Scheik-Sephi. Ces témoignages publics continuèrent jusqu'au temps de Jouneid , qui vivait sous le règne de Joonschah , fils de Cara Issuf , dont il est parlé ci-dessus.

Ce prince voyant l'affluence du peuple qui venait visiter Jouneid , en conçut de l'inquiétude , et lui fit dire que ce concours de monde lui déplaisait , et qu'il eût l'attention de le diminuer. Jouneid , piqué , se retira , suivi de tous ceux qui lui étaient attachés , dans le Diarbekir , où régnait alors Osun-Azembek. Ce prince le reçut favorablement , et donna dans la suite à son fils Haydar , une de ses filles en mariage , Marthe , qu'il avait eue d'une princesse , fille de Calojean , empereur de Trébizonde (1). Ca-

(1) Cette princesse est nommée par les Occidentaux , *Despina-Catoun* ; ces deux mots ne sont point un nom propre , ils signifient *dame* ou *princesse*. *Despina* vient du mot grec *despoina* , féminin de *despotes* , seigneur , et *catoun* , dans la langue turque , a précisément la même

lojean , en la mariant à Osun-Azembek , avait fait promettre à ce prince qu'elle aurait la liberté de suivre la foi de ses pères. Marthe , élevée en secret dans la religion chrétienne , instruisit de même son fils Ismael , qu'elle avait eu de Haydar. C'est à l'éducation que ce prince avait reçue de sa mère et de son aïeul , qu'il faut rapporter son amitié constante pour les chrétiens , qu'il ne contraignit jamais sur le fait de la religion.

Osun-Azembeg , en prenant Haydar pour son gendre , y fut moins porté par la grande opinion de sa vertu , que par la crainte qu'en se soulevant contre lui , il ne le privât du trône. Le peuple à qui il enseignait de nouveaux dog-

signification que *despoina* dans la grecque. Les rois de Perse Sophi , étaient , par cette princesse , alliés à quatre des plus grandes maisons de Venise. La sœur de Marthe épousa Nicolas Crespo , duc de l'Archipel , qui eut quatre filles , toutes mariées à Venise. L'aînée , nommée Florence , entra dans la maison Cornaro , et fut mère de la reine de Chypre et du procureur Cornaro ; Valence épousa Jean Loredon , et n'eut point d'enfant ; Lucrèce , femme d'un Priuli , fut mère de Nicolas Priuli , procureur ; Violente eut de Caterino-Zeno , son mari , un fils du même nom , que la république de Venise nomma ambassadeur auprès d'Usum-Cassan. La reine de Perse reçut Zeno comme son neveu.

mes, le regardait comme un prophète; on accourait des différens endroits de la Perse et de l'Arménie pour le voir. Il aurait pu former une armée nombreuse de ses partisans.

Pour entrer dans le paradis, il fallait, selon Haydar, joindre à la doctrine de Mahomet la vraie interprétation de l'Alcoran qu'Ali, qui la tenait de Mahomet lui-même, a laissé par écrit et a transmise à ses successeurs.

Les Mahométans de Natolie et d'Afrique se nomment *Sunnites*, parce qu'ils suivent ce qui est contenu dans un livre que le calife Mahuvias fit composer pour commenter et fixer la doctrine de Mahomet. Ce livre est nommé *Suuna*, du mot arabe qui signifie *second*, parce qu'il tient parmi eux le second rang après l'alcoran. On donne aux persans le nom de *Schiïtes*, d'un mot arabe qui signifie *publier, divulguer*, pour faire connaître qu'ils suivent la doctrine qu'Ali a laissée par écrit; opposés en cela aux turcs, qui donnent au recueil des traditions de Mahuvias une autorité que les Persans lui refusent.

Les sectateurs d'Ali prennent encore un nom plus relevé que celui des Schiïtes, c'est le titre d'*Aladeliat, les justes*.

Giacum, un des fils d'Azembek, resta enfin

héritier du royaume de Perse ; la considération que l'on avait pour Haydar et le peuple nombreux dont il était toujours suivi , donnait à ce prince de justes sujets d'inquiétude..

Quoique les Persans bien intentionnés ne voulussent point de changement dans la maison royale, cependant ils suivaient en public la doctrine d'Haydar, pour se conformer aux sentimens du peuple , et dans la crainte que les paysans, excités en secret par les mécontents , ne se révoltassent et ne missent Haydar sur le trône. Cette révolte était d'autant plus à craindre , que Giacum régna depuis peu de temps, sa puissance n'était pas encore bien affermie. Peu touché de la nouvelle doctrine que Haydar enseignait , voyant qu'insensiblement il attirait le peuple à lui, et craignant pour sa couronne, il brisa les liens de parenté qui les unissaient , ordonna qu'on allât lui couper la tête chez lui, croyant, par la mort de son beau-frère, dissiper tous ses sectateurs, et se délivrer de la crainte qu'il lui causait. Un des amis de ce Scheik cacha le jeune Ismael dans une corbeille, et le porta sur les frontières de Perse, près de la mer Caspienne, pour le remettre à un nommé *Perkale* qui lui était attaché ; Ismael passa son en-

fance, et les premières années de sa jeunesse , chez cet homme.

La mort d'Haydar est rapportée différemment par les historiens : comme c'est presque le seul point de cette histoire, sur lequel ils varient, l'exactitude exige que je ne laisse rien ignorer de ce qui a rapport à ce Scheik.

On lit dans quelques auteurs contemporains que la mort d'Azembek donnant lieu à différens partis, Scheik-Haydar, qui, par sa femme, prétendait à la succession d'Azembek, entreprit de chasser de Perse Rustan, qui s'en était emparé sous le nom de tuteur d'un des jeunes princes, et que soutenait un parti considérable; dans cette vue, il leva près de Tauris, une armée de vingt-deux mille hommes; Rustan envoya Soliman-Bey, à la tête de cinquante mille, pour dissiper cette faction naissante; Haydar perdit la bataille et la vie. Rustan, pour rendre sa victoire complète, fit marcher vers Ardeuil, un détachement, avec ordre d'enlever la veuve et les enfans d'Haydar : ils étaient six, trois garçons et trois filles.

Suivant l'usage barbare de l'Orient, où les vaincus sont toujours criminels, Rustan avait résolu leur mort, mais plusieurs des principaux obtinrent la vie de ces jeunes enfans, que l'on

mit dans une île du lac Astumar, habitée par des Arméniens. Ils y étaient depuis trois ans, lorsque Rustan, qui craignait toujours que la vue des enfans ne rappelât le souvenir de leur père, envoya l'ordre de les amener à Tauris. Les Arméniens allaient les livrer, quand un d'entre eux leur représenta que celui qui venait les demander n'avait point d'ordre par écrit de les emmener, et qu'il fallait qu'il retournât chercher un ordre revêtu de ses formes. Il le fit, et pendant qu'il était en chemin, les Arméniens transportèrent les enfans sur les bords du lac. Des trois fils, l'un se réfugia dans Alep, l'autre en Natolie, et le troisième, qui est Ismael, chez Perkale; il avait alors neuf ans, et il y resta jusqu'à l'âge de quatorze. L'histoire ne dit point ce que devinrent ses deux frères; ses trois sœurs épousèrent dans la suite, l'une un cham du Diarbekir, l'autre un sultan des Curdes, et la troisième un homme puissant de Natolie (1).

SECONDE PARTIE.

La nature annonçait intérieurement à Ismael

(1) *Viaggio d'un mercante*, collection de *Ramusio*, tom. II, fol. 88.

les hautes destinées qui l'attendaient ; plus il croissait, plus il se sentait né pour les grandes choses ; il avait su se concilier l'affection de tous ceux qui habitaient les environs de sa retraite. Il apprit comment il y était venu ; lorsqu'il fut instruit de la doctrine que son père enseignait, il crut devoir l'imiter, et publier de nouveau des dogmes, dont la mort de son père avait interrompu la propagation. Son nom devint en peu de temps si célèbre dans ces cantons, qu'il se vit extrêmement puissant ; plusieurs grands des environs embrassèrent sa doctrine et publièrent qu'Ismael était le seul interprète de la loi de Mahomet. On assurait même que le jour de sa naissance, Haydar, son père, avait dit qu'Ismael serait un grand prophète, qui se ferait un nom aussi célèbre que celui de Mahomet ; il y joignit alors à son nom celui de Sophi.

Quelques auteurs, entre autres *Herbelot*, dérivent ces noms du Grec sophos ; il est bien plus naturel de le faire venir de la racine arabe, *Safè*, *porter de la laine*, pour signifier un homme qui, renonçant aux vanités du monde, et se donnant tout entier à la contemplation des choses divines, ne s'habille que de laine. *Goliüs* est de ce sentiment, ainsi que

Chardin, qui, par son séjour en Perse, et la connaissance parfaite de la langue, était plus à portée qu'un autre de savoir la vraie origine de ce mot. Il la préfère à celle que l'on pourrait tirer d'un autre mot arabe *sefa*, être pur ; d'où vient le mot *sefi*, que portait celui des ancêtres d'Ismael, qui commença le premier à se faire connaître : c'est l'opinion de *Meninski*, de *Golius* et de *Chardin*. Le premier ajoute cependant qu'il a vu des lettres écrites par l'Empereur des Turcs à Ismael, dans lesquelles on ne lui donnait pas le nom de *sophi*, mais de *sephi* ; *Giggeiues* n'en parle point dans son dictionnaire, qui n'est que la traduction du grand ouvrage arabe, nommé *Camus*.

Ismael voulant se mettre en possession des pays qu'*Osun-Azembek* avait donnés en dot à sa mère, dans l'Arménie mineure, s'en rendit maître par surprise, et, de concert avec la femme du roi son oncle, il l'empoisonna. Rassemblant ensuite une troupe de gens choisis, il y joignit les secours que *Perkale* lui envoya, et parcourut sans résistance tous les pays que son père avait possédés ; son nom seul lui soumettait tous les lieux où il se présentait. Ses forces augmentèrent considérablement, parce que tous les habitans de ce canton, qui sui-

vaient déjà la doctrine de son père Haydar , mais qui n'avaient osé se déclarer par la crainte de Giacum , le reçurent avec beaucoup de joie , et s'offrirent à le suivre partout où il voudrait les conduire. Il se fit reconnaître dans une grande étendue de pays , sans opposition , ses succès encourageant ceux qui lui étaient attachés , ou forçant ses adversaires à se déclarer pour lui. Après avoir pris la ville de Sumachia , près de la mer Caspienne , il vint à Tauris , où il entra avec la même facilité. Comme on avait porté dans cette ville la tête de son père , ce souvenir anima sa cruauté : il en fit massacrer les habitans , sans distinction d'âge ni de sexe , et fit couper par le milieu du corps 300 femmes publiques. Sa mère était alors dans cette ville ; après la mort d'Haydar , elle avait épousé un prince parent des ennemis de ce schek ; Ismael la fit venir , l'accabla de reproches , et lui fit couper la tête.

Les guerres civiles , qui désolaient le royaume de Perse , frayèrent à Ismael la route du trône. Giacum , son oncle , avait en mourant laissé deux fils , nommés Alban et Mouradchan. Ces deux princes se disputaient la succession de leur père. Alban , victorieux , poursuivit son frère , et fit mourir plusieurs Persans distin-

gués. Ismael profita de ces troubles ; les Persans divisés lui ouvrirent les portes de la capitale et le reçurent. Alban s'enfuit avec peu de personnes à Schivas. Pour ruiner , autant qu'il le pourrait, le parti des princes, Ismael fit couper la tête à plusieurs de ceux qu'il savait être dans les intérêts d'Alban.

Sur l'avis qu'il eut qu'Alban et Mouradchan s'étaient réunis pour venir l'attaquer, il rétablit l'ancienne milice de Perse , arma le peuple et marcha au-devant de ses ennemis. Il surprit l'armée d'Alban dans les montagnes de l'Arménie et de l'Assyrie , et la tailla en pièces. Ce fut à l'occasion de cette victoire qu'il institua le tady, ou turban rouge que portent les Persans , et pour lequel les Turcs leur donnent le nom de Kizilbasch.

Après avoir séjourné quelques jours dans ces lieux , Ismael revint à Schiras , dont les habitans le reçurent en souverain ; il y fit publier ses nouveaux dogmes, punissant des plus cruels supplices ceux qui refusaient de s'y soumettre, comblant de biens ses partisans , et commençant dès-lors à disposer de tout en roi. Après avoir fait quelque séjour à Schiras , il se mit à la poursuite de Mouradchan de Bagdad , qui, s'étant retiré dans l'intérieur du pays, lui fut

livré par les habitans. Ainsi il devint le maître de toute la Perse. Les peuples les plus éloignés du centre de la monarchie, se révoltèrent plusieurs fois pendant son règne; mais il eut toujours le bonheur de faire rentrer les rebelles dans leur devoir. Il soutint plusieurs guerres heureuses contre les Turcs, et après un règne glorieux de vingt ans sur toute la Perse, il mourut en 1525, âgé de trente huit ans.

Des voyageurs qui avaient vu ce prince nous ont laissé son portrait : il était plus gras que maigre, ses traits étaient fort beaux : personne de son temps n'égalait sa force et son adresse dans tous les exercices, à quoi contribuait beaucoup l'avantage qu'il avait d'être ambidextre. Ce que je viens de rapporter de ses actions nous peut faire juger en partie de son caractère. Il avait su se concilier l'amour de ses troupes, au point qu'elles le regardaient comme un dieu, et que plusieurs de ses soldats allaient au combat sans armes défensives, persuadés que la présence d'Ismael les garantissait de tout danger; tant le fanatisme a de pouvoir sur ceux qui s'y livrent !

Il laissa quatre fils de son mariage avec Tuslu-Kamum, qui, par sa mère, était petite-fille du sultan Giacub, et arrière petite-fille d'Usun-

Cassan. L'aîné de ses fils lui succéda. C'est de lui que descendait l'infortuné Hussein, que nous avons vu chassé du trône par les Aghuans et dont le fameux Koulikan ou Schah-Nadir a fait périr la famille.

Le prince Cautimir et le nouvel auteur des mœurs et usages turcs, font Ismaël, contemporain de Sheitan-Kouli, qu'ils placent dans les premiers temps du mahométisme; et peu de lignes après ils le font vivre sous Mahomet. C'est un anachronisme si frappant, qu'il est étonnant que le traducteur et le compilateur ne s'en soient pas aperçus.

Telle est, en abrégé, l'histoire de l'établissement de la dynastie des Sophi en Perse. Cette révolution, plaçant une nouvelle famille sur le trône, y introduisit aussi de grands changemens dans les dogmes. Je hasarde ici une observation sur la singularité des premières années du XVI^e siècle. Dans le temps que la secte de Mahomet souffrait tant d'altérations en Asie, la religion catholique était attaquée en Europe par les hérésies de Luther et de Calvin, et la découverte du nouveau monde le dédommait de ses pertes, par la propagation de l'Evangile dans les vastes contrées de l'Amérique.

T R O I S I È M E P A R T I E.

Je ne remplirais pas le titre de mon Mémoire , si je ne faisais voir la relation des affaires de Perse, avec les troubles qui s'élevèrent alors en Natolie , et qui causèrent beaucoup d'inquiétudes à Bajazet II. Je suivrai, dans le récit de ces troubles, *Nectaire*, patriarche de Jérusalem, qui dans son histoire du Mont-Sinaï, écrite en langue grecque vulgaire , et imprimée à Venise, nous donne un détail très-circonstancié de cette révolution. A peine en trouve-t-on quelques traces dans les historiens occidentaux.

Parmi les disciples de Scheik-Haydar était un nommé Tekel , qui prétendait tirer son origine des anciens rois de Perse , de la maison des Sassanides; il égalait son maître en science et en vertu. Lorsque la mort de Haydar dissipa tous ses sectateurs, Tekel passa l'Euphrate, vint dans l'Asie - mineure, et s'établit auprès de l'Anti-Taurus, où il menait une vie très-dure , uniquement occupé de la prière et de l'étude. Quand sa vertu perça, malgré tous ses soins, l'obscurité de sa retraite , des bergers l'en re-

tirèrent et le firent descendre dans la plaine, d'où il fut conduit comme un homme rare, dans les bourgs et dans les châteaux. Sa réputation remplit, en peu de temps, toute l'Arménie-mineure. Des circonstances favorables l'animèrent à semer partout la doctrine de son maître Haydar ; pour faire reconnaître ses sectateurs, par quelque marque distinctive, il leur ordonna de porter autour de leur turban une bande d'étoffe rouge, ce qui leur fit donner le nom de *Kizilbasch*.

Les succès d'Ismael en Perse firent naître à Tekel l'idée de tenter aussi de se faire souverain. De prédicateur, devenu guerrier, il fit des courses dans la Natolie. Quelques rencontres heureuses lui facilitèrent les moyens de grossir peu à peu son armée. Il forma d'abord à Teskia, un corps de six mille hommes, qui jurèrent tous de défendre jusqu'à la mort leur nouvelle religion. Pour fournir à la solde de ses troupes, il leur donna le pillage de tous ceux qui refuseraient de se soumettre. Cette permission jeta le trouble et l'effroi dans toute la Natolie. Par une proclamation adroite, il promit à tous ceux qui s'enfuyaient la vie et les biens, s'ils embrassaient sa doctrine. D'autre part, Ismaël qui régnait en Perse, promit son

assistance aux peuples qui suivraient le parti et la religion de Tekel. Il avait, en cela, deux buts à remplir; l'un de propager la doctrine d'Ali, et l'autre de retenir Bazajet, par les soins que lui donneraient ces troubles, et l'empêcher de porter ses armes en Perse.

Bajazet avait enlevé aux Vénitiens Coron , Modon, et plusieurs autres places de la Morée; Ismaël, qui cherchait à rompre la paix qu'ils avaient été contraints d'accepter , leur envoya des ambassadeurs, pour renouveler les traités d'amitié faits entre le sénat et son aïeul Azembek , et les engager à reprendre les armes contre les Turcs. Les Vénitiens s'excusèrent sur les traités qu'ils venaient de faire avec les Turcs , et Bajazet ne leur avait accordé la paix que pour veiller de plus près à la conservation de son empire, qui était menacé par la Perse , et par les partisans de Tekel.

Celui-ci profitant de ses avantages, se voyait à la tête de forces considérables et répandait la terreur dans tous les environs. Il battit les Turcs à Coni , et entra vainqueur dans Angora , surprit dans les montagnes de Bursa , autrefois Prusse, l'armée d'un général Turc , et en le battant, il défit les projets des généraux ennemis qui l'environnaient et qui croyaient

le surprendre. La frayeur s'empara des Turcs ; ils ne purent soutenir la vivacité dont les Kizilbaschs les attaquaient, ni la vue de ce turban rouge , croyant que cette couleur indiquait la résolution où étaient les ennemis de ne leur point faire de quartier.

Tekel, après cette victoire, marcha sur Koutaja, dont il promit le pillage à ses troupes. Le carnage fut si grand , que les Kizilbaschs se servirent des cadavres entassés pour arriver au haut du mur. Ils pillèrent et massacrèrent tout ce qui se présenta devant eux, entourèrent les portes du château où s'était réfugié le Beglierbey , et le brûlèrent avec sa famille. Le butin fut immense ; après le sac de cette ville, il se présenta devant Bursa , et prit le nom de roi de *Natolie*.

La défaite de deux neveux de Bajazet et du pacha Jounous exigeait un général habile pour rétablir dans ce pays les affaires des Ottomans. Bajazet y envoya le Beglierbey de Romélie, Ali-Bacha, officier de beaucoup d'expérience , qui avait servi sous Mahomet II. Ali rassembla de grandes forces, écrivit aux deux fils de l'empereur, qui étaient en Natolie , de se rendre avec toutes celles qu'ils pourraient réunir auprès d'Angora , afin de prévenir Tekel et lui

couper la retraite au passage du Sakariath, l'ancien fleuve Sangar ; mais il ne put l'empêcher de mettre ce fleuve entre lui et l'ennemi , qui le poursuivait , ni de faire empaler le pacha Jounous , afin que ce spectacle effrayant retardât la marche d'Ali , qui , rempli d'indignation , s'avança plus rapidement avec de nouveaux renforts jusqu'auprès d'Angora , où il joignit l'arrière-garde de Tekel , auprès d'une montagne nommée Oliga ; mais les kizilbaschs se défendirent avec tant de vigueur , qu'il tomba entre leurs mains et fut tué.

La mort du général ottoman changea le sort des armes , et les Turcs ne songèrent qu'à se retirer. Cette journée rendit Tekel encore plus audacieux. Il marcha avec ce qui lui restait de forces jusqu'à la montagne de Begnar-Bachi , autrefois Célène , dans un vallon qui traverse le Maras , si connu sous le nom du fleuve Mar-syas. Les Turcs vinrent rejoindre les jannissaires qui étaient avec Achmet , fils de l'empereur. Les kizilbaschs , fortifiés dans la montagne , se défendirent avec courage ; mais obligé de céder au nombre , Tekel , pressé de toutes parts , fit passer ses troupes dans le plus épais de la forêt , où , profitant de la nuit , il se sauva dans l'Arménie mineure. Tous ses partisans dans la Nato-

Ils furent mis à mort ; on ne pardonna qu'à ceux que l'ignorance et la séduction avaient engagés à le regarder comme un prophète, et comme annonçant dans le mahométisme de nouvelles vérités. On les fit passer dans la Romélie, d'où ils furent dispersés dans la Bosnie, l'Albanie et la Morée, afin d'ôter à Tekel la ressource de ces peuples, s'il reparaisait dans les Etats ottomans ; mais son parti ruiné ne put se rassembler ; on ignore même ce que lui-même devint ; l'histoire n'en parle plus depuis sa dernière défaite.

Les peuples de Natolie, pillés par les kizilbaschs, ont transmis à leurs descendans la haine que ce nom leur inspirait pour ceux qui portaient cette espèce de bonnet, qui causa tant de frayeur aux Turcs. Ce bonnet, qui est méprisé par les sujets du Grand-Seigneur, est en Perse une des plus grandes marques d'honneur. Mais l'opinion que c'est une couronne n'est pas fondée.

Chardin, au retour de son voyage de Perse, publia un petit livre intitulé : *Couronnement de Soliman, roi de Perse*. *Tavernier* prétendit que les monarques d'Orient n'étaient point couronnés, et que l'imposition du *Tadg* ne voulait point dire *couronnement*. Le premier défendit son opinion, et fut secondé par le *P. Ange de*

Saint-Joseph, qui, dans son *Gazophylacium linguæ persicæ*, dit, au mot *incoronazione*, que le couronnement du roi de Perse est une cérémonie véritable, fort mal-à-propos contestée par *M. Tavernier* contre *M. Chardin*. Mais ces auteurs, dans les passages où ils croient prouver que l'imposition du *Tadg* est un couronnement, disent le contraire, sans y faire attention. A la vérité, on a traduit souvent ce mot par *couronne*. Les langues arabe et turque l'ont adopté. Couronne de la foi, *Tadg-Eddin*, couronne du martyr, est-il dit de quelques princes orientaux ; mais c'est en style figuré.

Le Tadg, dit *Chardin*, est un bonnet de velours rouge, d'une forme particulière, dont la pointe est cousue de manière qu'elle fait douze petites pointes grosses comme un pepin de coin. Ce voyageur dit que *Cheik-Sepi*, qui est le même qu'*Ismael-Sophi*, pour récompenser les Turcomans, ou Tartares originaires, qui l'aiderent à monter sur le trône, leur permit de porter ce bonnet tel qu'il le portait lui-même ; ce qui fut une manière d'institution de chevalerie à l'honneur de la religion d'Ali et des Imans. Ces douze pointes y sont effectivement mises en l'honneur des douze Imans, fils d'Hussein, l'un des fils d'Ali.

Le P. Ange ajoute que les gouverneurs ou *chahs* portent une couronne ou *Tadg* presque semblable , comme aussi certains religieux appelés *soufi* , de la race desquels le roi est descendant. Ils sont toujours gardiens ou recteurs de la porte et de l'asyle appelé *Ali-Capou*.

Mais si le *Tadg* était une couronne , et si l'imposition de ce bonnet donnait la souveraineté , est-il vraisemblable que les rois de Perse vou-
lussent le donner à leurs sujets et aux officiers de leur armée ? C'est cependant un usage établi en Perse.

Pietro della Valle , dans plusieurs endroits de la relation de ses voyages , dit que les *kisilbaschs* , Turcomans d'origine , et les premiers soldats d'Ismael , portent le *Tadg* aux jours de cérémonie ; que c'est par ces Turcomans que la langue turque est commune en Perse. Il est vrai que les anciens rois de Perse , si l'on peut s'en rapporter à *Texeira* , portaient une couronne que l'on appelait *Tadg* : Le peuple , dit cet auteur , met sur la tête de *Kaymuraz* le *Tadg* , qui est la même chose qu'une couronne. Dans un autre endroit , il rapporte , « que *Fraidhun* , » un des premiers rois de Perse , étant aveugle » et infirme , son petit-fils , nommé *Mamucher* , » fils de son fils *Irège* , dans un combat qu'il

» livra à deux princes rebelles, Salm et Tür,
 » coupa d'un coup de sabre la tête à Tur, ce
 » qui épouvanta tellement Salm, qu'il tomba
 » mort sur la place. Mamucher vint lui-même
 » annoncer cette nouvelle à Fraidhun, qui
 » l'embrassa plusieurs fois avec de grandes dé-
 » monstrations de joie, et ôtant de dessus sa
 » tête le *Tadg*, qui est parmi nous la même
 » chose qu'une couronne, le mit sur la tête
 » de son petit-fils, comme une confirmation
 » du royaume qu'il lui avait donné ».

Il ne faut pas conclure de ce passage, que le
Tadg est une couronne. Ce bonnet distinctif des
 Kizilbaschs est beaucoup plus moderne, et ce
 n'est pas même en Perse, qu'il a été pleinement
 établi. J'ai dit ci-dessus que le corps des Kizil-
 baschs est une milice composée dans son origine
 de turcomans; ce sont eux qui ont porté en
 Perse le bonnet rouge. *Chodgia-Effendi*, auteur
 Turc, dans sa chronique de la maison des
 Ottomans, dit que « Sultan-Orkan, après avoir
 pris Nicomédie et plusieurs places de la Natolie,
 fit des réglemens dans ses nouveaux états; entre
 autres choses, il ordonna que tout l'or et l'ar-
 gent monnoyé seraient marqués à son nom, ce
 qui fut exécuté pour la première fois l'an 729
 de l'hégire de J.-C. 1329; que pour distinguer

ses sujets naturels des Grecs et des Francs qu'il venait de soumettre, ses troupes commencèrent à porter des habits de laine d'écarlate, et des bonnets rouges et noirs; ce qui dura jusqu'au temps de Bajazet, pendant le règne duquel les troupes n'avaient point d'habillement particulier; que Timur-Tasch-Beg, qui commandait toutes les troupes de ce prince, fit approuver du Sultan un réglement qu'il avait fait, par lequel les cavaliers devaient porter le bonnet noir, et les courtisans et ceux qui étaient de la maison du prince avaient seuls la liberté de porter le bonnet rouge. Cette distinction n'eut lieu pour les militaires, que jusqu'au règne de Mahomet II, qui fit un nouveau changement; il donna le turban blanc aux janissaires, qui mirent les premiers en usage la quantité de plis que l'on voit à la mousseline, dont il est entouré. Cette espèce de bonnet leur devint particulière; mais les grands de la cour se servirent toujours du bonnet rouge, et le firent du double plus grand qu'il n'avait été jusqu'alors ».

« Dans le temps du sultan Murad, ce bonnet devenant plus commun, on commença à l'enrichir de broderie, et il fut particulièrement affecté aux sultans et à ceux qui étaient constitués en dignité. Quelquefois aussi, continue

Chodgia - Effendi, les sultans de la maison d'Osman portaient ce bonnet comme une couronne, dans des expéditions militaires, et dans des assemblées de cérémonie : ce sont ces turbans que l'on voit sur la sépulture du sultan Osman, à Bursa ». C'est ainsi que s'explique l'auteur turc.

Les troupes qui firent monter Ismael sur le trône étaient composées de Turcomans, qui portaient ce bonnet. Ismael, dont l'adresse et la politique égalaient la bravoure, sut en tirer parti pour se faire respecter des Persans, ses nouveaux sujets, ceux qui l'avaient aidé à les conquérir. Il attacha une distinction à ce bonnet, qu'il porta lui-même, et mêlant dans sa politique la religion dont il avait besoin, il sut faire entrer dans la forme de ce bonnet la mémoire des douze petits-fils d'Ali ; ce qui acheva de rendre respectable au peuple les Kizilbaschs.

Si ce corps de troupes était considéré en Perse, il était craint et redouté des Turcs (1). Tékél, qui faisait la guerre en Natolie, pays

(1) Le bonnet rouge, en France, fut toujours craint et redouté dans sa courte durée, mais il ne fut jamais considéré.

où la monarchie des Ottomans avait commencé, trouva ce bonnet, que *Chodgia-Effendi* nous dit y avoir été en usage dès le temps des premiers empereurs; on ne le connaissait presque plus à Constantinople. Tekel y attacha une autre idée en Natolie, que celle qu'Ismael y'avait attachée en Perse. Il profita de l'erreur des Turcs, qui crurent que la couleur de ce bonnet marquait le courage désespéré et la férocité des ennemis qu'ils avaient à combattre. Quelques échecs qu'ils reçurent de la part de ces ennemis les confirmèrent dans cette opinion, et de - là est venue la haine qu'ils continuent de porter aux Persans. Elle est fondée sur l'opposition de sentimens en matière de religion, et sur la frayeur que ces ennemis leur inspirèrent. Les histoires ne nous fournissent que trop de preuves, que l'un ou l'autre de ces motifs suffit pour faire naître une haine immortelle entre deux peuples voisins.

SUR LE SIÈGE DE DIJON,

PAR LES SUISSES, en 1513.

Par DE RUFFEY (1).

AVANT de donner son Essai historique sur ce siège, l'un des plus mémorables, M. de Ruffey présente quelque notions préliminaires sur les Suisses, et sur les motifs qui les obligèrent à entreprendre ce siège.

Ces peuples, dit-il, anciennement nommés Helvétiens, et depuis Suisses, d'un de leurs cantons, se gouvernèrent longtemps par leurs propres lois, mais leur état et leur liberté ont essuyé plusieurs révolutions.

Ils se rendirent redoutables aux Romains, sous Divicon, leur chef, par la défaite du consul Lucius Cassius, dont ils firent passer l'armée sous le joug, l'an de Rome 643. Plusieurs années après, la plus grande partie de cette nation quitta son pays pour aller s'établir dans les provinces occidentales des Gaules.

(1) Ext. de l'Ac. de Dijon, t. I.

A la nouvelle de leurs premiers mouvemens, César, qui commandait dans les contrées qu'il venait de soumettre, rassemble promptement une armée, s'oppose à leur passage, les défait entièrement entre Châlons et Autun, et les force de retourner dans leur pays. Ils en étaient sortis au nombre de trois cent soixante mille, il n'en rentra qu'environ cent dix mille (1). Une perte si considérable ralentit leur humeur guerrière ; les conditions de la paix les soumi-
rent aux Romains, et les Suisses firent partie de la Gaule Celtique, tant que dura leur empire en Occident.

Le royaume de Bourgogne s'étant formé des ruines de l'empire romain, les Suisses passèrent sous la domination des rois de Bourgogne, et ensuite sous celle des rois de France, jusqu'en 870, qu'il se forma un nouveau royaume de Bourgogne, dont la Suisse devint sujete. Ro-

(1) Quelque soit le respect que nous professions envers les anciens historiens, cette émigration non motivée de trois cent soixante mille Helvétiens, pour aller dans un pays nouvellement conquis et rempli de mécontents, cette mort de deux cent cinquante mille dans une bataille, nous paraissent bien peu vraisemblables. Et pourquoi, avant d'entreprendre leur nouvel établissement dans les Gaules, n'en demandaient-ils pas l'agrément à César ?

dolphe III , dernier roi de cet état , mort sans enfans , en 1032 , le laissa à l'empereur Conrad - le - Salique , et la Suisse fut possédée par ses successeurs pendant l'espace de deux siècles.

Plusieurs seigneurs profitant de la faiblesse des empereurs et des troubles de l'empire , s'étant emparés des diverses contrées qui avaient formé le royaume de Bourgogne , s'en firent de petites souverainetés. Les ducs de Zéringue possédèrent le gouvernement de la plus grande partie de la Suisse ; leur maison s'éteignit au treizième siècle ; alors la noblesse n'étant plus contenue par l'autorité d'un souverain , exerça sur le peuple une puissance qui lui devint odieuse. Pour se dérober à ses vexations , les Suisses se mirent sous la protection de Rodolphe de Hapsbourg , qui , devenu empereur , augmenta leurs privilèges , et les gouverna avec autant de justice que de douceur ; mais Albert , son fils , tint à leur égard une conduite toute différente.

Tout le monde connaît la manière dont ils s'en vengèrent , et la ligue que tous les cantons suisses formèrent en 1513. La nécessité de se tenir toujours en armes , pour le maintien de leur indépendance , les aguerrit tellement qu'ils

devinrent un des peuples les plus belliqueux de l'Europe. La réputation de leur valeur leur attira la plus grande considération ; tous les princes recherchèrent à l'envi leur alliance. Le seul Charles, dernier duc de Bourgogne, la dédaigna ; mais il paya cher le mépris qu'il en fit. Vaincu par les Suisses , à Granson et à Morat ; ce fut encore par leur secours que le duc de Lorraine le défit dans une bataille, où il fut tué.

Louis XI est le premier roi de France qui ait fait alliance avec les Suisses. Dans le traité qui en fut conclu en 1478, le roi s'y donna le titre de leur premier allié , et prit beaucoup de Suisses à sa solde , à la place des francs Archers qu'il cassa. Son successeur, Charles VIII en tira de grands secours dans la guerre d'Italie ; ils contribuèrent par leur valeur au gain de la bataille de Fornoue ; ils traînèrent eux-mêmes l'artillerie française à travers les montagnes de l'Apennin où les chevaux ne pouvaient être employés. Louis XII s'en servit aussi dans ses guerres ; mais cette nation, trop persuadée du besoin qu'il avait de son secours, demanda avec arrogance une augmentation de ses pensions. Le roi, piqué de ce procédé , loin de les ménager, les traita avec beaucoup de hauteur et de

mépris, et de ses alliés il en fit ses ennemis. Pour satisfaire leur ressentiment, ils embrassèrent le parti de Maximilien Sforce, dans le dessein de le rétablir dans la possession du duché de Milan. Ils entrèrent dans une ligue que le pape, les Vénitiens et les Espagnols firent en ce temps pour chasser les Français d'Italie.

Sous la conduite de Gaston de Foix, duc de Nemours, les Français battirent à Ravenne l'armée des confédérés : mais les Suisses ayant envoyé dix-huit mille hommes à leur secours, et le cardinal d'York, ayant par ses intrigues, fait entrer dans cette ligue Henri VIII, roi d'Angleterre, qui menaça la France d'une puissante diversion, les Français furent contraints d'évacuer l'Italie et d'abandonner toutes leurs conquêtes pour venir défendre leur patrie. Le pape Jule II, redevable aux suisses des heureux succès de la ligue, leur donna les marques les plus glorieuses de sa reconnaissance; il envoya aux cantons, une épée, un bouclier, un drapeau, avec le titre de défenseurs de la liberté du Saint Siège.

Dans ces entrefaites les Vénitiens s'étant brouillés avec le pape, se détachèrent de son alliance, et conclurent une ligue offensive et défensive avec le roi de France, qui fit une trêve d'un an avec

les Espagnols, et résolut de profiter de ces circonstances pour reconquérir le Milanais ; il fit les plus grands efforts pour regagner l'amitié des Suisses, mais inutilement ; ils étaient encore trop aigris des injures qu'ils avaient essuyées.

Les Français, sous le maréchal de Trivulce, reconquirent en peu de temps le Milanais ; mais la gloire de cette conquête eut peu de durée ; les malheurs qui la suivirent, furent le prélude de ceux que la France devait essuyer un jour dans une contrée qui a toujours été fatale à ses armes. Louis de la Tremoille arriva en Italie avec de grands renforts, pour prendre la conduite de l'armée ; il mit le siège devant Novarre ; mais quoiqu'il passât pour un capitaine expérimenté, il se laissa surprendre par les Suisses ; qui le défirent entièrement ; sa défaite entraîna la perte du Milanais pour la France.

Ce succès enhardit les Suisses, et plus d'un motif les excita à profiter de leurs avantages. Leurs victoires en Italie avaient été plus glorieuses qu'utiles ; ils avaient reçu du pape et des confédérés beaucoup de louanges et peu d'argent. Pour se dédommager du tort que leur vengeance avait fait à leur intérêt, ils résolurent dans une diète de porter la guerre en France ;

et de s'enrichir par le pillage de ses plus belles provinces..

Tout favorisait leur entreprise. Louis XII était alors occupé en Flandres à se défendre contre le roi d'Angleterre, aidé de l'empereur Maximilien, qui combattait avec ses troupes à la solde de ce roi. Leur armée assiégeait vivement Terouanne; cette ville était prête à se rendre, la garnison manquant de munitions et de vivres, et se trouvant fort découragée par la défaite des Français à la journée des Eperons.

Les Suisses se mirent en marche au nombre de vingt-cinq mille hommes, traversèrent la Franche-Comté, où Maximilien avait promis de les joindre avec six mille chevaux; mais ils n'y en trouvèrent que deux mille, ayant à leur tête Ulric, duc de Wirtemberg, qui, après leur avoir fait les excuses de l'empereur, dont ils se contentèrent, les suivit avec sa cavalerie, à laquelle se joignit une partie de la noblesse de la Franche-Comté, commandée par Guillaume de Vergy.

L'armée des Suisses se partagea en deux corps, pour la commodité des subsistances; l'un prit la route de Besançon à Gray, l'autre celle de Dôle; ils entrèrent en même-temps en Bourgogne, pillèrent et brûlèrent tout ce qui se trou-

va sur leur chemin, et commirent tous les désordres que la guerre semble autoriser. Ils se réunirent à Dijon, à dessein de faire le siège de cette ville, qu'ils investirent le 7 septembre 1513.

La ville de Dijon n'était pas alors en état de défense; les ducs de Bourgogne ne s'étaient attachés qu'à l'embellir; et quoiqu'elle fût devenue place frontière sous le gouvernement de la France, nos rois la possédaient depuis si peu de temps, qu'ils avaient négligé de la fortifier. D'ailleurs, l'invention nouvelle de la poudre à canon avait déjà changé la manière d'attaquer et de défendre les places. Toutes les fortifications de la ville de Dijon consistaient dans une muraille entourée d'un fossé, et garnie de quelques tours.

Louis XII fut bientôt informé de l'invasion dont les Suisses menaçaient la Bourgogne; il manda à la Tremoille qui était encore au-delà des monts, de venir incessamment pourvoir à la sûreté de son gouvernement.

Le roi écrivit aussi aux magistrats de Dijon pour les avertir du danger, leur donner ordre de réparer en toute diligence les fortifications de leur ville, et de faire tous les préparatifs nécessaires pour soutenir un siège, les assurant qu'il avait une entière confiance en leur zèle et

à l'affection des habitans de leur ville. (1) La conduite qu'ils tinrent dans une circonstance si critique, fait l'éloge de leur vigilance et de leur capacité.

La Tremoille étant arrivé, donna les ordres les plus précis pour fortifier la ville et réparer les murailles : on prit des terres dans le cours de Suzon, pour en former des remparts, des plates formes et autres fortifications. On commanda chaque jour certain nombre d'habitans, qui, avec ceux de la banlieue, travaillèrent sans relâche à ces ouvrages; on fit venir des blés pour l'approvisionnement de la ville; on se fournit de toutes les munitions nécessaires; on ordonna une garde générale où la robe et le clergé furent compris.

Le roi envoya en Bourgogne quatre mille hommes d'infanterie, commandés par les sieurs du Lude et de Chandion : les compagnies

(1) Benigne de Cirey occupait alors la place de maire, Thomas Berbissey, Philibert Godran, Ganthier Dumas, Jean Morgaut, Jean Noël, et Benigne Serre étaient échevins. Ils délibérèrent le 27 juin 1513, d'aller au devant de la Trémoille, et pour qu'il eût la ville en bon amour et bonne recommandation. Ce sont les termes de leur délibération. Il fut résolu de lui faire don et présent de dix tonneaux de vin et de dix émines d'avoine.

d'hommes d'armes de Bussi, et de Maizière, neveu de la Tremoille, firent aussi partie de la garnison; il s'y joignit encore quelques corps de troupes commandées par Lancelot du Lac, gouverneur d'Orléans, et le capitaine Malabre.

La Tremoille ne jugea pas à propos de s'opposer à l'entrée des Suisses en Bourgogne; il aima mieux réserver le petit nombre de ses troupes à la défense des places. Il mit des garnisons à Beaune et à Auxonne, pour harceler les convois des ennemis, et quelques troupes dans le château de Talant (1), pour les inquiéter pendant le siège.

Par les ordres du gouverneur, on se hâta de faire la revue de tous les habitans en état de porter les armes; on nomma des officiers capables de les dresser aux exercices militaires : Messieurs d'Arcelot, d'Arc-sur-Tille et d'Auvilars furent mis à la tête de ces milices bourgeoises, sous les ordres de Jean de Bessey, grand gruyer de Bourgogne (2). On fit plusieurs

(1) Forteresse à demi-lieue au couchant de Dijon, avec titre de gouvernement, démolie sous Henri IV.

(2) La bourgeoisie fut divisée en trois compa-gaies de trois cents hommes chacune, commandées par six capitaines et six cinquanteniers. Leur quartier d'assemblée fut fixé aux places du Morimont, de St.-Michel et de la Charbonnerie.

ordonnances relatives aux circonstances (1).

Quand on fut assuré de l'approche des Suisses, la Tremoille fit assembler le conseil de guerre et celui de la ville; il y fut résolu qu'on mettrait le feu dans tous les faubourgs, pour empêcher les ennemis de s'y loger. Le malheur des circonstances forçait ainsi de sacrifier l'intérêt particulier à l'intérêt public (2).

On eut avis, dès le 6 septembre, que l'armée des Suisses n'était plus qu'à une lieue de la ville. Les sentinelles qu'on avait placées au clocher

(1) Il fut statué que trois échevins accompagneraient toujours le maire pendant le temps du siège, et qu'ils pourraient ensemble délibérer définitivement sur tout ce qui concernait la ville. On défendit à toutes les églises et communautés de sonner matines ni aucuns autres offices.

(2) Le 4 septembre, le faubourg Saint-Nicolas fut brûlé; on n'en conserva que l'église qui était alors la paroisse, depuis démolie et transférée dans la ville.

Le 5, le faubourg Saint-Pierre essuya le même sort. L'ordre de Malte y avait de très-belles maisons; il n'y eut que l'église de conservée, depuis détruite et rebâtie dans la ville.

Le 6, le faubourg de Theuley fut réduit en cendres: il était situé au devant de la porte appelée aujourd'hui de Bourbon. Enfin, le 7 septembre, le faubourg d'Ouche, à l'exception de l'église et de l'hôpital du Saint-Esprit, fut entièrement brûlé.

de Notre-Dame , appercevaient le feu des villages qu'ils brûlaient sur leur route ; celui de Saint-Apolinaire fut entièrement consumé. Ils arrivèrent le 7 , et investirent la ville le même jour. Dès le lendemain ils travaillèrent à ouvrir des tranchées et à établir des batteries ; ils avaient emprunté de l'empereur , pour faire ce siège , trente pièces d'artillerie qu'ils tirèrent des villes de Dôle et de Gray. Leur première batterie fut dressée sur une éminence qui commande la ville , appelée aujourd'hui les petites roches , située près le chemin de Mirande. Le grand effet de cette batterie jeta la consternation dans toute la ville.

La Tremoille sentit que le mauvais état de la place ne lui permettait pas de soutenir un long siège , et que malgré la valeur des troupes de la garnison , la ville risquait d'être emportée d'assaut : il tint un conseil de guerre et permit une assemblée générale des habitans pour délibérer sur ce sujet ; il fut résolu unanimement de faire une députation aux commandans Suisses , pour les engager de consentir à un traité qui pût sauver la ville du pillage dont elle était menacée.

Maizière , lieutenant - général du gouvernement de Bourgogne , et chambellan du roi , Jean

Rochefort, grand bailli de Dijon, Humbert de Villeneuve, premier président du parlement, et le grand gruyer de Bourgogne, s'offrirent d'aller au camp des Suisses pour négocier un traité; mais leur démarche fut sans effet; ils ne purent rien gagner sur l'esprit des assiégeans, qui se flattaient que le pillage de la ville de Dijon ne serait que le prélude de celui des plus riches provinces du royaume.

A peine les députés furent - ils de retour, qu'on redoubla la vivacité des attaques. Les ennemis dressèrent une seconde batterie au-dessus de la Chartreuse. M. de Vergy y alla prendre son quartier pour en diriger les travaux, ainsi que la plupart des officiers généraux de l'armée. Cette batterie fit une brèche considérable à la courtine la plus près de la porte Guillaume, et à la tour Saint - Antoine. Le péril augmentant de jour en jour, il fut résolu, le 11 septembre, de faire une seconde députation. On obtint une trêve; tous actes d'hostilité furent défendus; on suspendit les travaux qui étaient déjà si avancés, que pendant le temps de la conférence, les sentinelles des tranchées s'entretenaient avec celles du rempart.

C'était beaucoup d'avoir amené les ennemis

au point d'écouter des propositions pacifiques ; mais ils mirent à la paix des conditions si étranges et si injustes, qu'il fut impossible de rien conclure. Ils demandaient la restitution de la Bourgogne pour l'empereur, la remise des châteaux de Milan et de Cremone, et la cession des droits de la France sur le Milanais, Gênes et le comté d'Ast, en faveur de Maximilien Sforce, et la promesse que le roi prendrait dix mille Suisses à son service. Quoiqu'il y eût peu de temps que la Bourgogne fut réunie à la France, les Bourguignons, accoutumés à obéir à des princes français, avaient déjà pour les rois de France le même attachement que les anciens sujets de cette monarchie ; la proposition de changer de maître révolta les habitans de Dijon : ils résolurent de se défendre jusqu'à la dernière extrémité ; plutôt que d'accepter des conditions si peu conformes à leurs sentimens. La Tremoille fut charmé de voir tant de courage et tant de noblesse dans le cœur des soldats et des habitans ; il fut le premier à rompre la trêve qui avait duré huit heures : un coup de canon fut le signal de la rupture. Les Suisses recommencèrent leurs attaques avec plus de fureur ; le feu fut égal de part et d'autre. M. de Sénant, maître de l'ar-

tillerie, dirigeait celle de la ville avec beaucoup d'intelligence et d'activité.

Cependant les murs s'affaiblissaient; la ville était ouverte en plusieurs endroits; les ennemis se préparaient à donner un assaut général; six mille soldats et deux mille bourgeois s'apprétaient à repousser leurs efforts, et bordaient un retranchement large et profond, que la Tremoille avait fait pratiquer derrière les brèches. L'ordre, le silence, la fermeté de ces troupes ralentit l'ardeur des Allemands et des Suisses; la brèche, quoique très-large, n'était pas encore praticable; les pluies en avaient rendu l'accès très-glissant: ils désespérèrent de réussir, et rentrèrent dans leurs lignes, remettant l'assaut à un autre jour, dans l'espérance que leur artillerie achevant de renverser les murs, comblerait le retranchement, et rendrait le terrain de la brèche moins inégal et moins difficile.

Sur ces entrefaites les Suisses reçurent des nouvelles qui firent un grand changement dans leur esprit. L'empereur s'était joint au roi d'Angleterre pour attaquer Louis XII en Flandres; leur armée, après la prise de Tervuerne, faisait le siège de Tournay, quand tout-à-coup Maximilien, soit dégoût, soit inconstance, partit brusquement pour se rendre en Allemagne.

Ce départ donna lieu d'augurer que son armée le suivrait bientôt, et que le roi de France, n'ayant plus en tête que les Anglais, serait en état d'envoyer de grands secours en Bourgogne. En ce cas toutes les idées de conquêtes que s'étaient formées les Suisses étaient sur le point de s'évanouir, et se bornaient à la prise de Dijon, moins considérable qu'ils ne se l'étaient d'abord figuré, la plupart des gens riches ayant enlevé leurs effets les plus précieux, à la première nouvelle de ce siège.

Ces réflexions retardèrent l'assaut projeté ; les Suisses eurent de fréquentes conférences avec Ulric, chef des Allemands, auquel ils se plainquirent d'avoir été joués par l'empereur qui manquait à sa parole, après les avoir engagés dans cette guerre, sous la promesse de les secourir puissamment.

La Tremoille, instruit de ces nouvelles et de l'effet qu'elles produisaient, résolut de profiter de cette heureuse circonstance ; il jugea qu'en la ménageant adroitement, il lui serait possible de sauver Dijon et la Bourgogne ; il comptait de plus sur les amis qu'il s'était ménagés en Suisse, et sur ceux qu'il s'était fait depuis peu dans leur armée. En effet, quelques officiers ayant été pris par les troupes de la garnison, la

Tremoille les traita avec bonté, leur témoigna la politesse la plus distinguée, et les renvoya sans rançon et comblés de présens. Ces officiers, sensibles à cette générosité, disposèrent les esprits de leurs compagnons en faveur de la Tremoille; il obtint par leur moyen, une troisième conférence, ainsi qu'une trêve pendant le temps qu'elle durerait.

Les citoyens profitèrent de l'intervalle de la trêve pour implorer le secours du ciel en faveur de leur ville; ils firent autour des murs une procession solennelle où assistèrent tous les corps de magistrature, les soldats et officiers de la garnison, ayant le gouverneur à leur tête; on y porta les reliques des églises, et l'image miraculeuse de Notre-Dame de Bon-Espoir, en laquelle les habitans avaient mis la plus ferme confiance (1).

L'espérance des citoyens dans le secours du ciel ne fut point trompée; les députés de la ville trouvèrent les suisses fort adoucis; ils en furent favorablement écoutés; ils profitèrent

(1) L'église de Notre-Dame de Dijon possède encore aujourd'hui une ancienne tapisserie où cette procession, le camp des Suisses et les travaux du siège sont naïvement représentés. (*Note de l'auteur.*)

de ces dispositions pour achever de les gagner , en leur représentant les grands avantages que leur nation retirerait de leur réunion avec la France. Un de leurs plus grands griefs était , que le roi ne leur avait pas payé quatre cent mille écus qu'il leur devait de leurs anciennes soldes ; on leur promit de leur en procurer le paiement ; cette offre les tenta , mais ils firent de nouvelles difficultés. Ils avaient pris des engagements avec le pape , l'empereur et Maximilien Sforce ; ils avaient promis à ce dernier de lui faire céder le duché de Milan par les Français ; ils avaient promis au pape la dissolution du concile de Pise , et à l'empereur de faire restituer la Bourgogne en faveur de Charles , prince d'Espagne , son petit fils.

Les députés firent part à la Tremoille de l'état de la négociation ; il jugea que les momens étaient précieux , et que sa présence était absolument nécessaire pour la conclusion du traité. Quoique les lois de la guerre défendent à un gouverneur de jamais quitter sa place , quand il s'agit du salut public , il ne balança pas à demander un sauf-conduit pour se rendre au camp des Suisses : il en reçut l'accueil le plus favorable.

La Tremoille , aussi bon politique que grand

capitaine, s'aperçut bientôt que l'intérêt personnel était ce qui touchait le plus les Suisses, et qu'en les contentant sur cet article, il ne serait pas difficile de les faire relâcher sur les intérêts de leurs alliés, pourvu qu'on sauvât habilement les apparences. C'est sur ce plan qu'il travailla au traité; il sentait bien qu'il n'avait pas les pouvoirs nécessaires pour consentir aux articles demandés; mais il ne risquait rien de les accorder, pourvu qu'il opérât la levée du siège; il employa tout l'art possible pour venir à ses fins; il contesta sur quelques articles, mais seulement pour ne pas donner de soupçons sur la validité de ses pouvoirs. La simplicité helvétique ne put tenir contre son éloquence naturelle. Il fit consentir les Suisses à se contenter de vingt-cinq mille francs comptans, qui étaient tout ce que la ville pouvait fournir, et à recevoir des otages pour le reste de la somme, qui fut fixée à quatre cents mille écus. Il fit cession des droits de la France sur le duché de Milan, sur Gênes et le comté d'Ast, en faveur de Maximilien Sforce. On convint que l'article concernant la Bourgogne serait remis à la décision des jurisconsultes. Il donna aussi au nom du roi un désaveu de tout ce qui s'était passé au concile de Pise, avec la promesse d'envoyer

les prélats de France au concile de Latran qui se tenait alors , et de soumettre le royaume à ses décisions, tant pour la doctrine que pour la discipline. Tels sont les principaux articles du traité que la Tremoille conclut avec les Suisses le 12 septembre 1513. Ulric et ses Allemands n'y voulurent pas accéder ; mais ils étaient en trop petit nombre pour que la Tremoille en conçût aucune crainte, tant qu'ils ne seraient plus unis avec les Suisses.

Toute la ville était dans la plus grande impatience sur la réussite d'un traité si important ; il ne fut signé qu'à dix heures du soir , et l'on n'en fut informé que par la rentrée de la Tremoille et des députés qui annoncèrent au peuple cette heureuse nouvelle. Chacun alors s'abandonna aux transports de la joie la plus vive ; on combla de louanges la Tremoille et les députés ; on courut en foule aux églises remercier Dieu.

Les magistrats nommèrent à l'instant des commissaires dans chaque paroisse , qu'ils chargèrent d'aller pendant la nuit chez tous les particuliers aisés pour emprunter la somme promise aux Suisses ; chacun contribua à la four-

nir (1); on donna des otages pour la sûreté de l'exécution du traité, deux seigneurs, René d'Anjou, sieur de Maizière, neveu de la Tremoille; Jean de Rochefort, bailli de Dijon, et quatre bourgeois: Benigne Serres, Philibert Godran, Jean Noël, Echevins; le quatrième n'est pas connu. Ces otages furent incontinent conduits à Zurich. Sitôt que l'argent eut été compté, et les otages livrés, l'armée suisse dé-campa et prit la route de Gray pour regagner son pays. Jacques de Vatteville-Bernois, Henri Vincklerc de Zurich, généraux de l'armée suisse, et plusieurs officiers, demandèrent au gouverneur la permission d'entrer dans la ville pour faire leur prière devant l'image miraculeuse de Notre-Dame de Bon-Espoir, qui, suivant une pieuse croyance de ce temps, leur était apparue la nuit. Les Allemands et les Francs-Comtois se voyant hors d'état de rien entreprendre, se retirèrent après avoir ravagé le plat-pays.

Ainsi par l'adresse et la prudence de la Tremoille, le siège de Dijon fut levé le 13 sep-

(1) Plusieurs historiens portent la somme qui fut payée comptant aux Suisses, à vingt-cinq mille écus; mais les registres de l'hôtel-de-ville de Dijon ne la font monter qu'à 25000 l.

tembre 1513, après avoir duré six jours (1). La France fut redevable de son salut à ce général ; car rien n'empêchait les Suisses , après la prise de Dijon , de marcher jusqu'à Paris. Dans cette crainte , plusieurs habitans de cette capitale avaient déjà transporté leurs meilleurs effets dans les provinces au-delà de la Loire.

La nouvelle du traité et de la levée du siège de Dijon fut portée au roi , qui était alors à Blois , par Lancelot du Lac , gouverneur d'Orléans. Louis XII sentit l'importance du service que la Tremoille lui avait rendu ; mais il affecta en public de désavouer un traité qui avait été fait sans son ordre , et qui contenait des conditions honteuses pour la France ; ne craignant plus rien des Suisses , dont l'armée était dispersée , et l'hiver s'approchant , il refusa de le ratifier. Cependant , par bonté pour les otages qui couraient risque de la vie , il prit des mesures

(1) Un célèbre historien français , le *P. Daniel* , rapporte que le siège de Dijon dura un mois ; il est prouvé authentiquement par les registres de l'hôtel-de-ville , et par plusieurs mémoires de ce temps , que la durée n'en fut que de six jours. Cet historien a sans doute été induit en erreur par le témoignage de *du Bellay* et de *Beaucaire* , qui donnent à ce siège plus d'un mois de durée. Le *P. Monfaucon* a copié la même faute dans ses *Monumens de la Monarchie française*.

, pour payer aux Suisses les quatre cent mille écus promis.

Dès le 25 septembre, Louis XII envoya à la Tremoille des lettres-patentes datées d'Amiens, pour emprunter des villes de la Bourgogne la somme de cinquante mille écus ; destinée à payer une partie des sommes promises par le traité de Dijon. Cette somme fut répartie sur tous les bailliages de la province, par une taxe d'emprunt faite sur les cours souveraines, le clergé, les villes et bourgs de la province (1). Le mauvais état des finances et les besoins de l'Etat ne permirent pas d'employer cet argent à sa destination. Cependant le roi jugeant que les Suisses, mécontents de l'inexécution du traité de Dijon, pourraient s'en venger, en revenant au printemps faire une incursion nouvelle, donna des ordres à la Tremoille pour la réparation des fortifications de la ville de Dijon, et la construction de nouveaux ouvrages qui pussent la mettre en état de défense. Il envoya en Bourgogne le duc de Bourbon, depuis connétable, pour prendre avec la Tremoille les mesures nécessaires à la sûreté du pays. Les magistrats de Dijon eurent ordre de lui faire la réception la plus honorable.

(1) Le détail de cet emprunt se voit au compte de Jean Sapin, receveur général en Bourgogne.

Cinquante personnes des plus notables furent nommées pour aller au devant de lui ; il fit son entrée sous un poêle porté par quatre échevins ; le maire lui présenta les clefs de la ville et les vins d'honneur. Le duc de Bourbon ne séjourna à Dijon que le temps nécessaire pour s'assurer de l'état de la ville ; et donner les ordres généraux pour la fortifier. Il en fit autant dans les villes frontières de la province les plus considérables ; il vint avec la Trémoille fixer son séjour à Beaune , comme au centre de la Bourgogne , pour être plus à portée de veiller à sa sûreté.

Ils communiquèrent les ordres du roi aux magistrats de Dijon , qui délibérèrent sur les moyens de les exécuter le plus promptement. Pour faire les fonds extraordinaires pour les fortifications , on décida qu'on prendrait pendant un an tous les revenus que les étrangers pouvaient avoir dans la ville , en cens , rentes , loyers de maisons , attendu qu'ils n'avaient pas contribué , comme les habitants , à la défense et au rachat du pillage de la ville.

En conséquence des ordres donnés , on travailla à combler les lignes et les tranchées des ennemis , et à ruiner tous les ouvrages qu'ils avaient faits pour dresser leurs batteries ; on creusa de nouveaux fossés , on cura les an-

ciens; on répara les murs endommagés par l'artillerie; on ouvrit une nouvelle porte, on construisit plusieurs tours (1).

On employa d'abord à ces travaux une partie des habitans, qui y travaillaient tour-à-tour certains jours fixés (2); ensuite, pour le soulagement des habitans, on employa les manouvriers et les retrayans de la ville, qui y travaillèrent à prix d'argent. Le souvenir du péril passé, et la crainte de pareil danger excitaient le courage des habitans, et les soutenaient dans leurs travaux; ils secondèrent si bien le zèle des magistrats, que toutes les fortifications ordonnées furent achevées en peu de temps.

Après la levée du siège, le roi avait retiré les troupes de la garnison, qui furent dispersées

(1) La tour de Saint-Nicolas, celle qui se voit au bout de la rue des filles de la Visitation, appelée la tour de la Tremoille, ou vulgairement tour aux ânes, la tour de la porte d'Ouche, et le fer à cheval de la porte Saint-Pierre furent construits dans ce temps.

Les bastions de Saint-Nicolas, ceux de Saulx et de Guise, les demi-lunes et ravelins qui défendent actuellement la ville ne subsistaient pas alors; ils ont été construits depuis, dans le temps de la ligue.

(2) Ceux à qui leur état ne permettait pas de travailler, étaient tenus de donner deux blancs, qui s'employaient à la paie de ceux qui les remplaçaient. (*Note de l'auteur.*)

en divers quartiers sur la frontière, et la ville de Dijon était restée à la garde des habitans. Mais le sieur de Prie, qui y commandait, demanda au duc de Bourbon cinq cents lansquenets, et dit aux magistrats que le roi ne se fiait pas à eux pour la garde de leur ville. Ils prirent à grande injure ce discours de de Prie, et députèrent à Beaune, vers le duc de Bourbon, pour lui en faire des plaintes, et lui demander que la ville fût dispensée du logement des cinq cents lansquenets qu'on y voulait envoyer, attendu la misère des habitans, et les grandes charges qu'elle avait déjà supportées. Leur demande n'eut point d'effet, et la ville fut contrainte de recevoir cette garnison. Le dépit qu'en conçurent quelques habitans, occasionna de si vives disputes entre les jeunes gens de la ville et les lansquenets, qu'il fut nécessaire d'employer toute l'autorité des magistrats pour les réprimer.

Les fonds municipaux se trouvant épuisés par tant de dépenses extraordinaires, et les habitans ayant généreusement avancé leur argent pour la contribution payée aux Suisses, les magistrats résolurent d'envoyer des députés pour faire au roi de très-humbles remontrances, et lui demander les dédommagemens nécessaires des pertes souffertes par les habi-

tans, tant par l'incendie des faubourgs que par le logement des gens de guerre, qui avaient fait dans toute la ville des exactions considérables : on dressa des mémoires à ce sujet, qui furent communiqués aux deux cours souveraines et aux officiers du bailliage. Ces députés (1) furent reçus avec la plus grande bonté ; ils obtinrent des grâces considérables au profit de la ville, et revinrent au commencement de mai, chargés des ordres du roi relatifs à leurs demandes.

Pour indemniser les habitans de Dijon de toutes leurs pertes, le roi leur accorda pendant dix ans deux cents livres tournois sur son domaine, et deux mille cinq cents livres sur d'autres fonds, dont les marcs d'argent qu'il avait coutume de lever sur la ville, firent partie.

Il s'était fait d'abord après la levée du siège une procession solennelle pour remercier Dieu d'un si grand bienfait (2). Mais pour perpétuer la mémoire de cet événement, plusieurs magis-

(1) Les députés nommés le 23 février 1514, furent Jacques Prevot, chantre et chanoine de la Sainte-Chapelle, et Jean Raviet, auxquels il fut taxé quarante sous par jour, pour leurs peines et voyage.

(2) Après cette cérémonie, on déposa tous les boulets de canon des Suisses qu'on put trouver, dans une chapelle de l'église Notre-Dame, où on en voit encore une partie.

trats, plusieurs ecclésiastiques et plusieurs notables s'assemblèrent à l'hôtel-de-ville le 6 septembre 1514, et délibérèrent unanimement de célébrer l'anniversaire de l'heureuse délivrance de leur patrie. Il fut décidé que le mardi 13 septembre, jour de la levée du siège, il se ferait à perpétuité une procession générale, où seraient portés, avec la plus grande pompe, l'image de Notre-Dame de Bon-Espoir, les reliques de Saint-Benigne, de Saint-Etienne et Saint-Médard, à laquelle procession assisteraient le maire, les échevins et le plus grand nombre qu'il se pourrait de bourgeois et d'habitans, et qu'après la procession il serait prononcé un discours sur le sujet de cette cérémonie, où l'orateur exciterait le peuple à la piété et à la reconnaissance envers Dieu, envers la Vierge et les saints protecteurs de cette ville (1).

La ville de Dijon commençait à jouir de la tranquillité que le zèle et la prudence de ses magistrats lui avaient procurée; rien ne la trou-

(1) Cette pieuse cérémonie a duré jusqu'au milieu du dernier siècle; le jour qu'elle se célébrait était fêté par tous les habitans. L'histoire du siège était exactement décrite dans les leçons de l'office; et cette fête se nommait vulgairement la Notre-Dame des Suisses.

blait plus que le souvenir de la détention de ses plus zélés citoyens ; le généreux sacrifice qu'ils avaient fait de leur liberté pour le salut de leur patrie augmentait l'intérêt qu'on prenait à leur sort , pour lequel on éprouvait tous les jours de nouvelles alarmes. Les Suisses, piqués de l'inexécution du traité de Dijon , menaçaient de les rendre victimes de leur ressentiment ; l'intérêt seul retenait leur vengeance.

Il s'agissait de trouver un homme habile et zélé, capable de négocier une affaire aussi délicate que la délivrance des otages. Toute la ville jeta les yeux sur Humbert de Villeneuve, premier président du parlement : les services importants qu'il avait rendus à l'Etat, tant en qualité de conseiller au grand conseil, que de président au parlement de Toulouse, lui avaient mérité la charge de premier président au parlement de Bourgogne ; il avait été employé dans plusieurs ambassades , et même dans celle de Suisse, ce qui l'avait mis à portée de connaître le génie de cette nation.

Flatté de la confiance des habitants, il n'hésita pas à y répondre, malgré les dangers d'une pareille entreprise ; il avait vu l'indigne traitement que les Suisses avaient fait éprouver au premier président du parlement de Dauphiné , que les

Génois avaient eu la lâcheté de leur livrer (1). Ils avaient fait donner la question à ce magistrat pour tirer de lui l'aveu des intelligences que la Tremoille avait parmi eux. Villeneuve obtint un sauf-conduit, et se rendit en Suisse pour y traiter de la rançon des ôtages. Il trouva les caprits fort échauffés contre la France; les impressions que les intrigues du cardinal de Sion avaient faites sur ces peuples, subsistaient encore; les injures reçues de Louis XII, la honte d'avoir été trompés par la Tremoille, le regret d'avoir perdu l'occasion de s'enrichir par le pillage d'une riche province, allumaient dans leur cœur des mouvemens dangereux de colère et de dépit.

Villeneuve convint des torts de la France à leur égard, mais il leur représenta qu'il ne fallait les attribuer qu'aux circonstances fâcheuses où ce royaume s'était trouvé par l'épuisement de ses finances; que la mort de Louis XII devait leur faire oublier les injures qu'ils en avaient reçues; que François I^{er}, son successeur, ne souhaitait rien tant que leur alliance et de s'acquitter avec eux, quand la paix qui venait de se conclure entre la France et l'Angleterre, lui aurait procuré les moyens

(1) *Varillas*, Hist. eccl., t. XXV, p. 347.

dé le faire; que le nouveau pape Léon X ne réclamait point les engagemens de Jules II, et ne songeait qu'à pacifier l'Europe; qu'il était de l'intérêt des Suisses d'avoir les Français pour amis et pour alliés; que c'était pour eux le seul moyen de se garantir contre la puissance des empereurs dont la politique était de travailler à les opprimer; que la Tremoille avait véritablement fait un traité avec eux, mais qu'ils devaient convenir qu'il n'avait jamais eu le pouvoir de céder les droits et les possessions de l'Etat; que Louis XII n'aurait pu ratifier avec honneur un traité si honteux, et qu'eux-mêmes n'avaient jamais prétendu de bonne foi l'y assujétir.

Il fit des propositions pour la rançon des otages; mais comme il ne pouvait réaliser tout de suite l'argent qu'il promettait, on n'écouta point ses offres; Villeneuve fut obligé de revenir sans avoir pu réussir. Il prit sa route par Genève. Mais les Suisses, toujours attentifs à leur intérêt, imaginèrent que la détention du premier magistrat d'une province leur vaudrait des sommes considérables, et accélérerait le paiement de celles que la France leur devait. Ils avaient donné à Villeneuve un sauf-conduit qui fut exactement observé sur leurs terres; mais ils envoyèrent secrètement à Genève des

gens de main , qui enlevèrent ce magistrat à son passage par cette ville , et le conduisirent à Berne. Ensuite, dans une de leurs diètes, ils prononcèrent arrêt de mort contre les ôtages. Messieurs de Maizière et de Rochefort furent condamnés à avoir la tête tranchée, et les quatre bourgeois à être pendus.

Les amis de la Tremoille s'intriguèrent pour retarder l'exécution de ce cruel arrêt : le risque de perdre l'argent dû par la France, fut le motif le plus solide qu'ils employèrent, et celui qui sauva la vie aux ôtages. L'arrêt de mort rendu contre eux, et la détention du premier président du parlement exposé au ressentiment des Suisses, jetèrent la province de Bourgogne dans une grande consternation. On jugea que le parti le plus prompt et le plus sûr était de tenter les Suisses par des offres considérables d'argent; les états de la province s'empressèrent de fournir les sommes nécessaires : des agens affidés négocièrent secrètement la rançon des ôtages et du premier président du parlement (1). Les sommes convenues ayant été comptées, on procura aux ôtages le moyen de

(1) La rançon de Maizière fut fixée à dix mille écus-soleil, celle de Rochefort à six mille écus, celle du premier président à deux mille, et celle des quatre ôtages bourgeois à mille écus-soleils chacun.

s'évader en passant par les cheminées des chambres où ils étaient enfermés; leur détention avait duré seize mois.

Leur retour à Dijon causa une joie universelle; le roi, pour reconnaître leur zèle et les peines qu'ils avaient essuyées pendant leur prison, les gratifia de plusieurs récompenses considérables, et accorda aux bourgeois de Dijon le droit de posséder des fiefs nobles.

Enfin, François I^{er}, en 1516, après avoir entièrement défait les Suisses à la bataille de Marignan, usant noblement de sa victoire, et voulant s'attacher des ennemis aussi vaillans et aussi dangereux, conclut un traité d'alliance avec huit de leurs cantons, et non-seulement leur paya les quatre cents mille écus restant du traité de Dijon, mais leur donna encore trois cents mille écus pour la cession des vallées voisines du duché de Milan. Les autres cantons accédèrent peu de temps après à ce traité d'alliance, qui a toujours été renouvelé depuis entre la France et cette république, avec la plus grande franchise et la plus grande fidélité.

Fin des Mémoires sur l'Histoire moderne.

T A B L E

D E S M É M O I R E S

CONTENUS DANS CE VOLUME.

Généalogie d'Anne de Russie, reine de France,
par Benzelstierna. Trad. Page 1

Sur l'origine de la famille Pyreria, et particu-
lièrement sur la vie et les hauts faits d'armes
* *de Nonnus. Trad.* 6

Mémoire sur une expédition faite par les troupes
de l'empereur Othon-le-Grand, devant la
ville de Troyes en Champagne; par Fran-
cheville. 14

Sur la naissance de Clovis I, par le même. 59

Conformité des coutumes des Nègres de la
Guinée avec celles des Juifs, par le même.

109

Sur Éléonor d'Aquitaine, par Bourgeois. 179

Mémoire sur l'époque de l'établissement, sur

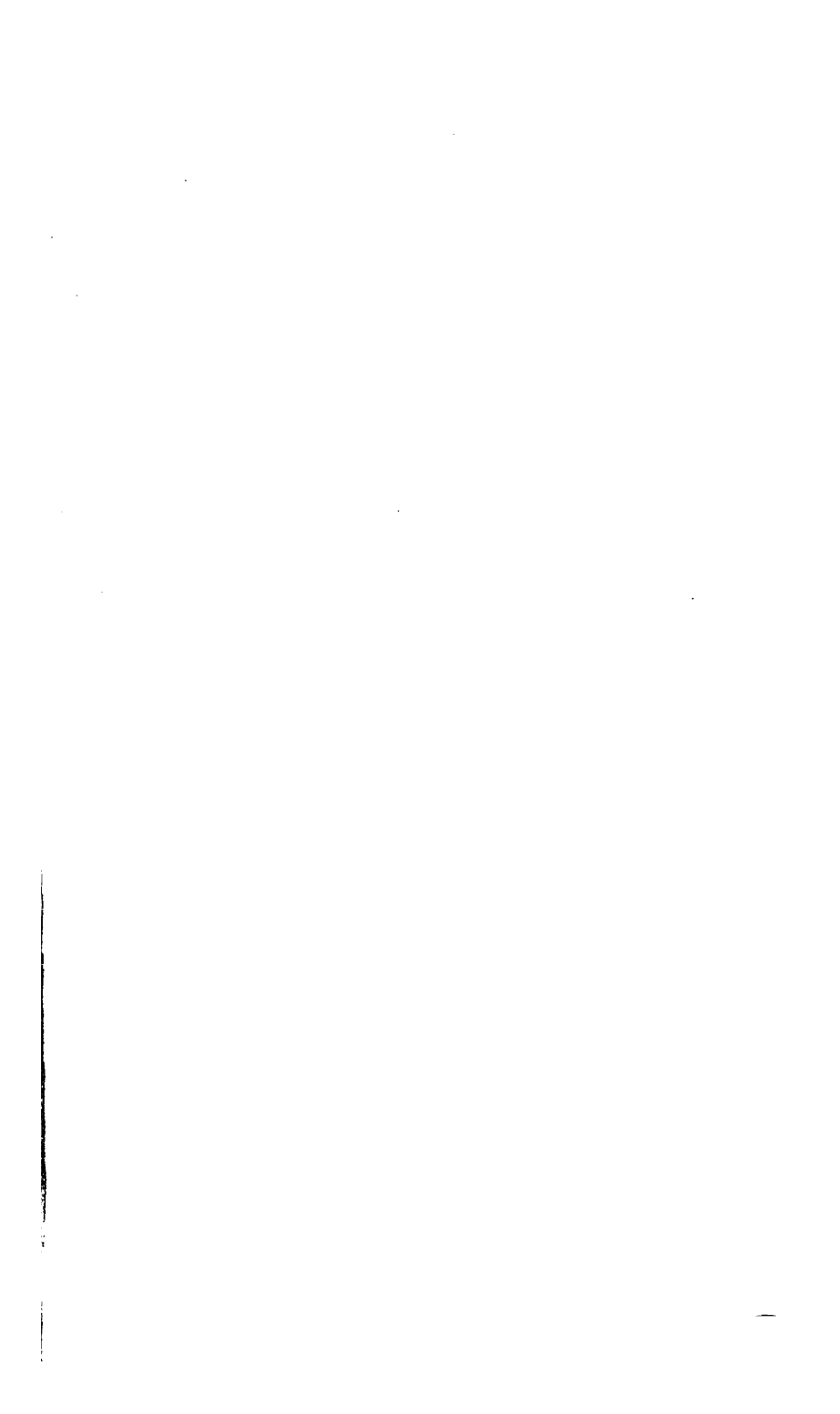
<i>les fonctions et l'origine du Ministère public en France , par M. Gez.</i>	199
<i>Sur Raoul , premier duc de Normandie , par Durville.</i>	217
<i>Sur les Tournois , la Table ronde , et le Vœu du Paon , par Foncemagne et Lacurne-de-Sainte Palaye.</i>	250
<i>Sur l'usage des Anciens et des Modernes , de proposer des Énigmes à deviner ou à résoudre. par Dom Pernetty.</i>	266
<i>Mémoire sur l'Origine de la dynastie des Sophis en Perse , du nom de Kizilbasch , ou Tête rouge , que les Turcs donnent aux Persans , et de l'inimitié qui règne entre ces deux nations , par M. Tercier.</i>	303
<i>Sur le siège de Dijon , par les Suisses , en 1513 , par De Ruffey.</i>	334

Fin de la Table des Mémoires sur l'Histoire moderne.









MAR 25 1941

